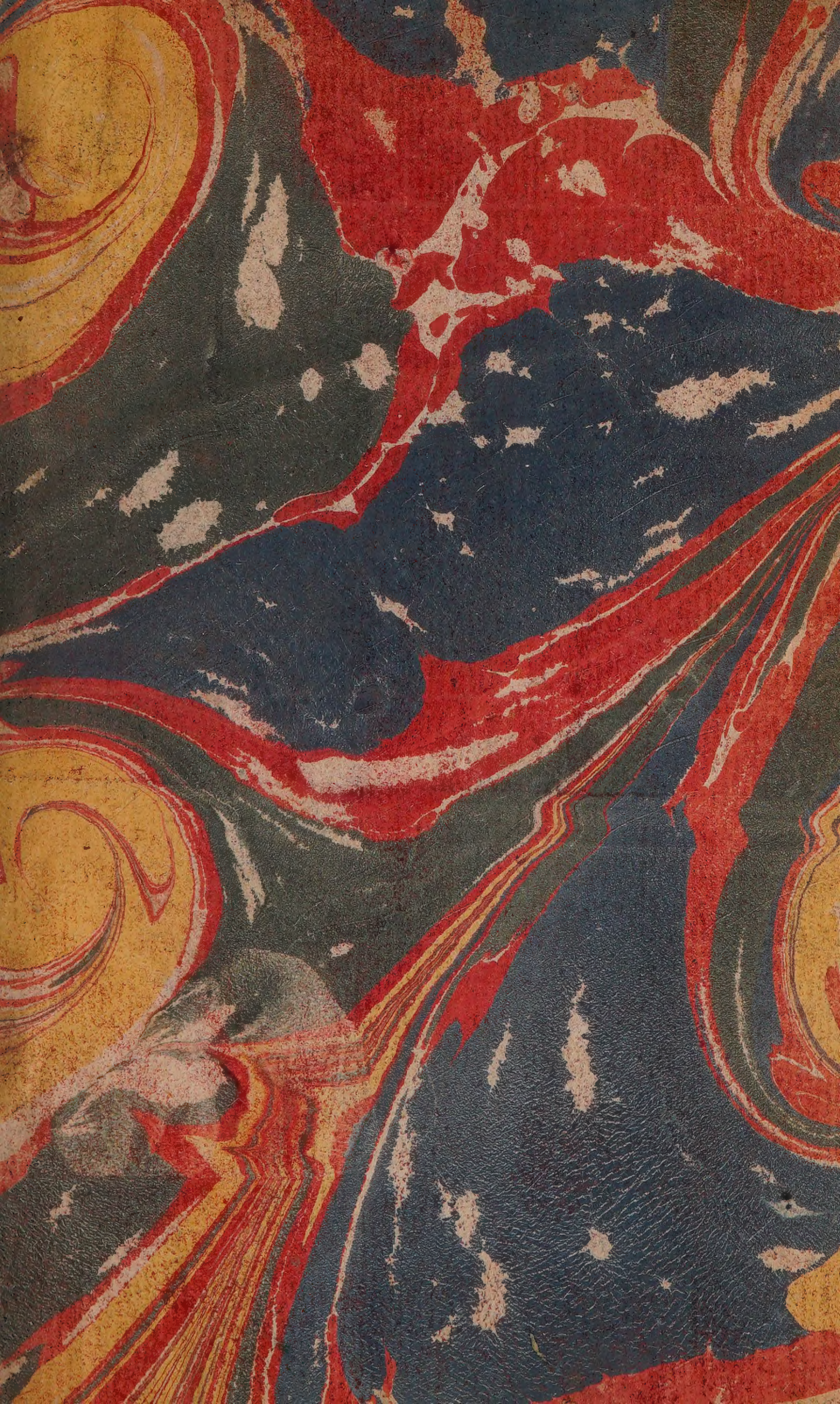








TRAITÉ
DE
L'APOPLEXIE
ET DE
LA PARALYSIE.

TRAITÉ
DE
L'APOPLEXIE
ET DE
SES DIFFÉRENTES ESPECES,

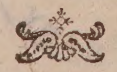
Avec une nouvelle méthode curative, dont l'utilité eſt prouvée par l'expérience;

On y traite également de la Paralyſie & de ſes différentes eſpeces particulières :

Ouvrage à la portée de tout le monde, dans le goût de l'*Avis au Peuple ſur ſa ſanté*, du célèbre TISSOT.

Par M. G. B. PONSART, *Docteur en Médecine, Médecin-Conſultant de S. A. C. le Prince-Evêque de Liege.*

Per varios uſus artem experientia fecit,
Exemplo monſtrante viam. *Manil. lib.* I.



A LIEGE,
Chez L. J. DEMANY, Imprimeur-Libraire, à la Croix-d'Or, en Vinave-d'Iſle.

M. DCC. LXXV.
Avec Approbation & Privilege.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A SON ALTESSE

MONSEIGNEUR

FRANÇOIS-CHARLES

DES COMTES

DE VELBRUCK,

Prince-Evêque de Liege, Prince du St. Empire Romain, Duc de Bouillon, Marquis de Franchimont, Comte de Looz, de Horne, &c. Baron de Herſtal, &c. &c. &c.

MONSEIGNEUR,

L'éloge de votre caractere bienfaiſant eſt imprimé dans tous les cœurs; la Veuve &

l'Orphélin vous appellent leur Pere; l'indigent, le malheureux, leur appui; les arts, les ſciences, leur Protecteur. Quel trait peut-on ajouter au bonheur du Sujet! à celui de trouver dans ſon Prince, un Pere tendre & généreux, qui met dans toutes ſes actions, & dans toutes ſes intentions, de la juſtice, de la raiſon & de la religion. Oui, MONSEIGNEUR, ces ſentimens vous repréſentent; je les ſens, je les révère, comme le plus fidèle & le plus attaché de vos Sujets, qui après la grace d'appartenir à VOTRE ALTESSE, en qualité de Médecin-Conſultant, vous demande encore celle de lui pré-

ſenter ce petit Ouvrage, dont le ſuccès ſeroit douteux s'il n'étoit appuyé de votre protection & de vos lumieres. Je ne l'ai rédigé que dans des vues patriotiques, & conformes à mon zèle inépuiſable pour mes ſemblables; je crois auſſi que c'eſt en cela qu'on peut mériter l'honneur de votre bienveillance qui fait toute mon ambition;

Je ſuis avec le plus profond reſpect.

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble, très-obéiſſant, & très-ſoumis ſerviteur & Sujet,
G. B. PONSART.



PRÉFACE.

CE n'eſt pas au nom d'Auteur que j'aſpire; mon objet n'eſt pas de plaire, mais de ſoulager & de guérir. Ainſi mon but principal eſt rempli, ſi en traitant la matiere que je me propoſe, je parviens à convaincre le Lecteur plutôt par la ſolidité des choſes, que par un ſtyle fleuri, & par des locutions recherchées. J'ai fait mes efforts pour me faire comprendre de maitres de l'art, flatté ſi ſon intelligibilité va juſqu'au Public; ſur-tout ſi ſon utilité s'étend juſqu'à mes Compatriotes, que j'ai particulierement en vue, & à qui je me fais un devoir d'offrir comme tribut de mon dévouement, & de mon amour, le fruit de mes études, de mes veilles, & de mes recherches laborieuſes; heureux ſi mon zele me produit de leur part un retour

de bienveillance ; fruit le plus précieux & le plus doux que je puiſſe attendre de mes travaux : au reſte, ſi j'ai rempli le devoir de bon Citoyen par mon hommage, cela ſuffit à mon cœur ; & lorſqu'on eſt animé de la belle paſſion de faire du bien aux Hommes, peut-on être aſſez foible pour redouter leur cenſure ?

Ce Traité, de même que celui ſur la Goutte & le Rhumatiſme, j'en conviens, ne ſont point les effets d'une imagination fertile, qui peut approfondir & tamiſer les réſerves de la nature ; je me contente de développer toutes les notions qui m'ont été ſuggérées par un des plus célèbres Spéculateurs & Praticiens de ſon ſiecle, c'eſt Monſieur Antoine Petit, * que j'ai ſuivi à

(*) Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris, Membre des Académies Royales des Sciences de Paris & de Stockholm, de la Société d'Agriculture, Inſpecteur des Hôpitaux Militaires du Royaume, Pro-

Paris pendant dix ans consécutifs, & que je révere comme l'individu le plus cher à l'humanité. Si j'avois la plume assez délicate pour peindre ce grand Homme, ses talens, ses qualités personelles du cœur & de l'esprit, je rendrois encore à ce savant Académicien un foible témoignage de ma reconnoissance & de mon respect : mais enfin, *nec plus ultra.* Je gâterois un tableau si bien tracé par toute l'Europe.

J'expose ici le plan & la simplicité de l'Ouvrage par des Paragraphes numérotés, qui en marqueront les parties & les rapports. Le premier article commence par donner l'étimologie du nom *Apoplexie*, ses définitions, ses especes, ses degrés, l'histoire anatomique des ef-

---

fesseur d'Anatomie & de Chirurgie au Jardin-Royal des Plantes ; ancien Professeur pour le Public, généralement de toutes les parties de la Médecine & de la Chirurgie, ainsi que de l'Art des accouchemens.

fets qui résultent de cette affection; toutes les causes qui la produisent, les symptômes qui la précédent, ceux qui l'accompagnent; enfin les différentes terminaisons de cette maladie, son diagnostic, son prognostic : on y trouvera encore la curation générale & commune de traiter cette maladie, comme aussi la nouvelle méthode curative, ainsi que le procédé curatif, & c'est ce qui terminera ce premier article.

Le second & le troisieme serviront à faire connoître, 1°. la menace de l'Apoplexie, & les moyens de la prévenir; 2°. l'attaque, ainsi que la méthode de la guérir. On observe que ces circonstances sont très-essentielles à remarquer, puisque ce sont elles qui sont les principes qui donnent le signal d'une Apoplexie future, toujours dangereuse, si elle n'est pas prévenue.

Le quatrieme marquera le *Carus*,

que l'on regarde comme la plus légere, & qu'on peut appeller *Apoplexia minima.*

Le cinquieme traite des précautions en général qui garantiſſent de l'Apoplexie. Ce point eſt important, puiſqu'il ſape de ſes fondemens, la maladie la plus dangereuſe & la plus ſubite.

Le ſixieme, enfin, traite de l'Apoplexie occaſionnée par les vapeurs du charbon; maladie très-commune dans les grandes Villes, & toujours funeſte ſi on n'y apporte pas les remedes convenables, qui juſqu'ici n'ont été bien connus & bien adminiſtrés que par M. Petit, mon Auteur, & celui de cette nouvelle méthode. On y rapporte enſuite les Obſervations & les expériences que pluſieurs Praticiens ont faites de cette méthode, leſquelles ont même ſervi depuis à la perfectionner.

Le ſeptieme Article, concernant la Paralyſie en général, on y ob-

ſervera la même diviſion que dans l'Apoplexie : mais dans le huitieme & de ſuite, on trouvera les Paralyſies particulieres toujours dans le même ordre ; ſavoir, dans l'Article huitieme, on traite de la Paralyſie des nerfs optiques qui occaſionnent l'aveuglement, autrement dit la *Goutte ſéreine.*

Dans le neuvieme, de la Paralyſie du nerf acouſtique, qui occaſionne la ſurdité.

Dans le dixieme, de celle de la langue.

Dans l'onzieme, de celle du cœur.

Dans le douzieme, de celle des poumons.

Dans le treizieme, de celle du ſphincter de l'anus.

Dans le quatorzieme, de celle de la veſſie & de ſon ſphincter.

Dans le quinzieme, de celle du corps de la veſſie.

Dans le ſeizieme enfin, de celle des parties génitales.

Au reſte, ſi avant moi les plus grands Médecins ont écrit ſur les maladies que je traite ici; ſi même la méthode curative que j'indique, n'a pas abſolument pour elle le mérite de la nouveauté; au moins puiſſe-je aſſurer qu'elle eſt confirmée par l'expérience; & ſi les Savans n'y trouvent pas de quoi admirer ni s'inſtruire, ils ne manqueront pas d'apperçevoir que j'ai profité de leurs lumieres; & le Public, pour qui j'écris, me ſaura quelque gré de la ſimplicité avec laquelle je lui découvre les avant-coureurs de ces terribles maladies, & les moyens faciles de les prévenir, comme auſſi ceux de les combattre lorſque nous en ſommes attaqués.



RÉPONSE

De la Faculté de Médecine de Rheims à l'Auteur, qui lui avoit envoyé le présent Ouvrage.

VOtre Traité de l'Apoplexie, &c. Monsieur, est plein de bonnes vues & de principes sages : on y reconnoît la maniere de l'homme de génie dont vous avez suivi les leçons. La Théorie en est lumineuse, & la méthode curative est fondée sur la raison & sur l'expérience. Cette méthode est celle de tous les Médecins éclairés : il n'y a que le vulgaire qui s'obstine à suivre l'ancienne routine. Vous avez bien saisi les idées de Mr. Petit, & vous les avez rendues avec ordre & clarté ; vous y avez ajouté des observations bien faites. La Faculté, qui a pris connoissance de votre Ouvrage, me charge de vous faire passer son jugement : elle pense, qu'en le donnant au Public, vous lui ferez un présent très-utile, qui ne peut manquer d'être bien accueilli. Cependant, avant que de le donner à l'impression, elle croit qu'il faut corriger les vices de langue qui pourroient lui nuire, & le rendre moins intelligible aux

Gens peu éclairés. Quand on traite des choses aussi importantes, & qu'on le fait aussi-bien que vous, on s'occupe peu des graces du style, mais le langage doit toujours être pur.

Sur-tout qu'en vos Ecrits la Langue révérée
. . . . . . vous soit toujours sacrée.

Ce précepte de Boileau ne regarde pas seulement les Poëtes, il s'étend à tous les Auteurs. Sans ce respect pour la Langue, ils sont moins clairs, & n'arrivent pas au but qu'ils se proposent. La Faculté pense encore qu'il seroit bon de retrancher quelques répétitions, de donner plus de liaison dans de certains endroits, & plus de concision dans d'autres. Après ces corrections, qui ne tombent sur rien d'essentiel, votre Ouvrage sera parfait.

Je profite de cette occasion pour vous assurer de l'estime & de la considération distinguée avec lesquelles j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Rheims, le 14
Février 1775.

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
FILLION, Professeur & Doyen de la Faculté de Médecine en l'Université de Rheims.

APPRO-

APPROBATION.

LEs Apoplexies n'ont jamais été ſi fréquentes; on doit louer le zele des Médecins qui travaillent à en éloigner les attaques & à les prévenir, de même que ſes dangereuſes ſuites : c'eſt la fin que s'eſt propoſé M. PONSART, Docteur en Médecine, dans l'Ouvrage qui a pour titre : *Traité de l'Apoplexie & de ſes différentes eſpeces, avec une nouvelle méthode curative, dont l'utilité eſt prouvée par l'expérience*, &c. dans lequel je n'ai rien vu qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Liege, ce 19 Novembre 1774.

G. LA RUELLE,
Cenſeur des Livres.

PERMISSION.

NOus en permettons l'impreſſion. Liege, ce 19 Novembre 1774.

T. DELATTE.

PRIVILEGE.

FRANCOIS-CHARLES, des Comtes de Velbruck, par la grace de Dieu, Prince-Evêque de Liege, Prince du St. Empire Romain, Duc de Bouillon, Marquis de Franchimont, Comte de Looz, de Horne, &c. Baron de Herſtal, &c. &c. &c.

A Tous ceux, qui ces Préſentes verront, SALUT. L. J. DEMANY, Bourgeois, Imprimeur & Libraire de notre Cité, Nous a remontré en très-profond reſpect, qu'il ſouhaiteroit d'entreprendre l'impreſſion d'un Livre fait par le Docteur PONSART, l'un de nos Médecins conſultants, ſous le titre de *Traité de l'Apoplexie & de la Paralyſie*; Ouvrage très-intereſſant pour l'humanité & muni des approbations convenables; Nous ſuppliant très-humblement de daigner lui accorder nos Lettres d'Octroi & de Privilege excluſif à cet égard : à quoi condeſcendant, Nous déclarons d'accorder comme par les Préſentes Nous accordons au dit DEMANY l'Octroi & le Privilege d'imprimer, de vendre & débiter, à l'excluſion de tout autre & pendant le terme de dix années, ledit ouvrage. Défendons à tous & quelconques Libraires, Imprimeurs, Marchands Colporteurs & autres, d'imprimer, de vendre & débiter ou contrefaire ledit ouvrage; ſous peine, outre la confiſcation des exemplaires, d'une amende de trente Florins d'or pour chaque contravention applicables pour un tiers à l'Officier, un autre

tiers au délateur, & le reste au profit dudit DEMANY : auquel Nous imposons néanmoins l'obligation de produire à nôtre Chancellerie trois exemplaires, proprement reliés, dudit ouvrage, dont l'un pour notre Bibliotheque, le second pour notre Conseil-Privé, & le troisieme pour la Bibliotheque publique de notre Cité. Mandons & Commandons à tous ceux, qu'il peut appartenir, de se conformer à la teneur des Présentes, ensemble à nos Officiers, hauts & Subalternes, de veiller à leur entiere & parfaite exécution : car telle est notre volonté. Donné en notre Conseil-Privé, à Liege le 22 May 1775.

JACQUET.

L. (✠) S.

DE CHESTRET.




TABLE DES MATIERES.

Fin de la Table des Matieres.

TRAITÉ



TRAITÉ DE L'APOPLEXIE.

ARTICLE PREMIER.

§. 1. TOutes les maladies de tête provenant de l'engorgement du cerveau, sont généralement appellées comateuses; on peut encore y annexer celles qui tiennent de la manie, que les Praticiens ont placées, avec raison, au rang des maladies convulsives.

Selon leur rang & leurs effets, l'Apoplexie proprement dite, doit être la première, comme étant la plus grave & la plus subite. Apoplexie signifie en grec, être frappé avec force : en latin *Morbus attonitus*, être frappé prompte- Etimologie.

ment, & dans le temps où on s'y attend le moins.

Définition. Cette affection est celle où le malade dort, ronfle & tombe dans un sommeil si profond qu'on ne peut l'en tirer. Le visage est rouge & enflé, le col gonflé; les bras, ainsi que les jambes, sont lâches & si flexibles qu'ils cedent à tous mouvements; les sens tant externes qu'internes, ainsi que les actions musculaires, sont abolis, le Malade ne fait d'autres mouvements que quelques efforts pour vomir, il n'y en a même pas toujours. Il ne subsiste plus que les fonctions vitales, telles que la respiration, le battement du cœur & celui des artères, qui sont plus ou moins altérées, & c'est cette altération qui manifeste le danger de cette maladie. On voit par cette définition, que le principal caractère de l'Apoplexie consiste dans la privation des sens & des mouvemens volontaires.

Nous tenons des Anciens beaucoup de connoissances caractéristiques & des remèdes pour en venir à la cure de cette maladie : on peut citer les Prognostics d'Hippocrate, comme les meilleurs en ce genre; on n'y a presque rien ajouté.

§. 2. On démontre les engorgements du cerveau, qui font naître l'Apoplexie sous différentes espèçes; ils varient à raison de la matière obstruante qui les forme, & du lieu & de l'espace qu'ils occupent. Il peut se faire que le sang charié dans les vaisseaux, fasse engorgement, & produise l'Apoplexie sanguine; au contraire, si c'est la partie lymphatique du sang qui forme l'engorgement, ce sera l'Apoplexie séreuse. C'est ce que les Anciens ont remarqué, ayant divisé, comme nous, l'Apoplexie en sanguine & en séreuse. C'est aussi celle du grand Boerhaave, de l'illustre Van-Swieten, ainsi que des célèbres A. Petit & Tissot, &c. qui tous ensemble n'ont pu détruire l'opinion de certains modernes qui ont, à tort, rejetté cette division.

Différentes especes d'Apoplexie.

En admettant ces deux sortes d'Apoplexie comme les plus ordinaires, on en distingue encore d'autres, dont la cause est bien différente, comme celle qui est produite par les vapeurs du charbon; nous en parlerons aussi *ex professo*.

L'Apoplexie sanguine se reconnoît par le visage rouge, allumé, par les yeux étincelants, le col gonflé; tout le

corps eſt également rouge & chaud ; elle ſurvient principalement, & ſur-tout après le repas, aux perſonnes fortes robuſtes, graſſes, pléthoriques, & encore à celles qui ont le ſang peſant, épais, inflammatoire.

L'Apoplexie ſéreuſe ſe manifeſte, au contraire, par le viſage pâle, les veines peu apparentes, les levres décolorées, les yeux fixes, éteints, immobiles, quelquefois larmoyants, le corps ſans chaleur & relâché; & ce relâchement eſt plus ſenſible du côté où ſe fait la congeſtion. Ne peut-on pas conclure qu'elle eſt l'effet de l'atonie ou du relâchement de ce viſcère, qui paroît dans ce cas toujours affaiſſé, puiſqu'elle attaque les perſonnes les moins robuſtes, & dont le ſang eſt plus aqueux ou plus viſqueux que denſe ou épais ?

Les différents degrés.

§. 3. Par rapport à ſes degrés, l'Apoplexie ſe diſtingue en trois eſpèces, ſavoir, la *forte*, ou celle qui eſt à ſon plus haut degré; la *moyenne*, qui eſt celle proprement dite, & la plus légère, enfin, eſt le *Carus*, & qualifiées en latin *Apoplexia major*, *minor*, *minima*.

Dans la forte, (*Apoplexia major*,) le malade eſt frappé ſi ſubitement, qu'il

ne peut faire le moindre mouvement; ſon ſommeil eſt au plus haut degré; il reſpire avec ſifflement & en écumant: c'eſt encore celle qu'on appelle coup de ſang, *ictus ſanguinis*, ou Apoplexie foudroyante, puiſqu'elle tue dans le moment même, ou dans un quart-d'heure ou une heure, & n'eſt ſuſceptible d'aucune guériſon.

Dans la moyenne, (*Apoplexia minor*,) il y a les mêmes ſymptômes que ceux que nous avons décrits en donnant la définition de cette maladie, nous en réſervons une plus ample explication au Paragraphe 9.

Enfin, dans le *Carus*, (*Apoplexia minima*,) tout eſt moindre, puiſqu'en excitant quelques douleurs au malade, ſoit en lui tirant les cheveux, ou en le pinçant, il revient à lui, ouvre les yeux, fait quelque mouvement comme ſigne de ſenſibilité, mais ce n'eſt que pour l'inſtant même.

On pourroit encore admettre une quatrième eſpèce, inférieure à ces premières, & qui, à proprement parler, n'eſt qu'une annonce d'Apoplexie. C'eſt le *Vertige ténébreux*. Toutes ces différentes eſpèces ſont, comme l'on voit, des degrés différens de la même maladie.

§. 4. Avant de paſſer à ce qui regarde les cauſes de cette maladie, il eſt eſſentiel de donner une idée de la ſtructure du cerveau en ſanté, pour en connoître le dérangement produit par les effets de l'Apoplexie.

De la ſtructure du cerveau.

Le cerveau eſt le plus gros & le plus mol de tous les viſcères; il eſt composé de deux ſubſtances, l'une griſe & l'autre blanche; cette dernière eſt au fond de même ſubſtance que la griſe : elle eſt pulpeuſe, traverſée d'un grand nombre de vaiſſeaux ſanguins; quand on la coupe, on voit des petits points rouges, qui marquent les endroits par où ils paſſoient; c'eſt auſſi celui de tous les viſcères qui reçoit le plus de ſang par proportion, & dans lequel il circule le plus lentement. 1°. Parce que le ſang monte contre ſon propre poids; 2°. à cauſe de la tortuoſité des vaiſſeaux; 3°. par le peu d'élaſticité qu'ils ont; 4°. par l'extrême ténuité des tuniques artérielles, d'où il s'enſuit qu'il y aura diſpoſition plus prochaine à l'obſtruction que dans toute autre viſcère.

Hiſtoire anatomique des effets

§. 5. Ne ſuppoſons point, examinons de près la tête d'un apoplectique diſſéquée, & nous y trouverons avec les

célèbres Anatomiſtes, (*) le déſordre que produit l'Apoplexie ſanguine, ſavoir, des engorgemens, des concrétions polypeuſes dans tous les vaiſſeaux tant du cerveau, que de ſes méninges; des tumeurs variqueuſes, & anévriſmales dans ces canaux; le plexus choroïde tuméfié & variqueux, quelquefois vuide & déchiré : on y obſerve encore dans quelques-uns, des varices de la groſſeur d'un grain de raiſin, ainſi que le déchirement des artères carotides & vertébrales; des extravaſations de ſang dans les ventricules entre le cerveau & les méninges, & quelquefois dans la ſubſtance même de ce viſcere, qui eſt forcé par le volume de ce liquide, & préſente de nouvelles cavités plus ou moins conſidérables; mais ces épanchemens ne ſont pas toujours le produit de la pléthore, d'autant que ces crevaſſes ne s'y rencontrent pas communément. On y a vu encore une matière ſanguinolente grumelée entre les membranes de la dure & de la pie-mere; quelquefois elle s'amaſſe entre les lames de la pie-mere, & y forme comme des eſpèces d'hydatides, & plus ordinairement dans l'Apoplexie pitui-

qui réſultent de l'Apoplexie.

(*) Meſſieurs Lieutaud & Petit.

teuſe; mais dans l'une comme dans l'autre, les vaiſſeaux ſanguins ſont gorgés d'un ſang noirâtre, ſur-tout les veineux; les ſinus ſont également remplis, & ſouvent on y trouve des concrétions polypeuſes; le ſang qui regorge auſſi dans les vaiſſeaux du poulmon, en déchire quelquefois le tiſſu, & il eſt très-ordinaire que les cadavres en rendent par le nez & par la bouche; la tête, enfin, de la plupart de ceux qui en ont été frappés, s'enfle prodigieuſement. C'eſt donc le cerveau & ſes enveloppes qui ſont le plus communément gorgés de différentes humeurs: le cervelet entier eſt ſain pour le plus ſouvent; c'eſt même la raiſon pour laquelle la reſpiration & le mouvement du cœur ſubſiſtent dans l'Apoplexie, parce que les nerfs (*) du cœur, ainſi

(*) Le cœur, ainſi que ſes oreillettes, reçoivent leurs nerfs de la huitième paire, & particuliérement d'un plexus ſitué au-deſſus du cœur, que Willis a nommé Plexus cardiaque; le cœur en reçoit auſſi des inter-coſtaux. Outre ces nerfs, le cœur reçoit encore diverſes branches, qui viennent de la moëlle de l'épine, d'où il arrive que bien que l'on coupe les nerfs que produiſent la huitième paire, & les inter-coſtaux qui s'uniſſent enſemble & ſe diſtribuent au cœur, l'animal ne laiſſe pas quelquefois de vivre deux fois vingt-quatre heures, & il meurt faute de reſpiration.

que ceux (*) du poulmon viennent du cervelet; auſſi, quand le mal gagne le cervelet ou la moëlle alongée, la mort arrive ſur le champ. C'eſt par conſéquent dans le cerveau qu'il faut chercher la cauſe de l'Apoplexie. Voici une obſervation bien remarquable de Mr. A. Petit; ce grand Anatomiſte a trouvé en diſſéquant la tête d'un jeune homme mort d'Apoplexie, toute la maſſe du cerveau brouillée, & confondue avec le ſang extravaſé; la boîte oſſeuſe ne contenoit que des grumeaux de ſang, parmi leſquels étoient de petits morceaux de la ſubſtance même du cerveau. Ce jeune homme étoit, pour ſon âge, bien vigoureux, il avoit les apophiſmes clinoïdes antérieures jointes à la ſcelle du turc par des productions oſſeuſes.

Dans l'Apoplexie ſéreuſe, on voit le plus ſouvent le cerveau affaiſſé, les ventricules inondés de ſéroſités limpides ou ſanguinolentes; de l'eau entre la pie & la dure-mere, plus abondante à la baſe du crâne: cette ſéroſité pénétre

---

(*) Le poulmon reçoit auſſi beaucoup de nerfs de la paire vague, qui accompagne les diſtributions des artères & des veines bronchiales.

ſouvent dans le canal de l'épine : on trouve quelquefois dans toutes ces cavités, au-lieu de l'eau coulante, une ſorte de gêlée tranſparente, dont les vaiſſeaux ſont ordinairement environnés. L'intelligent obſervateur Monſieur Petit a ſouvent diſſéqué des cerveaux dans leſquels il s'étoit fait engorgement; la partie engorgée étoit dure & comme rénitente; en la coupant, il la trouvoit toute pleine de filets qui reſſembloient à des tuyaux capillaires de verre, qu'il preſſoit, & dont il ſortoit une humeur onctueuſe, ſemblable par la couleur aux tablettes de bouillon. Cette onctuoſité avoit donc quelque choſe de ſingulier & de différent des autres matières, qui font obſtruction au cerveau. Ce profond Scrutateur du corps humain l'a ſur-tout trouvé dans le cervelet, mais jamais épanchée hors des vaiſſeaux. Il n'a pas trouvé de ſkirre; il peut avoir tendance, mais jamais dureté aſſez grande pour en mériter le nom.

J'ajouterai encore, d'après ce que j'ai dit du fidele Obſervateur Mr. Lieutaud, que le plexus choroïde eſt communément décoloré & chargé d'hydatides, qui ſont quelquefois de la groſ-

ſeur d'une noiſette. Les vaiſſeaux paroiſſent plus remplis d'air ou de ſéroſité que de ſang : on découvre encore la glande pituitaire molle & affaiſſée. Enfin, dans l'une & dans l'autre Apoplexie, il s'y eſt trouvé des abſcès, des hydatides, des follicules d'une autre nature, renfermant une ſéroſité jaunâtre ou du ſang grumelé, des ulcérations plus ou moins profondes, & des pourritures. On a remarqué des oſſifications dans la faulx & la tente du cervelet, dans les artères carotides & vertébrales; les vaiſſeaux remplis de flatuoſités; les corps cannelés deſſéchés, & une matière noirâtre aux environs du cerveau; la glande pinéale d'une groſſeur prodigieuſe, des excroiſſances dans les ventricules, ainſi que des exoſtoſes dans l'intérieur du crâne; & des congeſtions dans le tiſſu cellulaire qui enveloppe la moëlle allongée, ſans parler des corps étrangers, de la preſſion, ou déplacement des os du crâne.

C'eſt tout ce que les Obſervations nous ont démontrées par rapport au cerveau, qui eſt le principal organe de l'Apoplexie : ces obſervations ſont, comme on peut facilement en juger,

très-essentielles pour faire un juste prognostic de cette maladie.

Si on revient à l'examen de la poitrine de ceux qui sont morts apoplectiques, on y trouve les poulmons gonflés, ce qui vient de ce que la respiration étoit gênée; le sifflement & l'écume en sont la preuve. Il n'est pas rare de trouver aussi sur le diaphragme une sérosité sanguinolente. Le cœur est, pour ainsi dire, dans son état naturel, si ce n'est un gonflement, une dilatation du ventricule & de l'oreillette droite, ainsi que de la veine cave & de l'artère pulmonaire.

Si on ouvre enfin le bas ventre, on ne trouve rien de bien remarquable, si ce n'est à l'estomac quelques taches phlogistiques, qui sont dues autant à l'effet des remèdes, qu'à celui de l'Apoplexie. On a vu des personnes tomber en Apoplexie pour avoir trop mangé, ou pour avoir une tumeur au pancreas ou au petit épiploon de Mr. Winsloow, qui pressoit l'artère aorte ventrale, & l'empêchoit de se dégorger vers la partie inférieure; c'est ce qui occasionnoit par conséquent un réflux du sang vers les parties supérieures. Ainsi, par l'énumération de

toutes ces choses, on voit que c'est principalement ce qui se trouve dans le crâne, qui mérite le plus d'attention.

Cause premiere de l'Apoplexie

§. 6. Venons présentement à la cause prochaine de cette fâcheuse maladie. C'est l'interruption du mouvement circulatoire de l'esprit vital, qui occasionne une cessation des fonctions animales: ou pour la définir autrement, c'est l'interception de l'influx des esprits animaux sur les parties dont le mouvement est soumis à la volonté, & du reflux des mêmes esprits vers le cerveau; restent donc les fonctions vitales qui subsistent avec quelques altérations. Le mouvement du cœur persiste, celui des artères le fait aussi, ainsi qu'un mouvement dans le diaphragme, qui donne lieu à la respiration, parce que l'influx des esprits est arrêté dans les nerfs qui servent aux mouvemens spontanés, & qu'il ne l'est pas dans ceux qui ne le sont pas, & qui servent aux fonctions vitales: cela est si vrai, que quand l'Apoplexie est de longue durée, ces nerfs se trouvent à la fin comprimés, & les fonctions vitales cessent. Ainsi on sent bien que tout ce qui pourra donner lieu à cette

interception, qui fait naître un sommeil forcé, produira l'Apoplexie.

Causes dispo- santes de l'Apo- plexie.

§. 7. Des causes qui produisent l'Apoplexie, les unes sont disposantes, & les autres déterminantes. On place au nombre des premières, la petitesse de la tête, celle qui est énormement grosse; ceux qui ont le col court & beaucoup d'embonpoint. L'esprit vital peut pécher par diète, ou par une mauvaise qualité, c'est-à-dire, qu'il peut être, ou épais, ou trop séreux; delà les vieillards, les cacochymes, les gens épuisés par des profondes études, &c. sont plus sujets que les autres à périr apoplectiques. On a toutefois moins d'égard dans la pratique, à la diète d'esprit vital, comme cause primitive de l'Apoplexie séreuse, qu'à la cause conjointe, c'est-à-dire, à l'engorgement qui en est l'effet, & on a raison. Cependant on doit toujours en rappeller à sa théorie, & faire attention aux causes prédisposantes, qui sont les plus éloignées de la maladie, c'est-à-dire, qu'il faut se représenter les premiers rudiments ou les principes constitutifs de la cause qui y donne lieu.

Ainsi la première cause disposante de l'Apoplexie est l'occlusion d'un cer-

tain nombre des vaiſſeaux du cerveau : or ce qui donne lieu à cette occluſion, eſt la préſence d'une humeur gluante dans le ſang, jointe à la délicateſſe des vaiſſeaux du cerveau, & au dérangement de la circulation dans cette ſubſtance.

A préſent ce qui fournit cette matière obſtruante, eſt l'épuiſément, qui eſt une déperdition de l'humide radical du ſuc nerveux ou de l'eſprit vital. Cette matière paroît être le véhicule des eſprits animaux ; c'eſt lui qui pénétre les nerfs, les abreuve ; c'eſt lui qui, dans l'état naturel doit paſſer à travers les filets nerveux, comme l'urine paſſe à travers la ſubſtance rayonnée du rein. Or l'eſprit vital s'en allant, il ne reſtera que le véhicule, qui s'épaiſſira & contractera les qualités que nous avons dites. C'eſt ainſi que ceux qui perdent la ſéroſité du ſang par ailleurs que par les urines, ſont ſujets à la pierre, parce que cette eau entraîne les grains graveleux qui ſéjournent dans les reins ; ainſi les hydropiques ſont dans ce cas là, comme auſſi ceux qui ſe livrent à de grands travaux, qui ſuent beaucoup, l'ont-ils aſſez fréquemment : on peut être aſſuré que deux Forgerons l'au-

ront contre un homme du monde. Il en eſt de même de l'eſprit animal : il ne reſte plus qu'une matière craſſe, l'eſprit animal ſe diſſipant ; c'eſt ainſi qu'on voit dépérir ceux qui ont aimé les plaiſirs de l'amour, & qui ont porté cet amour dans un âge avancé ; toute leur machine ſe ſéche & ſe flétrit de bonne heure : c'eſt ce qui fait que tous deux ont une vieilleſſe anticipée, & qu'ils ont cette eſpèce de Pthiſie qu'on nomme *Tabes dorſalis*.

Voilà auſſi pourquoi ceux qui ont des violentes paſſions, comme celles de l'ambition, de l'amour deviennent fols. Ces grandes paſſions dérangent toute l'économie, elles abrutiſſent, en ce qu'elles excitent une trop grande diſſipation d'eſprit animal : il ne reſte plus que le véhicule qui s'épaiſſit & qui bouche les canaux. C'eſt auſſi pour cette raiſon que les Peintres, les Muſiciens, & en général ceux qui s'appliquent aux Arts agréables, & qui demandent une vive imagination deviennent fols. C'eſt auſſi pour cela que les Mathématiciens ſublimes ſont ſujets à le devenir. Les médiocres qui marchent pas à pas, ne les deviennent jamais, parce qu'ils montent par gradation

dation d'une vérité connue à une autre; au-lieu que les ſublimes ne ſe repoſent ſur rien, & parcourent d'un trait d'imagination des terreins immenſes; tout cela enleve l'eſprit vital, & fait obſtruction, qui diſpoſe à l'Apoplexie. Qu'on ne diſe pas que ceci ait été imaginé dans le cabinet; la diſſection vérifie tous les jours ces faits. On trouve chez tel Peintre, par exemple, le cerveau rappetiſſé, raccorni, & il y a d'eſpace en eſpace des concrétions, &c. La premiere cauſe ſe trouve donc dans la déperdition de l'eſprit vital; elle ſe trouve auſſi dans la nature des aliments, dans le vice des digeſtions, dans la ſuppreſſion qui devroit être évacuée. Quand on uſe d'aliments viſqueux, on a les humeurs épaiſſes, alors il y a diſpoſition par-tout à l'engorgement, & pente à l'obſtruction; mais elle ſe fera plutôt au cerveau, ſur-tout s'il y a quelque cauſe qui la favoriſe, comme la trop grande vieilleſſe, ou la grande application à quelque choſe quelconque. Le ſolide du cerveau eſt altéré, parce que le propre de la fibre eſt d'être molle, tendre & déliée; mais à meſure qu'on avance en âge, elle s'épaiſſit, devient dure, & perd abſolu-

ment sa souplesse; de ce que les vaisseaux sont retrécis, & que la fibre est plus roide, les humeurs trouvent plus d'obstacles, car il faut plus de force pour mettre en jeu une fibre roide, qu'une souple; voilà pourquoi les vieillards perdent la mémoire, & qu'ils radotent, même sur l'objet sur lequel ils avoient le plus brillés : c'est ainsi que des hommes d'esprit deviennent hébétés. Les grandes passions hâtent donc la vieillesse, qui quoique précoce, n'en produit pas moins ses effets, & donne à la fibre une constitution qu'elle ne devroit pas avoir. Ceci s'appelle obstruction sénile, qui fait la décrépitude. Cette obstruction ne peut être considérée comme morbifique, à moins qu'on n'envisage le grand âge, comme maladie ; mais elle doit être regardée comme la suite des choses naturelles. Il s'ensuit la même chose dans cette obstruction que dans l'amaigrissement & l'atrophie sénile, les tuyaux s'affaissent, se bouchent. Or il n'y a point de décrépitude, tant que les vaisseaux sont libres & le corps toujours en vigueur, tant que la majeure partie est libre : mais quand leur occlusion arrive, ce qui étoit creux se

bouche, & le vaiſſeau n'eſt plus qu'un corps ſolide; alors l'eſprit animal ne ſe filtre plus, l'imagination ſe perd, l'imbécillité vient, & on meurt ſans peine & ſans douleur. Voilà la fin des perſonnes bien conſtituées, & qui ne font rien pour hâter le trépas. Or cette obſtruction ne peut pas être conſidérée comme maladie, mais diſpoſante à l'obſtruction morbifique. Cette dernière peut arriver à tout âge. Elle eſt de deux eſpèces, la ſanguine & la lymphatique; celle-ci eſt celle des vieillards. Ils peuvent auſſi être ſujets à la première, mais elle a lieu très-rarement : elle eſt plus commune aux enfans & aux adultes; c'eſt pourquoi la phrénéſie eſt commune aux jeunes gens, & la léthargie fréquente chez les vieillards. Cette dernière eſt une obſtruction lymphatique; la phrénéſie eſt une obſtruction ſanguine compliquée avec érétiſme, qui produit phlogoſe.

Il peut ſe faire que l'obſtruction occupe le cerveau, le cervelet, & la moëlle allongée; alors elle eſt déterminement mortelle. On vit un peu dans celle du cervelet; enfin, la moins dangereuſe eſt celle du cerveau.

Je crois avoir fait connoître suffisamment les différents degrés d'obstruction du cerveau, ainsi que les différentes causes qui la font naître, pour prouver que ces causes sont aussi celles qui prédisposent à l'Apoplexie. Je reprends pour un moment la matière concernant la qualité des esprits animaux, comme cause disposante de l'Apoplexie, pour dire qu'il n'y a que les modernes qui ont fait attention qu'elle pouvoit être altérée. Le plus souvent l'esprit vital est en quantité suffisante, & de bonne qualité, mais il se trouve quelquefois des obstacles qui lui empêchent d'aller porter la vie & le sentiment dans les parties; c'est ce qui arrive chez les pléthoriques, & ceux qui dans leur constitution ont de la disposition à l'Apoplexie, (ainsi que je l'ai dit plus haut.) Comme les gens qui ont le col court, c'est-à-dire, qui ont la tête trop enfoncée entre les épaules, ainsi que ceux qui ont la tête extrêmement petite ou énormement grosse, comme bien des célèbres Praticiens, (*) l'ont observés.

A l'égard du tempérament, les san-

(*) Van-Swieten, A. Petit, Tissot, &c.

guins, les pléthoriques ſont plus expoſés que les autres à la maladie dont nous parlons. Une pléthore particuliere peut-auſſi y donner lieu, ainſi que tout ce qui peut envoyer une plus grande quantité de ſang vers la tête & gêner ſon retour vers les parties inférieures, comme la groſſeſſe, la ſuppreſſion des lochies, & des regles.

Le genre de vie y diſpoſe auſſi, puiſque ceux qui menent une vie oiſive & ſédentaire, qui ont l'eſtomac toujours plein, & qui regorgent de tout bien, en ſont ſouvent frappés; delà vient que de dix Payſans, pas un ſeul n'en meurt; tandis que de dix Financiers ou Moines, cinq ou ſix en périſſent.

L'équitation violente eſt encore une cauſe diſpoſante à cette maladie; delà les vieux Couriers, les vieux Chaſſeurs, ceux qui chaſſent à cheval meurent preſque tous apoplectiques.

L'âge qui diſpoſe à l'Apoplexie eſt celui que l'on appelle critique chez les femmes; il en eſt de même chez les hommes quand ils commencent à n'aimer plus les plaiſirs de l'amour; en ſorte que ces perſonnes ſont plutôt priſes de cette maladie que les jeunes gens. Ce n'eſt pas que ces derniers n'en

puiſſent être attaqués, mais il faut pour cela le concours d'un grand nombre de cauſes : ces cauſes ne ſont pas les ſeules, on en trouve dans les choſes non naturelles, & ſpécialement la trop forte contention d'eſprit, qui porte trop vivement le ſang à la tête.

L'abus du ſommeil y concourt également; car ceux qui reſtent trop au lit, forcent les vaiſſeaux à ſe diſtendre & à devenir variqueux; & il n'y a plus qu'un pas à faire pour empêcher le liquide nerveux, & tomber en apoplexie.

Ceux, comme j'ai déja dit, qui mangent beaucoup & à de longs intervalles, y ſont plus expoſés, ainſi que ceux qui ſe livrent à un certain âge à l'amour pour les femmes.

La compreſſion du cerveau eſt encore une cauſe diſpoſante de l'Apoplexie; cette compreſſion vient quelquefois d'extravaſion d'humeurs ſur les membranes: ces mêmes ſucs en s'extravaſant dans la ſubſtance du cerveau, en lui ôtant ſon énergie, peuvent cauſer l'Apoplexie.

Cette compreſſion peut dépendre encore des exoſtoſes vénériennes, qui ſe forment à la ſubſtance interne du

crâne. Un Auteur rapporte d'une homme qui tomba dans des assoupissemens très-longs, & qui n'en sortoit que pour être attaqué de convulsions, que rien ne le soulageoit que des saignées copieuses. Après sa mort on trouva des pieces d'os, comme des stalactiques, qui avoient pris leur naissance de la substance interne du crâne, & empêchoient le cerveau de pouvoir parfaitement remplir sa place : finalement, la compression sur le cerveau peut aussi venir d'une tumeur, par exemple, d'un cancer de l'orbite, qui jette des racines à l'intérieur par la fente orbitaire supérieure, d'un polype du nez, &c.

La compression des veines jugulaires, par quelque cause que ce soit, est encore cause d'Apoplexie, c'est ce qui se remarque chez les pendus ; ils meurent presque tous d'Apoplexie, parce que le sang, qui revient du cerveau par les veines jugulaires, est arrêté par la corde, qui comprime, & étrangle ces vaisseaux : elle ne peut avoir accès sur les artères carotides, ni sur les jugulaires, qui portent continuellement le sang, tant pour la sécrétion de l'esprit vital, que pour la nourriture du cerveau

même. Je ſuis convaincu par l'expérience, que la plupart des pendus meurent d'Apoplexie. En 1764, j'en diſſéquai un à Paris; en lui ouvrant le crâne, & coupant le cerveau, nous y remarquâmes d'un côté un épanchement ſanguinolent dans les ventricules antérieurs, & un gonflement variqueux de tous les vaiſſeaux qui rampent ſur ce viſcère. Les vaiſſeaux de la dure-mere étoient auſſi variqueux; le cervelet étoit également affecté; en le coupant, on y apperçevoit, de diſtance en diſtance, de petits grumeaux de ſang. On voit par-là que les déſordres qui ſe rencontrent dans le cerveau des pendus, ſont à peu près les mêmes que ceux que l'on obſerve dans l'Apoplexie, même dans l'Apoplexie foudroyante.

J'ajouterai encore que ceux qui prennent du tabac avec excès, ceux qui travaillent depuis quelque temps d'une iſchurie rénale, ſont ſujets à l'Apoplexie, à la ſéreuſe ſur-tout.

Nous finirons ce qui regarde les cauſes diſpoſantes de l'Apoplexie, en diſant que la répercuſſion d'une humeur quelconque, comme gales, dartres, ulcères habituels, ſueurs des

pieds, goutte, rhumatiſme, &c. ſur le cerveau, donnent auſſi lieu à cette maladie. Je fus appellé en 1770, à Paris, pour un homme qui tomba en Apoplexie, par l'effet d'une vive colére. Il étoit d'un tempérament bilieux, colérique. Je m'informai s'il étoit ſujet à la goutte : on me répondit qu'il eſſuyoit ordinairement deux accès de cette maladie chaque année ; je conclus en moi-même que l'humeur goutteuſe contenue dans le ſang, s'étoit arrêtée dans les vaiſſeaux du cerveau, par le ſpaſme occaſionné dans l'origine même des nerfs. En conſéquence je fis appliquer auſſi-tôt les ſangſuës aux tempes ; le malade étant couché la tête fort élevée, je fis mettre ſes pieds dans l'eau chaude pendant une demi-heure, au bout duquel temps j'y fis appliquer deux larges véſicatoires. Je preſcrivis deux lavements laxatifs, & anti-ſpaſmodiques, ainſi qu'une potion anti-ſpaſmodique, dans laquelle j'y avois fait entrer quinze grains de muſc. On fit avaler au malade chaque demi-heure une petite cuillerée de cette potion. J'y donnai mes ſoins, de maniere que le lendemain matin, le malade étoit revenu à lui, ſe plaignant qu'il

avoit la goutte aux deux pieds, que je guéris enſuite. C'eſt pourquoi les Médecins doivent toujours faire attention à cette cauſe, (la répercuſſion) puiſqu'elle a ſouvent lieu. En effet, on obſerve que la plupart de ceux qui tombent en Apoplexie, ſont rhumatiſans, ou goutteux. Sitôt donc que les Médecins reconnoiſſent, même s'ils ſoupçonnent l'une ou l'autre de ces cauſes, ils doivent ſe hâter de faire détourner l'humeur qui aſſaillit ce noble viſcère, en ſuivant les méthodes connues des bons Praticiens.

On remarque que les Apoplexies ſont plus fréquentes dans l'Automne & le Printemps que dans toute autre ſaiſon; dans le Printemps, on doit l'attribuer à la raréfaction du ſang & des humeurs; & dans l'Automne, au reſſerrement des vaiſſeaux, ce qui empêche le liquide de paſſer, & le refoule vers les parties intérieures.

Cauſes déterminantes de l'Apoplexie

§. 8. Quant aux cauſes déterminantes de l'Apoplexie, ce ſont celles qui ſur le champ forment l'engorgement & poſent bouchon. Tels ſont la congeſtion ſanguine, un épanchement occaſionné par une fracture, ou des pièces du crâne qui ſont enfoncées, un

coup qui presse sur le cerveau; de même, tout ce qui sera capable de relâcher le tissu des fibres du cerveau, donnera lieu à l'Apoplexie. C'est comme cela que ceux qui sont accoutumés de cracher, de fumer, & qui suppriment les évacuations; que ceux qui habitent des lieux humides où ils n'étoient pas accoutumés de vivre auparavant, comme aussi ceux qui vivent d'alimens trop aqueux, qui font trop usage des bains; ceux enfin qui s'exposent aux vapeurs des cloaques & du charbon, sont sujets à tomber en Apoplexie.

Les chagrins font aussi cet effet, en ce cas, c'est l'Apoplexie pituiteuse qui a lieu.

Pour ce qui est des autres causes, elles se trouvent dans une violente colère, dans une émotion subite; mais plus ordinairement parce qu'on s'est gorgé d'alimens, ou qu'on a pris beaucoup de liqueurs spiritueuses; ce qui se fait par un réfoulement de sang, & c'est aussi ce qui rend le visage rouge, les yeux étincelans, & qui donne une pente au sommeil. Pendant ce temps-là, il se fait pléthore au cerveau; les vaisseaux étant trop pleins, & comme le chyle n'est pas encore tout-à-fait

changé en ſang, il s'arrête au moindre obſtacle ; joignons à cela la raréfaction du ſang, produite par les liqueurs. Il en eſt qui ſont devenus apoplectiques pour s'être endormis à la ſuite d'un repas. D'autres pour être tombé ſur le ventre, ce qui cauſe un elan qui fait crever les vaiſſeaux. On juge bien que plus les cauſes auront d'intenſité, plus l'Apoplexie ſera grave. Ainſi ſi elles ont toute l'intenſité poſſible, ce ſera le coup de ſang, *ictus ſanguinis* ; ſi elles ont une force majeure, & que l'impreſſion de ces agents ſoit modérée, ce ſera l'Apoplexie proprement dite ; ſi, enfin, elle eſt foible, ce ſera le *carus*.

Symptômes qui précédent l'Apoplexie

§. 9. Quant aux effets, ils ſont différents par rapport au temps ; car on doit faire attention à ceux qui précédent l'Apoplexie, à ceux qui accompagnent cette maladie, ainſi qu'à ceux qui la ſuivent.

Les ſymptômes qui la précédent ſont ceux-ci ; 1°. le malade a une pente invincible au ſommeil ; le ſoir, de petits vertiges qui deviennent ténébreux, & dort plus long-temps que de coutume ; ce qui dépend de l'engorgement qui commence au cerveau. 2°. Les malades s'endorment plutôt,

& dorment plus tard ; leur ſommeil eſt plus long, & plus profond ; ils ronflent, même ceux qui n'y ſont pas habitués. Quand ils ſe levent, ils ſont plus lourds, plus appeſantis, il leur faut long-temps pour prendre leurs ſens, & ſe mettre au travail ordinaire : leurs membres ſont engourdis ; tous ces phénomènes ſortent de la même ſource, & ſont des branches du même tronc.

Avant que l'Apoplexie ne vienne, on a les yeux humides, larmoyants, ce qui vient d'un reflux qui ſe fait à l'extérieur, dont la nature cherche à ſe débarraſſer par les glandes lacrymales comme par ailleurs : il leur arrive auſſi une petite ſalivation. Enfin, les malades rendent aſſez ſouvent à jeun une pituite viſqueuſe, qui vient de ce que pendant le ſommeil, il a diſtillé du cerveau une mucoſité qui a tombé des narines dans l'arrière-bouche & qui s'y eſt épaiſſie : on obſerve auſſi que la voix de ceux qui ſont diſpoſés à l'Apoplexie, eſt plus grave, plus lente ; ils traînent leurs mots, s'appeſantiſſent ſur chaque ; leur langue eſt embarraſſée, ils bégaient, & il y a certains mots qu'ils ne peuvent prononcer ; ils

commencent une phrase & ne peuvent la finir qu'avec peine; les idées ne leur viennent point, la mémoire se perd; ils ne se rappellent qu'avec peine ce qu'ils ont vus, & ne s'en forment aucune nouvelle idée. Tout cela dépend de la surcharge du sang dans les vaisseaux du cerveau, ce qui les distend, & comprime les nerfs dans leurs origines. Quelquefois il y a des tintements d'oreilles, de légers mouvements convulsifs, non-seulement à l'estomac, (ce qui excite des nausées, même des vomissements) mais encore aux yeux, aux levres. Chez les uns, la commissure des levres est tirée vers le nez; chez d'autres, l'angle de la bouche est en bas, tout cela annonce un engourdissement au cerveau, du côté opposé à celui ou la partie est tombée en paralysie.

L'ouverture des cadavres a constamment démontré, que si la partie droite est paralytique, c'est du côté gauche qu'est l'engorgement & *vice versâ*. Ainsi quand un Médecin voit une tension, ou convulsion au côté gauche, il peut assurer que l'engorgement est à celui qui lui est opposé, ce qu'il est avantageux de connoître dans certaines cir-

conſtances; ce qui dépend de ce que la congeſtion ſe faiſant, les eſprits veulent ſe ſaire jour; ils s'élancent & leur ſaccade produit de petits mouvements irréguliers. (*) Ces ſymptômes ſont accompagnés de moiteur fraîche pendant la nuit. Ces malades ont moins d'appetit, leur reſpiration eſt lente, & à la moindre action ils ſont eſſouflés. On peut comparer tous ces ſymptômes bizarres à un vrai prothée, qui frappent vivement, (comme on voit) l'imagination de ceux qui ſont dans ce cas-là : en effet ils ſont épouvantés, & ont quelquefois beaucoup de terreur, qu'on ne peut leur ôter. Je dis quelquefois, parce que les gens dont nous parlons (pluſieurs ayant ſouvent éprouvés pareilles choſes,) ne font pas toujours une attention bien grande. Si donc on néglige de prévoir tous ces accidents, le malade tombe bientôt dans le ſommeil, dans l'Apoplexie.

Symptômes qui accompagnent l'Apoplexie.

§. 10. Lorſque l'Apoplexie eſt venue, ſi elle eſt pituiteuſe, il y a des ſymptômes communs & des ſymptô-

(*) Ils ſont tels, que quelquefois, ils cauſent douleur très-vive; c'eſt ce qui a fait imaginer de couper les nerfs qui vont aux muſcles ou à la partie attaquée de convulſions.

mes propres. Dans toute Apoplexie, le malade eſt plongé dans un ſommeil profond, dont on ne peut le tirer, quelque choſe que l'on faiſe, ce qui vient de la compreſſion des vaiſſeaux, qui charient la matiere éthérée de l'eſprit vital. Ce ſommeil entraîne la ceſſation de toute fonction animale. Lorſque les malades ſont revenus de leur accès, ils ne ſe ſouviennent d'aucunes des choſes qui ſe ſont paſſées avant l'accès. Ce ſommeil eſt accompagné du défaut de mouvement & de ſentiment, ſi on en excepte celui du cœur, celui des artères, ainſi que celui de la reſpiration. Voici une circonſtance bien fâcheuſe, c'eſt qu'il en réſulte ſouvent Paralyſie, ſoit dans le premier moment que l'Apoplexie ſe manifeſte, ſoit après ſon invaſion; dans quelques autres, après pluſieurs heures, & même quelques jours. J'obſerverai à ce ſujet, que ce ſentiment eſt preſque général; je dis preſque, attendu que Baglivi & quelques autres ne veulent admettre aucune eſpèce d'Apoplexie ſans Paralyſie. Cette notion ne peut être reçue, puiſqu'on reconnoît au moins la moitié d'apoplectiques ſans aucune attaque de paralyſie; & cette derniere ſeroit

encore

encore moins fréquente, si les remedes étoient administrés d'une maniere convenable : c'est ce que je me propose de démontrer dans la nouvelle Méthode curative. Continuons à expliquer les autres symptômes. Pendant le sommeil les malades ronflent; ils ont la respiration haute, & font de grands soupirs. Le ronflement reconnoît la même cause que celle qui occasionne celui qui est naturel : dans le temps qu'ils dorment, non-seulement la respiration est haute, mais encore le pouls est plus gros, les battemens des artères plus prompts, plus violents, en sorte qu'il semble que le cœur gagne ce que perdent les autres parties; ce qui vient de ce que l'esprit n'allant point aux parties, puisqu'elles n'ont ni sentiment ni mouvement, reflue vers celles qui sont libres. Or ces nerfs sont ceux du cœur, le cervelet ne s'obstruant que dans le dernier degré d'Apoplexie.

Quelques-uns en tombant, vomissent; d'autres crient : tout cela est involontaire; c'est que, dans l'instant que la crévasse se fait, il s'ensuit une saccade qui donne lieu à ces convulsions, mais qui ne sont pas de longue durée.

Il arrive encore quelquefois, qu'on a des grincements de dents, & des convulsions avant de mourir. On en voit, qui connoissant leur état, s'écrient qu'ils sont attaqués d'une grande maladie, pendant que la paralysie de la langue & des extrémités commencent à se former; quelquefois les malades rendent les urines & les excréments. Tels sont les symptômes communs à toutes les Apoplexies.

A présent, voici les signes caractéristiques de chaque Apoplexie. On remarque que l'Apoplexie sanguine n'attaque guères que les personnes pléthoriques, sanguines, qui ont beaucoup d'embonpoint, le col court; celles qui ont des passions fortes, qui se sont écartées, pour le boire & le manger, des regles de la tempérance, sur-tout celles qui ont beaucoup bu des liqueurs spiritueuses.

Lorsqu'elle a lieu, les yeux sont assez communément ouverts, mais ils sont toujours fixes; le visage rouge, les vaisseaux fort gonflés, la chaleur est augmentée dans toute l'habitude du corps, la respiration forte, le gonflement grand & râle, le pouls fort véhément.

Dans l'Apoplexie, pituiteuse au con-

traire, le visage est pâle, bouffi, & les veines peu apparentes: l'œil est fermé, quand on leve la paupière elle retombe; la chaleur est plutôt diminuée qu'augmentée par tout le corps; la respiration est plus gênée, & le râlement plus fort; le pouls est foible, petit & inégal, ou intermittent; il n'est pas plein comme dans l'autre, & à la fin, l'écume paroît quelquefois à la bouche. Si on examine les urines, elles ont une mauvaise odeur, elles sont crues; mais on ne peut guères les voir, parce que les malades les rendent dans leurs linges.

§. 11. Cette maladie se termine quelquefois heureusement par les seuls secours de la nature; ce qui arrive le plus ordinairement par une hémorragie par le nez, ou lorsque les regles viennent aux femmes, & les hémorroïdes aux hommes: quand rien de tout cela n'arrive, il vient une sueur abondante, un peu visqueuse, ainsi qu'une salivation. Différentes terminaisons de l'Apoplexie.

La terminaison de l'Apoplexie a coûté la vie à bien des gens par l'hémorragie dont nous venons de parler, qui étoit trop considérable. Cependant c'est d'après cette observation, que les Médecins ont cru qu'il falloit saigner les Apoplectiques. Quand elle ne vient

point, les ſueurs y ſuppléent, & foin
même meilleur effet, parce qu'elle
annoncent que la matiere morbifiqu
eſt atténuée & fondue. Mais ce n'e
pas la ſeule manière dont l'Apoplex
puiſſe ſe terminer heureuſement; il a
rive auſſi quelquefois des urines abon
dantes, mais ſur-tout des diarrhée
Cette dernière réſolution eſt auſſi f
vorable que celle qui ſe fait par l
ſueurs.

Enfin c'eſt une choſe avantageuſe d
voir la fièvre ſurvenir. C'eſt une re
marque d'Hippocrate; quand elle a
rive au plûtard le cinquième ou ſe
tième jour, elle annonce que la m
tière eſt fondue, & rentrée dans l
voies de la circulation. Cependant
faut que la fièvre ſoit petite, mod
rée pour guérir; car quand elle e
trop forte, il ſe fait des crévaſſes,
les malades meurent par l'inflamm
tion à laquelle elle donne lieu.

Quand le malade échappe de l'Ap
plexie, communément quelques pa
ties lui reſtent paralitiques; ce qui vie
de ce que l'humeur a été à la vérité bi
fondue, mais il y eſt reſté un peu
matière viſqueuſe vers l'origine d
nerfs qui ſe diſtribuent aux parties p

ralyſées, laquelle empêche l'eſprit d'y couler librement, quoiqu'il le faſſe bien dans le reſte du cerveau. Peut-être, auſſi eſt-ce parce que la matière n'ayant pas été aſſez atténuée en rentrant dans les voies de la circulation, a obſtrué d'autres vaiſſeaux, comme il arrive dans une péripneumonie, qui n'ayant pu ſe réſoudre par les crachats, s'eſt jettée ſur le viſcère le plus voiſin, qui eſt le foie, & y a formé obſtruction.

On verra bien pourquoi la paralyſie occupe une partie plutôt qu'une autre; quand on tient le bout du fil avec intelligence, on parcourt aiſément le labyrinthe.

Quand l'Apoplexie ſe termine de la dernière manière, les malades ont un peu d'imbécillité; d'autres fois ils recouvrent leur raiſon, mais avec un peu de diminution; il y en a même qui en ont aſſez pour ſentir leur état, & prendre leur parti. Cela n'arrive pas toujours; car la plupart pleurent avec ſanglot : c'eſt l'état le plus triſte que l'on peut voir, d'autant plus qu'il ne comporte pas de guériſon; & les malades ne font que languir.

Le premier degré ſe connoît, 1°. parce que les malades ronflent peu, ou

point du tout; 2°. parce qu'ils fuient la douleur, si on en excite; qu'ils font du mouvement, & parce qu'ils répondent quelquefois à ce qu'on leur dit, c'est le *Carus*.

Le second degré se connoît par la privation du sentiment & du mouvement, & par le ronflement.

Le troisième degré, qui est la très forte Apoplexie, se connoît bientôt, parce que le malade meurt sur le champ.

Cette maladie si ordinaire, ne se dévoile pas toujours, même aux yeux des connoisseurs. Ses effets ressemblent trop à certaines affections, qui sont d'autre nature; c'est ce que l'on découvre par l'ouverture des cadavres, où l'on trouve certains vices du cœur, du poulmon & d'autres viscères, qui produisent, comme l'Apoplexie, la perte du sentiment, & celle de la vie. On trouve encore que rien ne ressemble mieux à l'Apoplexie, que les paroxysmes hypocondriaques & hystériques; les affections comateuses, qui dévancent les fièvres malignes; le catarrhe suffocant, les syncôpes, ou évanouissemens; & enfin tous les effets de la secousse violente du cerveau, comme les chûtes, les commotions, les

coups de ſoleil, &c. & tout ce qui trouble, énerve l'eſprit vital, comme l'ivreſſe, les poiſons, la vapeur du charbon & celles des cloaques, les vives paſſions de l'ame; comme la colere, une nouvelle ſoudaine, inattendue, ſoit bonne ou mauvaiſe.

La pratique fait toujours des diſtinctions de toutes ces affections; la première eſt l'accident vaporeux des hypocondriaques, & des hyſtériques, parce que ceux-ci ſont accompagnés de convulſion, que le pouls eſt petit & consentré, ſouvent même convulſif; le malade ne ronfle point, ce qui n'arrive pas dans l'Apoplexie. La ſeconde eſt la ſyncôpe, où le viſage eſt d'une couleur cadavereuſe; il n'y a point de ronflement, ni même de reſpiration; le pouls ſe perd, au-lieu que dans l'Apoplexie, la reſpiration eſt très-haute, le pouls plein, le viſage plus ou moins coloré; enfin celui qui tombe en ſyncôpe, reſſemble poſitivement à un mourant; & un Apoplectique, à un homme qui dort profondément.

La troiſième eſt le vertige, dont le paroxyſme eſt plus léger, plus court que dans une vraie attaque d'apoplexie. La quatrième ſont les attaques ſoporeu-

ſes qui précedent les fièvres. Il faut s'attacher aux ſignes qui annoncent la principale maladie, & il eſt très-rare qu'il ne s'en trouve dans ce cas, ſoit par le pouls, ſoit par la reſpiration. La connoiſſance du tempérament & de ce qui a précédé, pourroient encore fournir quelques lumières au diagnoſtic de ces deux différences, l'Apoplexie n'en étant que le ſymptôme. On remarque cependant une conſéquence, c'eſt que lors de l'invaſion de la fièvre maligne, il s'eſt trouvé quelquefois une vraie Apoplexie, ſuivie de l'hémiplegie.

La cinquième, enfin, eſt le catarrhe ſuffocant, où l'on trouveroit plus de reſſemblance à l'Apoplexie, ſi les lumières manquoient ſur les différens ſignes antécédents, tels que le picotement & l'étranglement au larinx, l'oppreſſion, &c. Au reſte, les ſignes avant-coureurs de l'Apoplexie ſont bien différens de ceux qui précedent le catarrhe ſuffocant.

Quant aux effets de la commotion, des coups de ſoleil, des poiſons, &c. les connoiſſances s'apprendront par le rapport des aſſiſtans.

Le tempéramment, le genre de

vie, le temps, la saison, la rougeur du visage, la hauteur de la respiration, la plénitude du pouls, spécialement la chaleur du corps, distinguent la sanguine de la pituiteuse, laquelle est caractérisée par la pâleur du visage, le peu de hauteur de la respiration; par les yeux éteints, ainsi que par la foiblesse & la mollesse du pouls; elle est même quelquefois accompagnée de convulsion, principalement aux yeux.

Diagnostic de l'Apoplexie.

§. 12. Le diagnostic des causes qui disposent à cette maladie, n'a rien de bien intéressant. Rien de si facile que de demander quelle vie le malade a mené; &c. mais il n'est pas toujours aussi aisé de connoître la cause procatarthique. Est-ce un sentiment de colere? est-ce un sentiment triste? est-ce la gloutonnerie ou l'ivrognerie? ceci est souvent très-embarrassant. Il y a même de ces causes qui échappent, comme les concrétions polypeuses, des exostoses à l'intérieur du crâne, ainsi que des épanchemens séreux. Mais on ne perd pas grand'chose à les ignorer, parce qu'elles rendent la maladie incurable. Enfin, pour peu que l'on fasse attention aux causes & aux effets, on reconnoîtra aisément le mal & ses ef-

pèces. Paſſons au prognoſtic de cette maladie.

Prognoſtic de l'obſtruction du cerveau.

§. 13. Nous avons démontré au Paragraphe ſeptième, que l'Apoplexie réſultoit de l'engorgement ou de l'obſtruction du cerveau; je crois donc qu'il eſt bon, & même eſſentiel de faire auſſi le prognoſtic de cette dernière maladie auparavant de tirer celui de l'Apoplexie.

Il n'y a point de maladie plus grave que l'obſtruction du cerveau, tant parce qu'il eſt un des principaux, & même le principal viſcère de notre machine; celui ſans lequel les autres ne peuvent rien, que parce que l'eſprit vital étant dépravé & arrêté, ne peut ſervir à la nutrition des parties, à leur vivification, ni même à l'uſage d'aucunes fonctions.

Les accidents qu'elle entraîne après elle, ſont auſſi très-graves; on voit ſtupeur, pente au ſommeil, engourdiſſement, convulſion, & dans le lointain, imbécillité, ſtupidité; & en portant la choſe plus loin, la mort eſt certaine.

Enfin, par rapport à la curabilité, il n'y a point d'obſtruction plus difficile à réſoudre que celle du cerveau

On en trouve la raiſon dans la moleſſe de cet organe, dans la difficulté d'y faire pénétrer les remèdes. On juge bien que dans un lieu où la fibre eſt ſi délicate, dans un endroit où la circulation eſt ſi lente, les apéritifs auront très-peu d'effets. Ils ne peuvent rien faire qu'à l'aide de la nature. Ce qu'il y a de bien ſingulier, eſt que la vie vient du lieu où il y en a le moins. En effet, le cerveau n'a preſque point de vie, & c'eſt cependant lui qui la donne; il a peu de force & de ſenſibilité, & c'eſt pourtant de lui qu'en reçoivent toutes les autres parties. C'eſt un axiome reçu en philoſophie, en morale, que perſonne ne donne ce qu'il n'a pas. *Nemo dat quod non habet.* Ceci ſouffre cependant une exception à l'égard de ce viſcère. Or c'eſt de ce défaut de vie, du peu d'énergie des ſolides & de la lenteur de fluides, que vient la difficulté de lever les embarras du cerveau; delà vient qu'ils ſont incurables quand ils ſont portés à un certain point. Les Praticiens regardent les folies comme incurables, & l'épilepſie échappe à la force des remèdes les plus actifs. A parler franc, les hypocondriaques, les maniaques, & les paralytiques de naiſ-

ſance guériſſent, on ne peut pas plus difficilement; mais on a beaucoup d'exemples que ces maladies ſe guériſſent lorſqu'elles viennent accidentellement.

La difficulté de guérir l'obſtruction du cerveau, vient encore de ce que les Médecins, juſqu'ici, n'ont tourné qu'autour de quatre ou cinq objets, qui ſont l'émétique, la purgation, la ſaignée, les ſpiritueux & les véſicatoires; depuis on a propoſé beaucoup d'autres remèdes. Les uns ont criblé le corps de cautères; les autres ont donné des violents ſternutatoires; d'autres enfin on fait de grandes inciſions. Il y en a même qui ſont allés juſqu'à ouvrir le crâne; mais jamais cela n'a été mis en pratique parmi nous.

Ne pourroit-on pas conclure que cette maladie eſt, pour ainſi-dire, incurable par le peu de ſuccès des remèdes appliqués, ſoit qu'ils le ſoient par qualité ou par quantité, le réſultat en eſt peu de choſes; l'expérience manque faute de recherches, ſur des individus viciés de cette maladie. On peut obſerver que le ſacrifice en ſeroit trop grand, l'eſpèce eſt trop chère; on en convient vis-à-vis de ceux qui ornent

la ſociété. Mais combien de ſupplices inventés pour ceux qui la déshonorent? on pourroit, dans le nombre, faire choix de ceux, qui après leurs crimes, deviendroient apoplectiques ou fols : les expériences faites ſur ces ſujets, ſerviroient à dévoiler la cure poſſible.

Un aſſaſſin doit ſa vie à l'exemple; qu'on la rende encore utile à l'expérience, & qu'elle répare ſes crimes en donnant la ſanté & la vie à l'eſpèce qu'elle vouloit détruire. C'eſt une maxime morale & phyſique, que tout ce qui doit périr, doit faire renaître. Sous Louis XI, on ignoroit la lithotomie ou opération de la pierre, maladie crue incurable juſqu'alors; il fut ordonné d'en faire la taille ſur un criminel attaqué de cette maladie, avec promeſſe de la vie, au cas qu'il y ſurvécut; ce qui arriva, & le malade fut penſionné. Depuis cette expérience on a preſque toujours réuſſi. C'eſt donc par de pareilles victimes qu'on pourroit réculer les bornes de l'art, qui trouveroit dans la mort des ſources de vie.

Reprenons notre locution. On juge que plus le cerveau ſera racorni, plus il y aura de difficulté à guérir l'obſtruction;

aussi chez les vieillards est-elle incurable; on ne peut que les plaindre sans les soulager. Chez les enfans & les adultes, quand l'obstruction est portée à un certain point, elle est de même déterminement incurable. Mais quand on les prend dans leur commencement, on peut en guérir, & on en voit beaucoup d'exemples : examinons à présent quel est le prognostic de cette maladie.

Prognostic de l'Apoplexie.

§. 14. Le prognostic de l'Apoplexie est analogue à celui de l'obstruction du cerveau. On peut prévenir l'Apoplexie dans ses annonces, par les moyens que nous indiquerons dans la suite de cet Ouvrage; mais lorsqu'elle est une fois arrivée, le prognostic en est plus ou moins fâcheux, suivant l'espèce ou le degré d'Apoplexie. Ainsi la petite Apoplexie, que l'on nomme *Carus*, se guérit facilement; la moyenne, qui est l'Apoplexie proprement dite, se guérit moins facilement, outre qu'il s'ensuit presque toujours paralysie. Mais la grande, ou l'Apoplexie froudroyante, est toujours mortelle. Si donc on considère cette maladie en elle-même, elle est on ne peut pas plus grave, puisqu'elle attaque le principal viscère de notre

corps, celui qui donne le branle à tous les autres ; & ſape l'édifice par ſes fondemens.

Les ſuites de l'Apoplexie ou ſes accidents ſont auſſi très-graves ; car ſi on en échappe, c'eſt ſouvent aux dépens de ſa raiſon, de ſa mémoire, d'un de ſes membres. C'eſt pour eux que l'Ecriture dit : *Reſponde ſtulto, ſecundum ſtultitiam ejus* ; & le vulgaire dit avec raiſon, que ces hommes ont l'eſprit bouché ; mais il faut entendre ici par eſprit, les tuyaux qui étant bouchés, procurent le dérangement plus ou moins conſidérable dans les fonctions animales.

Par rapport à ſa curabilité, on a obſervé que les perſonnes fortes y périſſent preſque toutes ; pour en échapper, il faut être d'un tempérament moyen. Les jeunes gens guériſſent plutôt que les vieillards.

L'Apoplexie qui ſurvient à l'épilepſie, celle qui ſuccède à des grandes évacuations ſupprimées, & à des grands chagrins, eſt le plus ſouvent mortelle, ainſi que celle des vieillards qui s'addonnent aux plaiſirs de l'amour.

On juge, au contraire, que la maladie ſe terminera heureuſement, quand le pouls eſt naturel, plein & développé ;

la respiration plus ou moins libre, l
chaleur modérée ; de même s'il sur
vient une sueur chaude & grasse dan
l'espace de deux, trois ou quatre heures
On augure bien encore si la fièvr
survient à l'Apoplexie, & si le malad
avale facilement; ajoutons encore si l
ventre est libre & relâché; s'il survien
un petit dévoiement, & que les matière
ne soient point puantes, dissoutes, &
abondantes; parce que dans ce cas, o
peut présumer que la paralysie gagn
l'intérieur, ce qui seroit de fort mauvai
augure. Mais encore on se promet beau
coup, quand les hémorroïdes survien
nent aux hommes, & les regles au
femmes, sur-tout dans l'Apoplexie san
guine : si l'on remarque aussi une uni
formité dans les membres, c'est-à-dir
qu'ils ne soient pas plus paralysés le
uns que les autres; ou quand le mal
de retient pendant quelque temps se
urines pour les rendre ensuite après
enfin si, *in statu omnia perstant*.

Le contraire de tout ce que nous ve
nons de dire est un signe incertai
d'une heureuse terminaison; car s'il
a convulsions, écume autour de la bou
che, sueur froide, aussi la face décolo
rée en devenant livide & plombée, d
mêm

même ſi le ſommeil eſt plus profond, accompagné de ronflement, de râlement, d'oppreſſion, & encore l'incontinence des urines & celle ventre. Enfin, ſi le pouls en ſe contractant & ſe rappétiſſant, revient tout à coup ſur lui-même, *de ægro conclamatum eſt*, c'eſt-à-dire, que quelque choſe que l'on faſſe le malade meurt infailliblement. On voit par-tout ce que nous venons de dire, qu'il y a peu de maladies où le prognoſtic ſoit auſſi funeſte que celui-ci. Pour le rendre moins dangereux, nous allons parcourir les différents moyens curatifs qui ont été tentés juſqu'à préſent, afin de pouvoir faire un choix entre les différentes méthodes curatives, qui puiſſe être favorable. Commençons, 1°. par examiner la curation générale de cette maladie.

Curation générale de l'Apoplexie.

§. 15. Nous connoiſſons trois ſortes d'Apoplexie, la forte, la moyenne, & la légère. On les diſtingue encore en chaude ou ſanguine, en froide ou ſéreuſe; or le traitement n'eſt pas abſolument le même. On peut bien prévenir la première, qui eſt la plus forte, mais il eſt impoſſible de la guérir lorſqu'elle eſt arrivée. On ſçait que quand elle a lieu, tous les vaiſſeaux

du cerveau ſe crevent de toute part; que par-là, le ſang s'épanche, le cervelet ſe trouve à la preſſe; que nulle répartition ne ſe fait, par conſéquent, nulle fonction. Lorſqu'un homme eſt fort pléthorique, qu'il a tous les ſignes qui précèdent le coup de ſang futur, il eſt poſſible de le prévenir par les moyens que nous expoſerons plus bas; mais rien ne peut rendre la vie au malade dès qu'il eſt porté; & ſi le Médecin y eſt appellé, c'eſt pour voir mourir le malade. Il n'y a donc d'autre cure à faire que la prophilactique, c'eſt-à-dire, celle de prévenir l'invaſion.

Dans l'Apoplexie moyenne, le traitement eſt celui des obſtructions du cerveau en général. Des Médecins diſent qu'il y a deux indications à remplir; l'une de rendre la circulation libre dans le cerveau, & l'autre de ſuſciter le cours de l'eſprit vital. Or pour rendre la circulation plus libre, ils imaginent qu'il faut lever l'obſtruction, & ils cherchent à y parvenir par les ſaignées, les ſternutatoires & les atténuants; ils imaginent que la maſſe diminuée par la ſaignée, doit produire une circulation plus libre; & que par l'effet d'un vomitif, la colonne du ſang étant pouſ-

ſée vers la matière obſtruante, ils la font rentrer dans la circulation : ils prétendent de plus que les apéritifs, les volatils, diviſent les matières graſſes, & les rendent propres à ſe mêler aux humeurs. La plupart de ces raiſonnemens ſont très-bons dans la ſpéculation, il ne ſemble pas qu'on puiſſe en avoir d'autres ; mais les moyens que l'on prend pour remplir ces vues, ne ſont pas également praticables dans tous les cas ; c'eſt trop s'arrêter à l'écorce.

§. 16. Lorſqu'un homme tombe en Apoplexie, voici la méthode commune de le guérir. S'il eſt frappé de cette maladie peu de temps après être ſorti de table, on lui donne un émétique, n'importe lequel. Le *gilla vitrioli* ſeroit auſſi bon que le tartre ſtibié. Comme dans l'Apoplexie les organes intérieurs ont moins de ſenſibilité que dans l'état naturel, on préfere le tartre ſtibié, & on augmente la doſe d'un tiers, d'un quart ; de ſorte que ſi l'émétique fait vomir à trois grains, on en donne quatre. Quand il y a ronflement & râlement, on va juſqu'à ſix ou ſept grains, il ſeroit pourtant mieux de le donner à doſe modérée, ce que nous explique-

Méthode commune de traiter l'Apoplexie.

rons plus au long dans la ſuite. Si, au contraire, l'eſtomac n'eſt pas plein, on a recours auſſi-tôt à la ſaignée du pied, du bras, de la jugulaire. Si la chaleur eſt forte, que le viſage ſoit rouge & le ſommeil profond, dans ce cas on préfère la ſaignée de la jugulaire; quelques-uns même ont propoſé l'ouverture de l'artère temporale : on réitère les ſaignées, ſelon les forces du malade; on fait enſuite éternuer, ſoit en ſoufflant des poudres dans le nez, ſoit en faiſant reſpirer quelques eſprits volatils pour ébranler le fluide nerveux, & lui donner ſa fluidité néceſſaire. On donne principalement les premiers, dans l'intention qu'ils pénétreront dans l'intérieur. On n'épargne point les lavemens, ſur-tout ceux de (*) tabac,

(*) L'uſage du tabac devroit être généralement proſcrit, & principalement dans les maladies inflammatoires, parce qu'il contient une huile cauſtique, qui, comme je l'ai déja dit, fronce & enflamme les vaiſſeaux, & occaſionne preſque toujours la gangrêne. On remarque cependant, que dans la hernie étranglée, qui eſt une maladie très-inflammatoire, la pratique ſe ſert ordinairement des lavemens de tabac, & cette routine eſt tout-à fait contraire à l'indication de cette maladie, qui ne veut auſſi que des anti-phlogiſtiques, des relâchants, des émollients

qui ne valent abſolument rien, parce qu'ils empêchent l'action des digeſtions, ils criſpent & froncent trop les vaiſſeaux, les diſpoſent à la gangrêne, & troublent l'eſprit vital. Ils irritent beaucoup ſans évacuation, ce qui produit une ſecouſſe de laquelle le malade ſe reveille quelquefois, mais ce n'eſt qu'une apparence de bien momentané. On ſait que ces maladies ſe terminent par les évacuations; ainſi les émolliens, les lavemens avec le ſéné & le vin émétique, &c. qui rempliſſent cette indication, ſont bien préférables. S'ils tirent quelques matières, on eſſaie d'entretenir la liberté du ventre par les doux laxatifs; mais comme les malades né

L'abus du tabac en poudre eſt encore démontré comme très-préjudiciable à la ſanté, en ce qu'il abrutit, engourdit, fait perdre la mémoire & l'appétit, parce qu'il trouble l'eſprit vital, énervé par une excrétion continuelle, qui deſſeche le cerveau, endurcit le nez, rend le viſage pâle & retiré; on devroit donc remplacer ce ſternutatoire, ou, pour mieux dire, cet exutoire dangereux & abuſif par la petite ſauge, & autres de cette eſpèce, amies des nerfs olfactifs, qui donnent au contraire de l'appétit, de la gayeté, de la mémoire. Je repete que l'abus du tabac en poudre eſt une cauſe diſpoſante de l'Apoplexie pituiteuſe.

peuvent avaler tout au plus que quelques cuillerées de potion, on préfère les lavemens; & pour rendre l'excrétion plus facile, on applique ſur le ventre des ſachets émolliens; on y fait auſſi des fomentations émollientes, ainſi que les embrocations. On frotte auſſi le corps avec du vin chaud, ou au moins les mains & les pieds pour ramener la circulation. Quelques-uns appliquent des orties pour réveiller le malade, lui exciter des douleurs, & lui former des ampoules, qui puiſſent attirer l'humeur obſtruante; on doit préférer les véſicatoires, qui valent infiniment mieux; mais on attend trop à les appliquer, en laiſſant quelquefois écouler ſept à huit jours. Pendant ce temps, on ne néglige pas les cordiaux, les ſtimulans, les potions animées avec un peu de muſc, de camphre, d'eſprit volatil de corne de cerf ſucciné; ce dernier eſt préféré, lorſqu'il y a paralyſie. Enfin, quand la fièvre vient, on regarde l'événement comme favorable, & on continue le traitement. Telle eſt la méthode ſuivie par la plupart des Médecins. Si l'Apoplexie eſt ſéreuſe, on ne ſaigne point, ou fort peu; mais on inſiſte ſur les véſicatoires, ſur les at-

ténuants, ainſi que ſur les émétiques. Lorſque l'Apoplexie eſt ſanguine, on retarde ſur les véſicatoires, ſur les atténuants, & on inſiſte ſur les ſaignées, autre erreur; il a, d'après le ſentiment d'habiles Médecins, celui du célèbre M. Lieutaud, qui fait dans ſon précis de la Médecine-pratique, une obſervation bien remarquable, qui prouve que rien n'eſt plus propre à faire tomber le malade dans l'Apoplexie, que cette façon de traiter; & voici comme il s'explique. " Un homme de cinquante ans, „ qui pour quelque légère indiſpoſi- „ tion, avoit été dans l'eſpace de trois „ ou quatre jours ſaigné deux fois du „ bras, & une fois du pied, & avoit „ pris l'émétique & un purgatif le „ même jour, qui avoient l'un & l'au- „ tre très-bien opéré, ne laiſſa pas „ d'être frappé d'Apoplexie le lende- „ main de ſa purgation, & d'en mou- „ rir, ſi je me rappelle bien, dans la „ journée. „ Après avoir parlé de la méthode générale & commune de traiter cette maladie; nous allons paſſer a une troiſième beaucoup plus efficace que les deux premières.

§. 17. Voici l'article le plus important du ſujet que je traite, c'eſt la cu- Nouvelle méthode

curative de l'Apoplexie.

ration, ou la vraie méthode de guérir cette maladie, jusqu'ici ignorée. A qui en sommes nous redevables ? aux lumières & aux faits de pratique du célèbre Mr. A. Petit, que j'ai recueillie avec soin. Je n'en dirai pas plus que dans ma Préface, une seule de ses leçons fera plus son éloge que des volumes d'apologies.

L'Auteur de cette nouvelle méthode que je vais détailler, prétend & assure que la manière de tirer du sang, comme les Médecins le font aujourd'hui, est nuisible. Les saignées copieuses & réitérées qu'ils ordonnent, procurent un affaissement, ralentissent le sang, & ne font par conséquent qu'augmenter le mal, au-lieu de le diminuer. Il y a un axiome en Médecine, qui dit que la saignée soulage ou tue, *aut sanat aut necat*; c'est même le sentiment du grand Boerhaave, & celui de Celse, qui dit particuliérement que la saignée tue ou guérit les Apoplectiques. Or si ce remède ne fait pas de bien dans l'Apoplexie, ou s'il tue le malade, comme les Médecins même en conviennent; les saignées avec la lancette doivent donc être administrées avec circonspection, & ne doivent pas être faites indiffé-

remment par tous ceux qui la portent. La plupart de ceux qui ouvrent la veine n'en sentent point les conséquences, & beaucoup qui la font ouvrir ne sont pas persuadés de l'erreur.

Lorsque les Médecins de Paris demandèrent au premier Président de *la Moignon*, qu'il fût défendu aux Apothicaires d'administrer aucuns remèdes sans l'avis du Médecin; aux Chirurgiens, de faire aucune saignée; & aux Charlatans de débiter aucune drogue; De la *Bussiere*, de ce temps, fameux Saigneur, représenta à Monsieur de *la Moignon* que cela n'étoit pas possible; en lui disant : " Mais, Monseigneur, " cela est impraticable; car, supposé " que VOTRE GRANDEUR tombât " en Apoplexie, faudroit-il attendre " l'avis du Médecin pour la saigner. " Cette réponse seule fit impression sur Monsieur de *la Moignon*, qui ne repoussa pas cette foible conséquence par cet axiome, *aut sanat aut necat*. On le répète, un tel remède doit être administré avec la plus grande circonspection, parce que la vie des hommes est trop précieuse pour en faire le jouet des fantaisies. A suivre la chose de près, on prouveroit qu'elle ne doit

point être employée du tout, quand on y peut ſuppléer par d'autres moyens: s'il y en a un où la ſaignée faſſe bien, c'eſt celui où elle ſera faite à propos. Mon Auteur va même plus loin, il ſoutient qu'elle eſt toujours, ou preſque toujours mortelle, comme on la fait ordinairement; par la raiſon que l'affaiſſement étant la ſuite des ſaignées, & que la cauſe lointaine de l'Apoplexie, étant la foibleſſe, il eſt clair qu'elle approche ou augmente le mal.

C'eſt principalement ſur les nerfs que l'affaiſſement ſe fait ſentir, & plutôt dans ce cas que dans tout autre. Mais ſi on ne veut pas s'en fier à la raiſon, ſi trompeuſe en matière de phyſique, on n'a qu'à conſulter l'expérience; on verra qu'elle confirme ce que nous avons dit. Les remarques faites depuis Hippocrate juſqu'à nous, prouvent encore que des ſaignées font tomber en Apoplexie, celui qui en eſt menacé; & en léthargie, s'il y a ſeulement diſpoſition; qu'un fol eſt reſté fol par les mêmes cauſes; donc les ſaignées trop grandes, mal à propos adminiſtrées, ne ſervent qu'à aggraver ces maladies. Mon Auteur atteſte encore avoir vu dans ſa pratique, que ceux

que l'on a traité autrement, ſont devenus non-ſeulement des perſonnes raiſonnables, mais des Citoyens utiles.

Si tant d'Apoplectiques ont été guéris après la ſaignée, c'eſt que la nature a été aſſez forte chez eux pour dompter la maladie, & qu'elle n'étoit pas portée à un haut degré; & ſi tant de perſonnes ont reſtées paralytiques, c'eſt qu'on les a ſaignées. Mais quoi, dira-t-on, la ſaignée eſt choſe condamnable? oui, comme on la fait. Ce n'eſt pas la ſaignée que nous blâmons, mais c'eſt la manière de la faire, en ouvrant, comme on le fait, une veine ou une artère. Lorſque le ſang coule, le pouls ſe développe au commencement, mais à la fin il ſe reſſerre, & quelque temps après, le malade dort & ronfle plus fort qu'il ne faiſoit auparavant. Il y en a même qui meurent dans la ſaignée. Mon Auteur en a vu pluſieurs exemples, même dans ſes traitemens. « Et la
» première fois, dit-il, que je fis cette
» bévue, ce fut à une femme, qui étoit
» tombée en Apoplexie depuis une
» heure, & qui avoit de l'écume au-
» tour de la bouche; je ne lui en eu pas
» plutôt tiré une palette, qu'elle ex-
pira. »

En réfléchissant sur les principes que fait observer ce savant Praticien, nous devons sentir combien l'affaissement produit par la saignée, tue de malades; & pour rendre l'observation plus sensible, nous ne saurions trop répéter, ce que nous avons dit de la structure du cerveau, 1°. de sa substance pulpeuse, & du grand nombre des vaisseaux sanguins qui la traversent, & par lesquels le sang y monte contre son propre poids; 2°. de leur tortuosité; 3°. de leur peu d'élasticité; 4°. de l'extrême ténuité des artères, puisqu'en entrant dans le crâne, elles se dépouillent de leur tunique externe; d'où il s'ensuit qu'elles n'ont point la même élasticité des autres artères; par conséquent elles ne peuvent résister à la même action des remèdes actifs, ni à l'affaissement que produit la saignée. Je conclus donc avec mon Auteur, qu'il est absolument nécessaire de tirer du sang dans l'Apoplexie sanguine, ainsi que dans la pituiteuse, mais beaucoup moins dans cette dernière, en observant pour toutes deux, qu'il est essentiel de le faire avec la plus grande circonspection, c'est-à-dire, au-lieu de tirer le sang avec la lancette, comme cela se pratique or-

dinairement, il faut, au contraire, le tirer par les moyens des (*) ſangſues ou des ventouſes ſcarifiées. Cette méthode eſt abſolue, parce qu'elle ne cauſe

(*) Les ſangſues ſont de petits animaux aquatiques & rampans, la gueule en trompe, & armés de trois petites dents très aigues, & ſi tranchantes qu'elles percent facilement, non-ſeulement la peau de l'homme, mais auſſi celle du cheval & du bœuf; après qu'elles ont fait une ouverture à la peau avec leurs dents tranchantes, elles y appliquent leur trompe, qui eſt un muſcle orbiculaire ou une eſpèce de ſphincter, par le moyen duquel elles tirent par ſuccion, non-ſeulement la partie rouge du ſang, la lymphe & la ſéroſité chargée de parties hétérogènes, (cauſes matérielles & conjointes de l'Apoplexie ſéreuſe,) mais auſſi le ſuc nerveux dans lequel il s'eſt introduit quelques parties de ces matières hétérogènes les plus ténues. On doit donc regarder les ſangſues comme des pompes aſpirantes extérieures, qu'on peut employer au défaut des intérieures, qui ſont hors d'état d'agir dans l'animal, parce qu'elles ſont bouchées par une matière étrangère. Pour expliquer les effets que produit cette ſuccion, il faut ſe ſouvenir d'un principe inconteſtable de l'hydraulique, que tout fluide pouſſé avec force, eſt toujours porté du côté qu'il trouve le moins de réſiſtance; mais comme le cœur doit être regardé comme une pompe foulante & expulſive qui en fait l'office, & qui ſurmonte tant de réſiſtances, il doit arriver néceſſairement, & par une raiſon inconteſtable, & des plus ſimples, que la matière obſtruante de l'Apoplexie, contenue dans les vaiſſeaux de tranſport, ſortira bien plus facilement

point d'affaiſſement, c'eſt ce que l'on doit ſcrupuleuſement éviter. On tire peu de ſang à la fois; on a l'avantage de le tirer dans un lieu plus proche du

---

par la porte que les ſangſues lui ouvriront, qu'elle ne rentrera dans les petits vaiſſeaux de rapport, parce que l'attraction des liqueurs & des matières contenues dans les petits vaiſſeaux de tranſport, eſt infiniment plus forte par la ſuccion des ſangſues, qu'elle ne l'eſt par les vaiſſeaux de rapport, quand même ils ne ſeroient pas en obſtruction.

Comme la cauſe matérielle de l'Apoplexie réſide profondément, elle eſt attirée vers la peau par la force de la ſuccion des ſangſues, ce qui eſt prouvé par un grand nombre d'expériences.

Cette attraction, produite par la ſuccion des ſangſues ſe fait d'autant plus facilement que tous les vaiſſeaux des parties extérieures & intérieures de la tête ont communication les uns avec les autres par anaſtomoſes, c'eſt-à-dire, lorſque deux vaiſſeaux s'abouchent & ſe communiquent les liqueurs qu'ils contiennent. Cette communication ſe fait en trois manières; ſavoir 1°. d'une artère à une veine; 2°. d'une veine à une autre veine; 3°. d'une artère à une autre artère. Ces deux dernières ſe communiquent réciproquement les liqueurs qu'elles contiennent. On ne peut mettre en doute l'exiſtence de ces anaſtomoſes, elles ſont manifeſtées par Frédéric Francus de Franklheau, Médecin de Copenhague, démontrées par le fidèle Obſervateur Loewenhoec, & prouvées par l'injection des vaiſſeaux.

Pour donner une idée véhémente des effets de la ſuccion. Je citerai un exemple rapporté fidèlement, c'eſt celui d'un homme avec ſa femme.

viſcère affecté; & de ce que les vaiſſeaux ſont dégorgés, il ſuit que l'obſtacle ne ſera plus ſoutenu & cédera plus facilement. La colonne rentrante a à

qui s'étoient embarqués pour faire un long trajet; la femme enceinte, accoucha dans le vaiſſeau, & quelques jours après mourut. L'enfant qui reſtoit ſans mere, & n'ayant plus les alimens de ſon âge, pouſſoit des cris perçans & importuns: le pere, pénétré de douleur & de tendreſſe, cherchoit par tous les efforts de la nature & de l'art, les moyens de le calmer, ce qui ne ſe trouva qu'en lui préſentant ſon ſein, que l'enfant prit avidement, & qui par de fréquentes ſuccions, força les vaiſſeaux excrétoires & ſécrétoires des glandes mammaires, qui à la fin s'ouvrirent & donnèrent paſſage au chyle contenu dans les artères mammaires. Le pere, qui ne penſoit qu'à amuſer ſon enfant, s'apperçut du phénomène, en trouvant en lui une ſubſtance maternelle; de laquelle l'enfant vécut ſix mois, & juſqu'à l'arrivée du Vaiſſeau. Cette obſervation qui milite parfaitement en faveur des ſangſues, outre qu'elle prouve bien la force de la ſuccion, pour attirer à l'extérieur les liqueurs contenues dans les vaiſſeaux plus éloignés & plus profonds, eſt encore bien digne de l'attention des Naturaliſtes.

On rapporteroit encore quantité de circonſtances où la ſuccion a produit des effets admirables, en guériſſant les plaies les plus profondes & les plus dangereuſes; ceci eſt bien conſtaté, toutes lesfois qu'une capacité ou un réſervoir n'eſt pas pénétré, comme l'eſtomac, la veſſie, ou quelques vaiſſeaux ſanguins conſidérables. On peut encore appliquer les bons effets des ſangſues ſur les parties affectées de goutte, de rhu-

vaincre pour lever l'obſtruction, la réſiſtance du bouchon, & la colonne ſur laquelle le bouchon eſt appuyée. Otez la colonne qui eſt par derrière, & vous n'aurez plus que le bouchon à faire ſauter ; mais il faut le faire de façon à ne point procurer affaiſſement. Ceci a même déja été remarqué par pluſieurs Auteurs, qui diſent que les ſangſues & les ventouſes ſcarifiées ont produit du repos chez les maniaques. Il réſulte donc un grand bien ou un grand mal de la différente façon d'aminiſtrer la ſaignée.

Les ſangſues s'appliquent à la tête, ainſi qu'aux parties naturelles chez les femmes, autour du fondement chez les homme & aux pieds. Mon Auteur a

matiſme inflammatoire, ſur les tumeurs éréſipélateuſes, phlegmoneuſes, &c.

Ceci prouvé, on ne peut douter de la force de la ſuccion ; & que celle qui eſt faite par le moyen des ſangſues, ne puiſſe pomper & attirer les liqueurs avec les matières hétérogènes qu'elles contiennent, des parties les plus éloignées vers l'habitude du corps, même de réunir les os briſés, de donner occaſion aux parois des vaiſſeaux trop diſtendus de ſe rapprocher vers leur centre, & de rétablir leur force ſyſtaltique, bien loin de la diminuer & de leur cauſer de la foibleſſe.

a toujours vu qu'il étoit avantageux d'avoir trois ou quatre a chaque tempe; quatre ou cinq aux parties naturelles, & le reſte aux pieds, après les avoir auparavant miſes dans l'eau pour les dégorger.

Si l'on ſuit cette méthode, on tire, d'une manière douce, le ſang poſitivement du lieu affecté, ſans produire affaiſſement. On n'a pas à la vérité des ſangſues toujours prêtes; dans ce cas, on ſe ſert des ventouſes ſcarifiées. Les anciens s'en ſervoient beaucoup, & ils avoient raiſon.

On dit que les Apoplexies ſont moins mortelles en Allemagne, quoiqu'elles y ſoient plus communes qu'en France & en Italie; ſi cela eſt, on en trouve la raiſon dans la méthode des Allemands. Ils ſaignent peu, & font des ſcarifications. L'illuſtre Baron Van-Swieten dit quelque part, que les François font la médecine d'une manière trop douce, mais il n'oſe pas décider ſi cette méthode eſt la meilleure. Concluons de tout ceci, que la façon de tirer du ſang indiquée par M. Petit, doit être abſolument préférée aux ouvertures faites avec la lancette, parce que celles-ci, on le répete, ſont très-

dangereuſes, & même preſque toujours mortelles à cauſe de l'affaiſſement.

Quand on applique les ventouſes, il faut les mettre derriere la tête, ſur le vertex ou ſur les tempes, en évitant les gros vaiſſeaux, & les ſcarifier profondement. Réſumons de ce procédé, que c'eſt avec le plus grand fondement, que nous devons préférer les ſangſues & les ventouſes ſcarifiées, aux ſaignées faites avec la lancette dans l'Apoplexie. Ce premier point eſſentiel étant réſolu, paſſons à un deuxième.

§. 18. Quel eſt le ſecond point principal à diſcuter? C'eſt l'uſage des émétiques. Il eſt ſouverain dans le bon emploi, & très-préjudicable dans le mauvais. Entrons dans les idées de mon Auteur, & voyons ce qu'il en penſe. Il y remarque deux circonſtances, ſavoir, ſi l'eſtomac eſt plein, ou s'il ne l'eſt pas; dans ce dernier cas, il le trouve très-nuiſible. En effet ceux qui vomiſſent ont des tintemens d'oreilles, le viſage rouge, les yeux gros, douleur de tête, des bluettes devant les yeux; on ſçait même que pluſieurs ſont devenus aveugles par l'action d'un vomitif. Or, il n'y a point de Phyſiologiſtes, qui ne reconnoiſ-

ſent pour cauſe de ces affections, des coups de piſton, qui pouſſent en haut le ſang & le forcent de remonter vers la tête. Cela vient par les contractions violentes & ſimultanées des muſcles du bas ventre ſur les viſcères y contenus, leſquels preſſant ſur l'aorte ventrale, font réfouler la colonne de ſang vers la tête, de telle manière, que le plus ſouvent les vaiſſeaux du cerveau ne conſervent plus leur continuité & crevent.

Quand on donne un vomitif à un malade attaqué d'obſtruction au foie, & rendant du ſang par les ſelles, il périt par l'effet du remède. Et pourquoi faire dans une obſtruction au cerveau, ce qu'on blâme dans l'obſtruction au foie. Il y a mieux, c'eſt qu'on a vu des perſonnes tomber en Apoplexie & mourir par l'effet de ce remède. Mais dira-t-on, les coups de piſton ne peuvent-ils pas être utiles ? Oui, mais il faut qu'auparavant la matière morbifique ait été hachée, diviſée, élaborée, autrement vous déchirerez les vaiſſeaux. Ce n'eſt pas en forçant une porte qu'on l'ouvre; on pêche cependant tous les jours de cette manière, les aigles mêmes du métier ne ſont pas ſans reproche à cet égard. Or il

ne faut que réfléchir, pour trouver dans ce cas-ci, ce remède très-dangereux. A la rigueur cependant il pourroit convenir en l'administrant comme incisif & non autrement.

Mais lorsque l'estomac est plein, il faut spéculer, lequel vaut mieux, ou de pousser un peu plus de sang vers le cerveau par l'effet d'un vomitif, ou de laisser l'estomac rempli de crudités ou farci d'alimens, qui occasionneroient sur l'aorte ventrale une pression à demeure, & empêcheroient le sang de se porter à toutes les parties qui sont à l'entour & au dessous de l'estomac; par conséquent il s'ensuivroit un reflux spontané vers les parties situées au-dessus de l'estomac, ainsi qu'un reflux vers le cerveau, lequel augmenteroit son engorgement déja trop considérable. Secondement l'estomac étant trop surchargé, donneroit aussi lieu à une indigestion, qui augmenteroit encore la maladie. Ce sont à la vérité deux choses dangereuses, mais qui ne le sont pas également : la plus nuisible seroit de laisser l'estomac plein; il seroit donc moins dangereux de risquer l'émétique, sur-tout en le choisissant doux.

L'indication n'est pas de pousser la colonne de sang vers la tête, elle n'y va que trop; il faut au contraire la rappeller & l'évacuer. On doit donc donner ici l'émétique, mais c'est à petite dose, *refractâ dosi*, & en lavage. On peut se servir de l'ipécacuanha, comme étant le plus doux. Mon Auteur ne fait jamais prendre par la bouche dans l'Apoplexie, ni l'ipécacuanha, ni émétique quelconque; mais il donne en lavement le vin émétique trouble, à la dose de six dragmes, d'une once ou d'une once & demi, dans une infusion, soit de feuilles de séné, ou autre infusion de cette nature.

Le vomissement produit de loin & par sympathie est bon; parce qu'il nettoie par en haut & par en bas, les matières qui doivent être évacuées, & c'est tout ce qu'il faut.

§. 19. Voici un troisième remède pour guérir l'Apoplexie moins à craindre en l'ordonnant que les deux précédents; ce sont les vésicatoires que l'on fait avec les mouches cantharides, elles excitent, 1°. une suppuration qui attire l'humeur de l'obstruction qui produit l'Apoplexie, 2°. elles occasionnent une fièvre nécessaire pour résou-

dre l'obſtruction, ou en faiſant la coction; quoi qu'il en ſoit, *quid inauditum, eſt tamen quid verum.* Il eſt donc clair qu'une obſtruction réſolue par la fièvre, doit avoir ſur la ſurface du corps une voie pour s'évacuer. Quand même on ſpéculeroit mal ſur cet objet, l'expérience ne montre pas moins que les véſicatoires ſont très-bons dans le cas dont nous parlons; mais en général on tarde trop à les appliquer. La plupart des Apoplectiques ſont pituiteux en pluſieurs endroits, ſur-tout dans cette ville de Liege, où on néglige trop l'exercice & la diète. Il en eſt de même à Paris, & dans toutes les grandes Villes, où l'opulence & l'aiſance font inventer des moyens d'épargner toutes peines de corps, & c'eſt juſtement ce qui occaſionne l'Apoplexie pituiteuſe. Dans ce cas, les véſicatoires conviennent, & les habiles Médecins ne manquent point de les faire appliquer de bonne heure. Dans le reſte de la France, on eſt plus ſujet à la ſanguine, & les véſicatoires ne conviennent pas moins. Il eſt donc vrai qu'on ne doit les appliquer, qu'après avoir auparavant dégorgé les vaiſſeaux par le moyen de l'appliquation des ſangſues ou des

ventouſes ſcarifiées. Mr. Petit fut un jour appellé en conſultation pour un Limonadier, qui étoit tombé en Apoplexie. Cet homme étoit empâté, d'une graiſſe pâle, & ſentoit déja mauvais. Depuis un an, il ſe droguoit & s'épuiſoit; ce Médecin s'oppoſa à la ſaignée & à l'émétique; & fit ſeulement appliquer deux véſicatoires qui firent un grand bien au malade, & lui rendirent la ſanté, ſans aucun ſentiment de paralyſie. Ce n'eſt pas d'après la raiſon ſeulement, mais encore d'après l'expérience, que ce célèbre Académicien ſoutient leur efficacité. Il faut que les emplâtres véſicatoires ſoient larges comme la main; on doit les appliquer aux pieds, au mollet de la jambe, & à la partie moyenne externe du bras; parce qu'au dos, elles incommodent, ainſi qu'à la nuque. On peut en mettre en deux ou trois endroits à la fois. Les mouches cantharides doivent être nouvelles, & le levain bon.

On applique auſſi les exutoires: comme le garou, autrement dit, le ſainbois, les ſetons & les cautères; mais ils ſont tous inférieurs aux véſicatoires, en ce qu'ils ne donnent pas la fièvre.

§. 20. Les autres remèdes dont on

peut ſe ſervir, ſont les huiles eſſentielles, les réſines & alkalis volatils; mais on doit en épargner l'uſage, quand on peut donner les doux nervins, comme le camphre, qu'on peut éguiſer avec l'ambre-gris, mais à petite doſe : on le donne par la bouche, en lavement & en fumigation. Il y a plus à craindre qu'à eſpérer des médicamens actifs; ils pincent horriblement les vaiſſeaux; ils cauſent phlogoſe & inflammation, d'où nait le reſſerrement du pouls; ce qui eſt un double moyen de faire périr le malade. Ils donnent auſſi trop de vélocité au ſang, le raréfient, donnent lieu aux crevaſſes des vaiſſeaux. La fonte ne doit pas être l'ouvrage des médicamens; ils doivent ſeulement mettre la nature en état de la faire. Voila le ſentiment de Mr. Petit, qui n'eſt pas le ſeul de cet avis. Boerhaave, Van-Swieten & d'autres bons Praticiens avoient déja penſé comme lui. On ſe permet davantage dans l'Apoplexie pituiteuſe.

§. 21. A l'égard des excrétions, comme on a obſervé que l'Apoplexie, la ſanguine ſur-tout, ſe terminoit chez les femmes par les regles, chez les hommes par les hemorroïdes; delà

vient qu'on a cherché à procurer cette évacuation aux parties naturelles chez les premières, & à l'anus chez les ſeconds.

On a remarqué qu'elle ſe terminoit auſſi quelquefois par les ſueurs : on a cherché à les provoquer par des remèdes intérieurs ; il en faut au contraire des extérieurs, comme l'application des veſſies d'eau tiède, de bains de vapeurs aux pieds, ou les véſicatoires. On a auſſi obſervé que quand la fièvre venoit, c'eſt un bon ſigne : c'eſt pour cela qu'on applique les ſynaſiſmes & les véſicatoires. Enfin on obſerve que la diarrhée la termine heureuſement : en effet, les meilleurs remèdes, ſont les purgatifs, ſur-tout dans l'Apoplexie pituiteuſe ; car à meſure que le ventre ſe lâche, le rideau ſe tire, & la raiſon revient ; cependant on doit être circonſpect ſur le choix de ces médicamens : ainſi dans l'Apoplexie ſanguine, au commencement ſur-tout, on donne ſagement les doux purgatifs, de la claſſe des minoratifs ; les purgatifs en regle comme les draſtiques, ne conviennent point, & ſeroient même dangereux. Au contraire, dans l'Apoplexie pituiteuſe, on emploie les pur-

gatifs moyens ; comme séné, rhubarbe, &c. auxquels dans la suite on associe les drastiques, comme le jalap, la gomme gutte, l'herbe à pauvre homme. La ptisanne royale a ici beaucoup d'efficacité.

Les Anciens, qui n'avoient pas connoissance de plusieurs de nos purgatifs usités, employoient beaucoup l'elleborre; mais à présent, on ne l'emploie guères, parce que c'est un remède trop violent: c'est ainsi que l'arsénic, qui est pour nous, un des plus puissans poisons, est, dans l'Inde & les contrées les plus réculées, un purgatif. Si les Arabes ont rendu service à la Médecine, en trouvant les minoratifs, c'est principalement pour nous: ils n'auroient pas été de mise dans l'isle de Corse & dans la Syrie, dans les climats chauds, où il faut purger, comme le faisoit Hippocrate, avec l'elatérium, parce que chez ceux qui ont la fibre roide & seche, il faut un plus violent effort pour la mouvoir.

Les Anciens donnent l'elleborre par le nez, par la bouche; c'est ainsi qu'ils excitoient des évacuations considérables qui soulageoient beaucoup; aussi Hippocrate assure, que l'elleborre sou

lage beaucoup la tête : peut-être que dans nos climats on pourroit l'employer comme *crano ſalis*.

§. 22. Venons préſentement au procédé méthodique pour la cure de cette maladie, ſitôt qu'une perſonne eſt tombée en Apoplexie, premiérement on la déshabille, afin que la circulation ſoit entiérement libre; on découvre la tête, on deſſerre le col, & on couvre très-peu le reſte du corps.

2°. On la place dans un lieu ou l'air puiſſe être renouvellé : ſouvent la chaleur de l'air raréfie le ſang, & donne des maux de tête à ceux qui ſe portent bien; à plus forte raiſon, à ceux qui ſont attaqués d'Apoplexie : ce précepte eſt important. On doit bien ſe garder d'enfermer le malade dans une place ou il y aura du charbon allumé : cela ſeul pourroit produire l'Apoplexie.

3°. On doit le ſévrer de tout aliment ſolide, même de bouillon. On lui donnera ſeulement quelques liquides, pour empêcher que les humeurs ne s'alkaliſent. On donne une infuſion de pouliot, de thim, ou des fleurs de ſthæcas ou de meliſſe, qu'on coupe avec l'eau de riz, d'orge ou de poulet. Il ſuffit d'en donner un peu d'heure en heure.

On éguiſe cette infuſion d'un ſcrupule de ſel de nitre purifié, ſi l'Apoplexie eſt ſanguine.

4°. Il eſt encore eſſentiel que le malade ſoit ſur ſon ſéant : c'eſt ce que l'on ne fait pas; car on le couche ordinairement à plat : ce qui eſt très-mauvais; puiſqu'il eſt à propos de favoriſer la deſcente du ſang,& de rendre ſon aſcenſion difficile. Pour bien faire, on doit mettre le malade dans un fauteuil, que l'on poſe dans le lit; comme la tête embarraſſe en ce qu'elle s'épanche ſur un côté ou ſur l'autre, on enfonce le bonnet, auquel on attache une mantonniere que l'on fixe à ſon oreiller; cela eſt d'une ſi grande importance, que, ſi un homme ſain dormoit trop long-temps à plat, il deviendroit apoplectique; ou, auroit au moins les yeux rouges & la tête fort embarraſſée. Et comment vaudroit-on que la réſolution pût ſe faire dans un viſcère qui ſe charge toujours.

5°. Il eſt prudent d'exciter l'apoplectique, par tous les moyens qu'on ſait pouvoir produire émotion. On dit qu'un Médecin de l'antiquité guérit un grand avare, en faiſant tomber dans un baſſin des écus qui faiſoient un bruit

cher à ſes oreilles : je ne garantis pas cette hiſtoire, puiſqu'elle nous eſt rapportée par les Grecs. *Græcia mendax.* Mais de notre temps, on nous cite des exemples bien remarquables, de quelques guériſons opérées par un grand bruit de cors-de-chaſſe, de trompette ou du tambour. On a encore obſervé qu'un coup de fuſil ou de piſtolet tiré auprès du lit du malade, faiſoit revenir l'apoplectique : enfin d'autres y ajoutent les ſecouſſes d'une voiture ſur le pavé; mais c'eſt ce que je ne conçois pas; vu qu'un homme qui court la poſte, ſoit à cheval, ſoit en voiture, ſentant trop d'élan, eſt ordinairement ſujet à des maux de tête; & même pluſieurs en ſont morts. On peut effectivement examiner un Voyageur courant, on lui trouvera le viſage enflammé, les yeux rouges & gonflés, &c. Je préſume que ce qui occaſionne ce reflux de ſang à la tête, eſt le refoulement des viſcères du bas-ventre ſur l'aorte ventrale, comme je le répéterai au régime prophilactique.

Obſervons encore qu'il eſt toujours ſage de faire parler aux malades, les perſonnes qui ont le chemin de leur cœur : on doit faire parler l'épouſe, ſi

elle eſt comme elle doit être, c'eſt-
dire, la perſonne la plus chère : ma
point du tout, c'eſt une garde-malad
qui lui crie ruſtiquement ſes dernie
devoirs ; ou ce ſont d'autres perſonn
qui, avec un ton de prophétie, pr
noncent ſa ſentence de mort.

6°. Pour ce qui eſt encore des e
crétions, ſi l'Apoplexie eſt ſanguin
les ſangſues & les ventouſes ſcarifié
doivent être appliquées dès l'inſtan
pour favoriſer le dégorgement ;
même tems, on doit mettre les pie
& les mains dans l'eau tiède ; & ſi c'
l'Apoplexie pituiteuſe, on recomma
de les frictions ſeches, principaleme
le long de l'épine du dos.

7°. En ſuppoſant l'eſtomac plei
on doit donner l'émétique, en mêm
temps qu'on applique les ſangſues,
même après, avec les précautions q
nous avons recommandées dans le p
ragraphe dix-huitième, c'eſt-à-dire,
lavage par la bouche, mais princip
lement en lavement. On les fait av
une infuſion de ſéné, de rhubarb
dans laquelle on ajoute une once
une once & demi de vin émétiq
trouble. Cela fait, on ſe tranquilli
& on attend les évacuations. Il ſe pa

quelques heures, qui donnent au ſang le temps de couler. Pendant ces inſtants, on frictionne le malade, qui a les bras & les jambes dans l'eau, ainſi que je viens de le conſeiller. J'avoue que toutes ces ſujétions ſont pénibles, mais que ne doit-on pas à ſes ſemblables.

8°. Je conſeille encore d'après l'expérience, de prendre une double veſſie, remplie d'eau tiède, qu'on applique ſous les pieds, en la liant à la malléole : on en peut encore mettre deux autres aux reins : elles font venir une douce tranſpiration fort ſalutaire ; car on remarque que tous ceux qui évacuent par les ſelles, ſont ſujets à tranſpirer.

Je conſeille auſſi d'après les Boerhaave, Van-Swieten, & autres grands Hommes, de lier fortement les cuiſſes ſous le jarrêt, pour empêcher le ſang de revenir des jambes, afin qu'il s'en porte moins à la tête.

9°. Si les ſymptômes perſiſtent au bout de quatre, cinq, ſix heures, quoique le ſang coule toujours de l'application des ſangſues, on doit alors appliquer les véſicatoires aux bras, & même aux pieds, S'ils ont foiblement

mordu, on en applique d'autres : il ne faut pourtant pas se presser, parce qu'il ne faut pas violenter la nature. On doit examiner soigneusement, de quel côté elle veut se tourner. Si le malade rend des matières par le fondement, c'est la voie la meilleure & la plus ordinaire; on insiste pour lors sur les laxatifs; comme sur la ptisanne royale, ou la boisson d'orge animée d'une pincée des fleurs aromatiques & stomachiques, comme le pouliot, les fleurs de camomille romaine, & éguisée de deux gros de crême de tartre, ou d'un grain ou deux de tartre stibié, sur deux livres de boisson, comme il se donne avec succès à Paris dans les fièvres malignes &c. Mais si au bout de quatorze heures, la crise ne se faisoit pas par le fondement; on devroit appliquer au malade un ou deux lavemens laxatifs, pour procurer cette évacuation.

10°. Si les malades rendent abondamment les urines, on soutient cette crise par de doux diurétiques; par exemple, par une décoction légere de pareyra brava nitrée, sur-tout si l'Apoplexie est pituiteuse : si c'est la sanguine, la seule eau nitrée peut suffire.

11°. Si le malade sue, on place des vessies,

veſſies, l'une ſous le jarret, l'autre ſous la plante des pieds, ayant l'attention de bien couvrir le malade. On peut revenir à l'application des ſangſues, ſi l'indication la comporte.

12°. Il eſt ſage de raſer la tête, d'y faire des frictions ſeches, puis de la baſſiner avec l'eau tiede. On pourroit encore appliquer ſur la tête quelques animaux vivans éventrés.

Réſumons donc qu'en général, toute évacuation lente ſoulage le malade apoplectique. C'eſt pour cela que les ſaignemens de nez empêchent les jeunes gens de tomber en apoplexie. En faiſant tout ce que nous venons de dire, le plus grand nombre échapera de cette cruelle maladie, il n'y aura point ou preſque point de paralyſie, comme auſſi moins d'hébétés & moins d'imbécilles.





ARTICLE II.

Moyens de connoître la menace de l'apoplexie & de la guérir.

§. 23. Si un homme est menacé d'une attaque d'Apoplexie, que faut-il faire pour la prévenir, ainsi que les maux qui en sont la suite? & s'il en a déja été pris, que doit-on faire pour détourner les accidens & l'impression qu'elle a pu y laisser & empêcher son retour? Nous allons nous expliquer.

On connoît qu'il y a une pente à l'Apoplexie, quand il y a sommeil, même en mangeant; ce que l'on connoît par les yeux bouffis du malade; parce qu'il bégaye, ce qu'il ne faisoit pas auparavant; parce que ses jambes semblent lui refuser le service; sa langue, du secours. Lorsqu'à cela, il se joint quelques petits frémissemens aux levres, la briéveté du col & la plethore; voilà le premier cas : c'est à-dire, tels sont les principaux symptômes qui dénotent la menace de l'Apoplexie.

§. 24. A présent si le malade tom-

be, qu'il ſoit ſans connoiſſance pendant quelques minutes, & qu'au bout de ce temps-là, il ſe releve; s'il veut parler & qu'il ne le puiſſe faire; ſi ſes yeux ſont hagards; ſi enfin il n'a point eu des convulſions en tombant, mais cependant qu'il reſte hébeté, ſans mémoire & ſans raiſon : voilà le ſecond cas, que l'on nomme attaque d'Apoplexie. Ces ſymptômes ſont plus urgens que ceux qui dénotent la menace; comme on peut le voir ci-deſſus.

Dans le premier cas, il faut dégorger & ramener la matiere épaiſſie; il faut de la prudence pour cela : car quand on y va bruſquement, au-lieu de l'éloigner, on l'accélere. Par exemple, on a vu beaucoup de perſonnes qui, pour la prévenir, ſe faiſoient ſaigner, émétiſer, purger, & qui le jour même ſont tombées dans la maladie qu'elles vouloient éviter : cette obſervation qui n'eſt pas nouvelle & qu'on trouve par-tout, prouve bien que les ſecours qu'on donne d'ordinaire dans l'Apoplexie ne méritent pas ce nom. Si donc il eſt important, lorſqu'elle a lieu de la traiter avec circonſpection pour prévenir l'affaiſſement, il l'eſt encore davantage dans ce cas-ci; car les

grandes ſaignêes ſont dangereuſes, les émétiques mortels; les atténuants & les *moventia*, ainſi que les pugatifs forts, augmentent la maladie.

La ſaignée peut produire l'affaiſſement, d'où naît l'augmentation du danger.

Les vomitifs pouſſent la colonne de ſang vers la tête ; les forts purgatifs raréfient, & cauſent des évacuations trop violentes; les atténuants produiſent dans le ſang la raréfaction, & excitent de violentes commotions dans le ſyſtême vaſculaire. L'abus de ces remedes, comme on le voit, eſt des plus propres pour faire dégénéner la menace d'apoplexie en vraie Apoplexie; quoique cependant, lorſqu'ils ſont employés avec ſageſſe, ils peuvent non-ſeulement prévenir, mais même guérir.

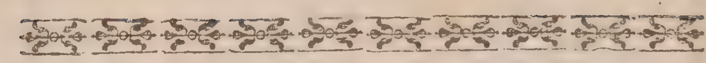
Curation de la menace de l'Apoplexie.

§. 25. Si donc on veut prévenir cette maladie, il faut ſans doute tirer du ſang; mais on doit le faire avec les précautions preſcrites, c'eſt-à-dire, par les ſangſues. Il faut qu'il y ait toujours un petit filet de ſang imperceptible que l'on puiſſe continuer pendant douze heures, même davantage. Pendant cet eſpace, les vaiſſeaux ont le temps de revenir ſur eux-mêmes, & de prendre leur reſſort naturel.

Les vomitifs & les forts purgatifs n'ont absolument aucun lieu : il est pourtant essentiel de tenir le ventre libre, pour que le malade fasse pendant douze à quinze jours, trois ou quatre selles dans la matinée; du reste il faut suivre les regles que la physiologie nous indique.

Les malades doivent dormir debout, éviter les grandes chaleurs, & prendre les alimens qui nourrissent peu, *victus tenuis*, comme les fruits, les léguminéux. Les farineux ne valent absolument rien, parce qu'il faut mettre dans leurs vaisseaux un sang fluide, peu propre à faire engorgement; c'est pour cette raison que les anti-scorbutiques sont bons.

Pour ce qui regarde les vésicatoires, on ne les applique pas tout de suite; d'autant que leur effet n'est que momentané; au-lieu que le régime que l'on doit observer, doit commencer aussi-tôt que l'on voit quelques prestiges de cette maladie, & doit être continué scrupuleusement jusqu'à ce que tous les symptômes commémoratifs soient disparus. Tout ce que nous venons de rapporter regarde le premier cas, voici le second.



ARTICLE III.

Moyens de connoître l'attaque de l'Apoplexie & de la guérir.

§. 26. UN homme tombe ; il reste abasourdi; il a un peu d'écume autour de la bouche; après l'attaque, il balbutie; la parole lui manque; ses levres sont quelquefois tirées de côté; il bat la campagne & demeure dans cet état pendant une demi-journée. C'est là proprement ce qu'on appelle *attaque*. On ne manque pas de le saigner, de l'émétiser, de le purger vigoureusement : cette routine qui n'est que trop générale, sera, j'espere, à présent rejettée par ceux qui la suivoient.

Ce qu'il y a à faire, 1°. c'est de tenir le malade sur son séant, les pieds & les mains dans l'eau tiède ; de lui faire des frictions seches le long de la moëlle épinière, & sur les parties qui sont hors de l'eau. 2°. De lui appliquer trois ou quatre sangsues à chaque tempe ; & si on ne peut pas en avoir, on y supplée par les ventouses, que l'on applique derrière la tête. 3°. On

doit lui donner des lavemens laxatifs, ainsi que des boissons qui puissent lui causer tant soit peu de vîtesse dans le pouls, & d'une manière douce. Il faut que le malade soit bien couvert. On recommande aussi de faire des fumigations; mais il est mieux de les différer.

Si on veut prévenir une seconde *attaque* : (car on en éprouve deux ou trois avant l'Apoplexie :) on doit appliquer un grand vésicatoire au bras, qui puisse évacuer beaucoup d'humeurs. Si c'est un jeune homme, on peut lui ouvrir la veine; mais il faut faire couler le sang par une très-petite ouverture. On voit quelquefois de jeunes gens qui ont de très-petites taches au visage, les yeux rouges : on dit que c'est un coup de sang qui s'est porté au dehors.

L'expression est sujette. Si la personne est jeune, pléthorique, on peut lui tirer un peu de sang, même avec succès, mais s'il est d'un certain âge, on ne doit point se le permettre.



ARTICLE IV.
DU CARUS
Apoplexia minima.

§. 27. IL eſt une autre eſpèce de maladie ſoporeuſe que les Auteurs ont diſtingué de la maladie dont nous traitons : mais ſuivant l'avis de M. Petit, il n'y a point de différence entre elles. Ce Praticien conſommé, croit que le *carus* eſt le premier degré de l'Apoplexie. En effet ſelon les Auteurs, le *carus* eſt cet état où les malades dorment, quelquefois avec un râlement & un ronflement ſemblable à celui des Apoplectiques. Si on les pique, ils évitent la douleur, & répondent quand ils ſont interrogés ; mais ce n'eſt qu'à l'inſtant même. Or une maladie qui cauſe un ſommeil profond, accompagnée de ronflement, & où il y a ceſſation de mouvement, n'eſt qu'une Apoplexie.

L'inſpection anatomique le prouve encore, puiſqu'on y trouve à peu près la même choſe que dans ceux qui ſont morts d'apoplexie proprement dite. A la vérité quand le *carus* ceſſe, il eſt

plus rare de voir la paralyſie comme une ſuite de cette maladie. Mais il eſt tout ſimple qu'une grande Apoplexie faſſe plus de ravage qu'une petite; la cauſe étant moins grande dans le *carus*, l'effet en doit être moindre. D'ailleurs les moyens qu'on a employés pour le *carus*, ainſi que pour le *coma ſomnolentum*, ſont les mêmes que pour l'Apoplexie. Quelques-uns ont appellé le *carus*, *Cataphora*; d'autres ont donné ce nom au *coma ſomnolentum*, qui eſt le paſſage à l'Apoplexie : ce ne ſont à proprement parler, que des diviſions qui ſont inutiles. C'eſt multiplier les êtres ſans néceſſité, & c'eſt pécher contre la Phiſyologie.

Le *coma ſomnolentum* eſt un ſommeil plus loug & plus profond qu'il ne l'eſt dans l'état naturel, mais qu'on interrompt aſſez facilement. Il eſt le plus ſouvent idiopatique, & très-familier aux vieillards qui s'endorment en parlant, & même quelquefois en mangeant.

La répercuſſion de la goutte, du rhumatiſme, la ſuppreſſion des hémorroïdes, l'affection hypocondriaque & hyſtérique y donnent ſouvent lieu : en deux mots, le *coma ſomnolentum* eſt

le petit *carus*, & celui-ci, la petite Apo-plexie.

On ne doit pas penſer tout-à-fait di même du *coma vigil;* car il eſt ridicule de vouloir le mettre au nombre des maladies ſoporeuſes. Séduit par une eſpèce d'apparence, qui trompe les aſ-ſiſtans, le malade veille, quoiqu'il ſem-ble dormir : ce n'eſt jamais une mala-die capitale, c'eſt plutôt un ſymptôme de la fièvre, qui eſt ſouvent accompa-gné ou ſuivi du délire. Cet état, com-me remarque le judicieux M. Lieu-taud, doit plus naturellement entrer dans l'article de l'inſomnie.

L'orſqu'un homme a été attaqué d'Apoplexie, il eſt fort ſujet a en être repris; parce que quand la réſolution eſt faite, elle ne l'eſt jamais aſſez pour que la circulation ſe faſſe dans tous les vaiſſeaux. Il en eſt de même de la périp-neumonie : ceux qui en ont été atta-qués, en ſont pris plutôt que les au-tres, les mêmes cauſes ſubſiſtant. Les maladies laiſſent dans nos organes une diſpoſition telle, qu'à la moindre cauſe la maladie revient auſſi. Ceci eſt ſpé-cialement vrai pour l'Apoplexie : on dit que cette maladie ne pardonne ja-mais; c'eſt ce qui fait qu'elle cauſe tant

de frayeur aux perſonnes qui ont de l'expérience, & qui en ont eu quelques attaques; c'eſt auſſi ce qui a engagé les Médecins à prendre tant de précautions.



ARTICLE V.

Précautions pour se garantir de l'Apoplexie.

§. 28. EXaminons si les moyens qui ont été employés jusqu'à présent sont bons ; il est certain qu'on peut prévenir une Apoplexie, même chez une personne qui l'a déja eue : qui peut le plus, peut le moins, dit le proverbe. Or ce dernier cas est le moindre, & j'ose dire que l'expérience le prouve. On a vu de malades qui ont eu plusieurs attaques, pour n'avoir pas tenu un genre de vie convenable après la première ; & qui ayant ensuite pris un régime plus convenable, ont vécu & sont morts de toute autre maladie.

Quels sont les moyens qu'on a employés jusqu'à présent ? toujours saignées, émétiques, purgatifs violents & les atténuants ; nous savons là-dessus ce qui a été dit précédemment, ainsi que le danger de les employer.

On conseille aux personnes qui ont eu une attaque d'Apoplexie, de se raser la tête ; les unes y mettent des peaux,

d'autres ſe lavent avec des choſes ſpiritueuſes : tout cela n'eſt pas de grande efficacité ; mais cependant on peut le permettre, comme auſſi l'application de animaux vivans ſur la tête ; c'eſt un topique qui ne doit point être rejetté, quoiqu'uſité par le peuple.

D'autres recommandent de fumer, d'uſer des errhines ou ſternutatoires ; des ſialologues ou maſticatoires : je conſeille les maſticatoires & le ſternutatoires ; comme l'iris de florence, la pyrethe, la ſauge, l'ellebore blanc, l'euphorbe, &c. & à l'extrémité on peut même ſuivant le rapport de quelques Médecins, ſouffler dans le nez la poudre de cantharides, le ſublimé corroſif.

Quant au tabac à fumer, je n'oſe le conſeiller avec tant de confiance, parce que le tabac attaque l'eſprit vital, énerve les forces digeſtives de l'eſtomac, ainſi que je l'ai déjà dit ; & ſi c'eſt autre ſubſtance, il cauſe de la raréfaction. Ainſi ces deux derniers moyens ſont d'un mauvais uſage, à moins qu'on en uſe avec modération ; mais dans ce cas ils ſont ſans vertu.

Les frontaux myſtérieux & les ſachets que l'on porte à la poitrine, au ſcrobicule du cœur ſont de pures niai-

ſeries ; mais c'eſt toujours par des œuvres myſtiques que le peuple, l'ignorant & le crédule veulent être ſoulagés, ſoit dans leur ſanté, ſoit dans leur misère. Ils ne ſavent pas que les paſſions cauſent toute la dépravation de l'eſprit & du cœur, qui toujours gonflé de deſir & de crainte, ſuſcite des beſoins & des maux : s'il s'en trouve de réels, on dédaigne les vrais remèdes, qui ſont la patience réunie aux ſecours qu'offrent la nature & l'art. Ils ignorent encore le miracle univerſel ; ils n'en connoiſſent & n'en deſirent qu'un, qui eſt celui de répandre ſur eux la fortune & la ſanté. Mais profiteroient-ils de ces dons, s'ils ſe répandoient ſur eux ? non. Ils ſont fols & aveugles, c'eſt leur vraie maladie.

De tout temps l'illuſion a plus fait de progrès que la vérité ; à préſent ce ſont des frontaux & des ſachets, &c. antérieurement, c'étoient des exorciſmes indiſcrets, des devins, des baguettes devinatoires ; les Anciens, des augures & des aruſpiſces ; toutes inventions compoſées & adminiſtrées par la cupidité & le fanatiſme, & de temps reçues prônées & protégées par la ſimplicité & la ruſticité. Encore s'il

n'en coûtoit à ces ſubornés, que l'argent & la peine, la duperie pourroit être tolérée; mais c'eſt le plus ſouvent au dépens de la vie, de l'honneur & de la religion; parce que dans la forte perſuaſion de l'arrivée du prodige, ils négligent les moyens les plus naturels & les plus raiſonnables. Rejettons donc toute cette magie-noire, & revenons à la ſaine raiſon.

On ouvre des cautères, on applique des véſicatoires, on n'oublie pas auſſi l'application du ſain-bois, autrement dit garou, *timælea*. Les Anciens avoient connu ce remède, & s'en étoient ſervi avec aſſez de ſuccès; mais il ne s'eſt pas ſoutenu, puiſqu'il a été abandonné ou ignoré de la plupart des modernes. Cependant M. Le Roi, un des Médecins de M. le Comte de Provence, a cherché à réexpérimenter ce remède, & il a aſſez bien réuſſi. Il a fait une diſſertation ſur les propriétés de cette écorce, qui lui a mérité la confiance du public. Ce remède, malgré qu'il irrite énormement la partie ſur laquelle on l'applique, pourroit être préferé dans certaines circonſtances aux véſicatoires, qui, trop petits, ne font rien, & trop larges portent beau-

coup d'acrimonie dans le ſang, & provoquent très-fort les urines; au-lieu que le garou n'a point ces inconvéniens; mais il pince horriblement: à cela près, il produit une ample évacuation de matière morbifique, (ſurtout ſi ce ſont des ſujets gras & phlegmatiques) & ſes effets ſe ſoutiennent auſſi long-temps que l'on veut. C'eſt principalement dans l'Apoplexie pituiteuſe qu'on éprouve les bons effets de ce remède.

Les cautères ſeroient bons, s'il tiroient davantage; ce ſeroit en effet le meilleur anti-apoplectique: mais quand on les fait trop grands, ils épuiſent le malade, s'il eſt déja d'une foible conſtitution; au contraire, ſi le ſujet eſt fort, il faudroit, au-lieu de cautère, recourir à un grand ſeton: cependant un véſicatoire moyen entretenu, me paroît ce qu'il y a encore de mieux. Les remèdes externes, dont je viens de faire mention plus haut, conviennent encore plus à l'Apoplexie ſéreuſe qu'à la ſanguine.

Voici ce qui regarde le régime prophilactique ou préſervatif. Les malades doivent éviter de reſpirer un air lourd: l'air ſec & renouvellé ſouvent eſt

eſt ce qui vaut le mieux; un exercice modéré à pied, leur convient auſſi; on ſent bien qu'il ne faut pas leur faire faire de longs voyages dans des voitures cahotantes ni à cheval; on ſait que des gens peu accoutumés à monter à cheval, ſont morts apoplectiques pour avoir couru la poſte : ce qui vient de ce qu'étant à cheval, le ventre eſt plié, refoulé, & fait darder le ſang vers la tête. Il n'eſt perſonne qui n'ait ſenti quelques douleurs de tête, & a qui on n'ait remarqué des rougeurs au viſage par les élans que procure la ſecouſſe des équipages: c'eſt à cauſe de cela qu'en général, les avenues des eaux minérales devroient être commodes. La plupart telles que celles de Bagnière, de Barège dans la Bigorre, ſont épouvantables; & il arrive que ceux qu'on envoie dans ces lieux pour y chercher guériſon, y trouvent ſouvent la mort, qu'on ne doit pas ſans doute attribuer à l'effet des eaux, ſur-tout de celles de Barège, qui ont des vertus preſque miraculeuſes pour la guériſon de bien des maladies, notamment pour celle de la goutte, des nodoſités goutteuſes & du rhumatiſme; ainſi que je l'ai démontré dans mon *Traité méthodique de la Goutte*,

& du Rhumatisme, imprimé à Paris en 1770.

Il est donc utile de voyager dans des voitures douces & sur de bons chemins, les habitans de Spa ont apparemment senti cette importante conséquence, puisqu'ils ont fait des avenues & des chemins commodes pour aller & venir facilement aux eaux, ainsi qu'aux villes circonvoisines.

Pour ce qui regarde le boire, les Praticiens défendent ordinairement les boissons fortes. En effet l'usage immodéré en est blâmable, puisqu'il cause l'ivrognerie, dont l'état est presque analogue à l'Apoplexie. Les misérables qui s'y livrent, comme dit fort bien Monsieur Tissot, sont sujets à de fréquentes inflammations de poitrine & pleurésies, qui souvent les emportent à la fleur de l'âge. S'ils réchappent quelquefois de ces maladies violentes, ils tombent long-tems avant l'âge de la vieillesse, dans toutes ses infirmités, & sur-tout dans l'asthme qui les conduit à l'hydropisie de poitrine : leurs corps usés par les excès, ne répondent point à l'action des remèdes, & les maladies de langueur, qui dépendent de cette cause, sont presque toujours

incurables. Heureuſement la ſociété ne perd rien, en perdant des ſujets qui la déshonnorent, & dont l'ame abrutie eſt en quelque façon morte long-tems avant leur corps.

Il ne faut pas non plus reſtreindre ceux qui ont une diſpoſition à l'Apoplexie, à l'eau ſeule, ni vouloir les priver tout-à-fait de vin; car cette extrémité me paroîtroit un contre-ſens. Le vin anime les digeſtions, ainſi que le caffé, pourvu que la quantité en ſoit modérée. M. Petit trouve bon auſſi que les malades en uſent; il le conſeille même : d'un autre côté, le vin fait un bon chyle, & le caffé cauſe l'inſomnie, & c'eſt le ſommeil qui fait Apoplexie. On obſerve que dans les pays à bierre, il y a plus d'apoplectiques que dans les pays à vin : cela vient de ce qu'on les fait trop fortes, & par conſéquent de ce qu'elles ont trop de mucoſité; c'eſt ce qui diſpoſe ceux qui en boivent avec excès, à tomber dans l'Apoplexie pituiteuſe.

Quant aux alimens, il faut bien recommander à ceux qui ſont menacés d'Apoplexie, de manger peu & ſouvent; car ſi un homme qui mange beaucoup avant ſon attaque eſt réduit tout-

à-coup à une diète ſevère, l'inanition vient & donne lieu à l'Apoplexie pituiteuſe. Si on prend trop d'alimens à la fois, ils preſſent l'aorte ventrale : il faut donc faire pluſieurs repas, par exemple trois par jour.

Les nourritures que l'on donne ordinairement ſont les adouciſſans & les relâchans, qui ne valent rien. Les ragoûts pris modérement quoiqu'on les défendent, conviennent. Il eſt bien ſingulier qu'on défende les ragoûts un peu aſſaiſonnés à ces mêmes perſonnes, à qui on conſeille les élixirs, du gingembre & du camphre, pour ainſi-dire, à pleine main. Il faut, autant qu'il eſt poſſible, nourrir les malades de végétaux ; & il leur faut interdire tout ce qui peut beaucoup nourrir ; mais ſi les malades ne les veulent point, & qu'accoutumés à la bonne chère, ils ne veulent pas s'en priver, il faut alors leur ordonner des alimens qui nourriſſent peu, & leur en faire manger beaucoup.

L'exercice eſt la choſe la plus indiſpenſable, principalement celui à pied. Les paſſions de l'ame bien menagées font aſſez bon effet, il ſemble que la même choſe porte & le ſecours pour guérir, & le germe de la maladie. Les

plaiſirs de l'amour doivent être défendus à cauſe de l'affoibliſſement qui ſuit l'émiſſion de la ſemence, cependant *aliquid conſuetudini dandum*. C'eſt à la prudence du Médecin à le fixer ; par exemple, ſi c'eſt un vieillard ſujet à l'Apoplexie, qui ait une jeune femme, & qu'il conſerve encore quelque goût pour l'acte vénérien, il faut le lui défendre abſolument.

Il faut eſſentiellement que le ventre ſoit libre, parce qu'il eſt de remarque que ceux qui ſont conſtipés, ſont plus ſouvent Apoplectiques que d'autres ; ainſi les Médecins doivent porter toute leur attention à ce que pendant la nuit, la tranſpiration ſoit abondante, & que pendant le jour, le ventre & les urines ſoient libres. Ainſi on doit preſcrire de temps-en-temps une ptiſanne Royale, ou quelques autres purgatifs moyens ſous une formule quelconque qui rempliroit au parfait cette indication.

Je conſeille également l'uſage de mon élixir ſavonneux, purgatif, ſtomachique & nervin, principalement pour prévenir l'Apoplexie pituiteuſe. Les vertus de cet élixir rempliſſent parfaitement les deux indications de cette maladie, ſavoir, 1°. de fondre & d'é-

vacuer doucement par les ſelles, ainſi que par les urines & la tranſpiration, les matières hétérogènes contenues tant dans les premières que dans les ſecondes voies, & de bonifier les digeſtions. 2°. D'empêcher l'affaiſſement des vaiſſeaux : (qui eſt ce qu'il y a de plus à craindre :) en rendant & ſoutenant le ton de tout le ſyſtême vaſculaire : une expérience journalière de ce remède prouve la vérité de ce que j'avance.

La poſture dans laquelle les malades doivent être, a déja été enſeignée; il faut qu'ils ſoient preſque toujours debout, que la ſituation de la tête ſoit haute, élevée dans leur lit, à peu près telle que je l'ai démontrée dans la cure de l'Apoplexie. Mais ſi on veut dorénavant prévenir les cauſes de l'Apoplexie, il faut commencer dès la naiſſance à s'en occuper. Un bon moyen, ce me ſemble, ſeroit de coucher les nouveaux nés tout-à-fait à plat, la tête même un peu plus bas que le corps pour que les ſinus & les vaiſſeaux du cerveau puſſent ſe dilater inſenſiblement, de manière à contenir une quantité de ſang ſuffiſante pour empêcher l'Apoplexie dans l'âge adulte.

Enfin on doit obſerver que toutes les fois qu'il y aura pléthore, on doit tirer du ſang ſuivant les regles donnés, c'eſt-à-dire, par les moyens des ſangſues ou des ventouſes ſcarifiées, & il n'y a que chez les jeunes ſujets menacés d'Apoplexie à qui on puiſſe tirer du ſang avec la lancette, en prenant la précaution de faire ſur-tout une très-petite ouverture.

Nous finirons ce qui regarde la cure prophilactique de cette maladie, par quelques obſervations ſur les eaux minérales, après l'accès de l'Apoplexie. Les ſentimens des Médecins ſont partagés ſur leur uſage, lorſqu'après un accès, ou une attaque d'Apoplexie, il n'y a ni imbécillité ni paralyſie, les uns penſent que les eaux minérales ſont bonnes pour raſſurer le cerveau; d'autres prétendent le contraire; mais quand ces deux accidens ont lieu, on ne manque jamais d'y envoyer les malades; à la vérité pluſieurs en reviennent, mais auſſi beaucoup en périſſent. En général M. Petit les condamne, parce que dans ce cas-ci, il a obſervé qu'elles étoient plus nuiſibles que ſalutaires; lorſqu'un homme, après un accès d'Apoplexie, n'eſt pas parfaite-

ment à lui, les eaux thermales, comme celles d'Aix-la-Chapelle, de Vichi, de Balarue, ſont bien efficaces, ainſi que la Géronſtère de Spa. Mais quand il n'y a ni ſtupeur ni imbécillité, elles ſont plus nuiſibles qu'utiles, c'eſt même depuis quelque temps qu'on a fait attention à cette obſervation.

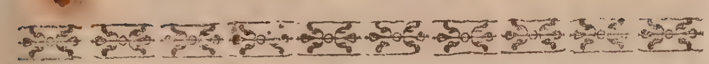
Quant aux bains, il doivent être rejettés, proſcrits, parce qu'ils cauſent une pléthore terrible, qui peut créver les vaiſſeaux du cerveau : en effet le bain chaud & le bain froid ont cela de commun, que l'eau plus peſante que l'air, comprime les vaiſſeaux qui ſe diſtribuent à la ſurface du corps; il ſe fait par-là un refoulement qui ſe porte à la tête qui eſt hors de l'eau, c'eſt ce qui fait que ceux qui ſont dans l'eau, ont les yeux rouges, des tintemens d'oreilles, quelques-uns même ont des foibleſſes. Or ſi les émétiques ne valent rien, parce qu'ils portent le ſang vers le cerveau, à plus forte raiſon les bains doivent-ils être condamnés; il en eſt de même de l'eau chaude, qui refoule encore davantage. Mr. Petit a guéri beaucoup d'épileptique, on s'eſt même imaginé pendant un certain temps qu'il avoit un ſecret pour cette mala-

die : au commencement il les traitoit par les bains, mais il a vu qu'ils rapprochoient les accès au-lieu de les guérir : il en eſt de même que des ſaignées, les bains entiers nuiſent ; les particuliers, au contraire, ſont bon, comme ceux des pieds. Celui dont il a toujours tiré le plus grand avantage, ce ſont les douches ſur la tête. Pour cela on fait aſſeoir le malade, & on lui met ſur les épaules un manteau de toile ciré, & on lui fait tomber ſur la tête, qu'on a raſée, un filet d'eau glaciale que l'on tient d'abord à la hauteur d'un pied, puis de deux, puis de trois, &c. c'eſt ainſi qu'il a guéri un jeune homme de Lion qui étoit devenu fol par la lecture des livres de Tragédie, auxquels il s'étoit fortement occupé : il ajouta aux bains, les voyages par toute l'Europe; mais avant d'être ſeulement au milieu de ſa courſe, il fut parfaitement guéri; il a depuis conſervé toute la raiſon d'une perſonne bien ſenſée.

On voit donc par cet expoſé, que ſi un Médecin conſeilloit à une a perſonne qui a tombé en Apoplexie, ou qui en eſt menacée, de prendre les bains entiers, il feroit une bevue ; s'il lui faiſoit boire beaucoup d'eau minérale à la

fois, c'en feroit une autre. Si cependant il y avoit quelque tremblement, il faudroit confeiller au malade, une quantité d'eaux thermales à l'intérieur, ainfi qu'en douches fur les parties affectées; en faifant attention que l'eftomac doit être vuide. Il s'en faut de beaucoup que cette méthode foit connue & fuivie de tous les Praticiens : auffi je réfume d'après les favantes lumières de Mr. Petit, que s'il n'y avoit pas de Médecin pour les apoplectiques, il s'en guériroit davantage & avec moins de mauvaifes fuites, ce qui eft confirmé par des obfervations des perfonnes qui en font revenues fans aucun fecours de l'art.

De la méthode commune dont on les traite, fur foixante apoplectiques, la moitié meurt, & les trente qui reftent font hébêtés ou paralytiques. Au-lieu qu'en abandonnaut tout à la bonne nature, ils ne tomberoient pas fi fouvent dans ces accidents & la moitié en échapperoit. Ainfi il faut être toujours en garde fur la manière de traiter l'Apoplexie, fuivre la méthode nouvelle, & toujours apporter les précautions prefcrites.



ARTICLE VI.

Des vapeurs du charbon.

§. 29. NOus venons de traiter de la cure & des ſymptômes de l'Apoplexie provenant des cauſes ci-devant énoncées; mais il y en a d'autres ſpéciales qui proviennent, par exemple, d'un coup, d'une chûte, d'une commotion. Comme les Auteurs en Médecine, ainſi qu'en Chirurgie, ont bien décrit cette eſpèce d'Apoplexie, en traitant des fractures du crâne, nous renvoyons à ce qu'ils en ont dit; l'opération du trépan eſt le premier remède. Il y en a qui procèdent d'exoſtoſes ou de concrétions polypeuſes. On préſume la première quand un homme a la vérole; en faiſant le traitement de cette maladie, l'exoſtoſe ſe fond & diſparoît entiérement : mais ces choſes ſont fort difficiles à connoître, de même que les concrétions polypeuſes; au reſte quand même on connoîtroit la cauſe, on ne peut l'enlever & le malade meurt. Enfin il y en a qui proviennent de poiſons; dans ce cas les acides en général ſont ce

qu'il y a de meilleur. M. Dejuſſieu, célèbre Botaniſte & Praticien, a le premier reconnu l'Alkali volatil pour être le ſpécifique contre la morſure de la vipère. Mais nous allons examiner l'Apoplexie qui provient des vapeurs du charbon; parce que juſqu'à préſent les Médecins ne l'ont pas traitée d'une manière convenable. On a toujours adminiſtré les ſaignées, les émétiques, qui ſont mortels. On a ſu grande obligation à Mr. Petit d'avoir trouvé d'après ſa théorie lumineuſe, le vrai ſpécifique contre cette maladie.

Cette Apoplexie eſt très-fréquente quand on s'endort auprès d'un poële où il y a du charbon allumé, ſur-tout dans une chambre ſans cheminée. Petit-à-petit le ſommeil devient plus profond, le viſage s'allume, & enfin il ſurvient Apoplexie qui tue en très-peu de temps, & de la manière la plus douce & la plus tranquille. Quantité de perſonnes en ſont les triſtes victimes en hiver, ſur-tout dans les grandes Villes comme Paris. Le Peuple cependant ſait combien la vapeur du charbon eſt dangereuſe; mais il ne ſait pas juſqu'à quel point elle l'eſt. Les uns bravent le danger; d'autres s'y expoſent ſans le

connoître. Enfin, il y en a, qui par néceſſité ſont obligés de s'en chauffer; ce qui rend cette maladie plus fréquente. Elle reſſemble en tout à l'autre Apoplexie; c'eſt le même ſommeil, la même ſtupeur, la même imbécillité, la même perte de ſentiment & de mouvement; la même immobilité des yeux, même bouffiſure de viſage, c'eſt le même pouls. Il eſt dans le commencement plus gros & plus plein que dans les autres Apoplexies. C'eſt la même reſpiration, elle eſt *ſuſpirioſa*; car les gros ſoupirs ne ſont que de fortes inſpirations que l'on fait, quand la poitrine eſt chargée, ce qui peut arriver par l'effet d'un long chagrin.

La cauſe de cette Apoplexie eſt la partie volatile qui s'échappe du charbon, & qui paſſe dans les veines tant par l'inſpiration que par les pores abſorbans de la ſurface du corps; car il n'y a guères que cette partie, appellée par les Chymiſtes, *Phlogiſtique*, qui puiſſe pénétrer ainſi. Il produit deux effets, le premier eſt d'altérer l'eſprit vital, & le ſecond de produire la raréfaction du ſang; de la raréfaction nait la compreſſion, la crevaſſe, même la rupture. De ce que le fluide vi-

tal eſt altéré, quand même les parties en recevroient une certaine quantité, elles en perdroient toujours le ſentiment, & l'eſprit vital ne produiroit pas ſon effet ordinaire. C'eſt d'après cela que Mr. Petit a réfléchi ſur la manière dont on devoit traiter cette maladie, qu'il a eu ſouvent l'occaſion de traiter, & il a parfaitement réuſſi. Il fut un jour appellé par Mr. le Clerc, ſon confrère, pour voir un Valet-de-chambre qui s'étoit enfermé dans ſa chambre avec une baſſine à deux mains, dans laquelle il y avoit du charbon allumé, ce qui le fit tomber dans l'Apoplexie la plus parfaite : ſa reſpiration étoit, on ne peut pas plus longue, & entre-coupée; il avoit de l'écume, ſon viſage étoit décoloré, bouffi, ſon pouls étoit intermittent, c'eſt ce qui le fit mal augurer ſur ſon état; car lorſque la couleur du viſage, de rouge devient pâle, & que le malade donne de l'écume, c'eſt un mauvais ſigne ſur le peu d'eſpérance qu'on avoit de le ſauver. Cet illuſtre Profeſſeur imagina que les Chymiſtes fixant le phlogiſtique avec un acide quelconque, & l'acide du vinaigre étant le plus ami de l'homme, ſi on préſentoit cet

acide au phlogiſtique, il le détruiroit, lui enleveroit ſon action, & rendroit la vie au malade; c'eſt pourquoi il le fit changer d'appartement pour faire reſpirer un air pur au malade, le fit déshabiller, & le frotter enſuite avec du vinaigre chaud par-tout le corps. Il en fit brûler auprès du viſage du malade, il en fit auſſi bouillir pour que l'atmoſphère de la chambre du malade fut impregné de cette vapeur, qui étoit portée par l'inſpiration dans ſes poumons : on lui en frotta auſſi les tempes; on couvrit ſon viſage avec des compreſſes imbibées de cet acide. On lui fit boire d'une légère infuſion aromatique qu'on avoit édulcorée du ſirop de vinaigre, & enfin on ajouta à tout cela des lavemens avec du vinaigre mêlé à du bouillon ; & pour qu'il le gardât plus long-temps, on n'en remplit que la moitié de la ſeringue. Tous les autres remèdes furent proſcrits, parce que mon Auteur avoit toujours vu leur ſuite funeſte.

Toutes ces diverſes adminiſtrations du vinaigre ſe firent à ſept heures du matin, & vers les onze heures le malade remuoit bras & jambes, ouvroit les paupières; ſes yeux faiſoient des

mouvemens, ſes levres des grimaces, & ſon pouls étoit à-peu-près revenu dans ſon état naturel; & comme on le trouva encore hébêté, on inſiſta ſur les mêmes remèdes. Le ſoir il parloit, mais il n'étoit pas encore tout-à-fait à lui. Il a pourtant récouvré parfaitement ſa ſanté ſans qu'aucune paralyſie ni démence ni ſtupeur en fut la ſuite. Ce Docteur éclairé a depuis conſeillé ce remède, l'a employé lui-même, & il s'en eſt toujours bien trouvé. On voit par-là que ſi les Médecins partoient de quelque analogies, on trouveroit beaucoup de bons remèdes.

Outre le remède ſpécifique dont je viens de communiquer la méthode de l'adminiſtrer pour la guériſon de l'Apoplexie, occaſionnée par les vapeurs méphitiques; je vais encore en rapporter un autre non moins efficace, qu'on peut également employer; c'eſt *l'aſperſion d'eau froide*. Les écrits périodiques ont tous fait mention de ce ſouverain remède. La première expérience de ce fait ſe rapporte de Nancy, ſavoir „ qu'un Cuiſinier s'étant couché dans une chambre qui avoit été échauffée parun braſier rempli de charbon, fut trouvé mort le lendemain dans ſon lit; on

on le crut au moins, parce qu'il étoit froid, pâle & livide, & ne donnoit aucun ſigne de vie. Un Anglois qui ſe trouvoit dans cette ville, inſtruit de l'événement, demanda & obtint la permiſſion de lui adminiſtrer des ſecours. Il fit tranſporter le Cuiſinier dans la cour, l'étendit nud ſur le pavé, & lui fit jetter pluſieurs ſceaux d'eau froide ſur le corps. Au bout d'un quart-d'heure, l'Anglois attentif à l'effet de cet immerſion, s'étant apperçu que le malade pouſſoit une eſpèce de ſoupir, le fit porter dans la cuiſine, ſur le carreau, à une certaine diſtance du feu, & recommença à lui faire jetter quelques ſceaux d'eau, qui le tirèrent enfin de ſon état léthargique! à peine eut-il repris l'uſage des ſens, qu'il parut fort étonné de ſa ſituation, & demanda ce qui lui étoit arrivé. Alors on ceſſa l'opération: il fut couché dans un lit bien baſſiné, prit un bouillon, s'endormit, & ſe réveilla quelques heures après dans ſon état de ſanté ordinaire. Cet Anglois prétend avoir ſouvent tenté cette expérience dans des cas ſemblables, & qu'elle lui a toujours réuſſi. „

Je vais encore rapporter pluſieurs nouvelles obſervations concernant les

maladies méphitiques que M. Portal & d'autres viennent de faire part au Public, d'autant qu'elles ſont relatives à tout ce que j'ai dit du dernier article. On y remarquera une Théorie lumineuſe, & des faits de pratique de plus intéreſſans pour l'humanité.



I.

Rapport fait à l'Académie Royale des Sciences de Paris ſur la mort du Sieur Le Maire, & ſur celle de ſon Epouſe, cauſées par la vapeur du charbon, le 3 Août 1774, par M. Portal, de l'Académie Royale des Sciences, Médecin de Mgr. le Comte d'Artois, &c.

„ L'académie a été frappée de la manière tragique dont ont péri le Marchand & la Marchande de Modes de la corbeille galante, rue St. Honoré; & comme elle eſt toujours attentive à l'avancement des ſciences, & ſur-tout de celles qui ont pour objet la conſervation de l'eſpèce humaine, elle m'a chargé de lui rendre compte de ce triſte événement, & des cauſes qui peuvent l'avoir produit.

En conſéquence, je me tranſportai vers les cinq heures du ſoir le jour même de cet accident, au-lieu où s'étoit paſſé cette ſcène tragique. J'entrai dans une chambre de médiocre grandeur, qui n'étoit éclairée que par une ſeule croiſée : les murailles en étoient couvertes d'une boiſerie nouvellement peinte, mais qui n'exhaloit aucune mauvaiſe odeur : elle étoit habitée depuis quelques ſemaines.

Au milieu de cette chambre étoient les deux corps morts, celui du Marchand & celui de la Marchande (*), ils avoient tous deux la face colorée, les yeux luiſans, les membres flexibles, même la mâchoire inférieure; leur peau étoit encore ſouple, & aſſez chaude; leur bas-ventre étoit très-tuméfié.

Je fis diverſes queſtions pour découvrir les cauſes d'un accident ſi funeſte, & j'appris qu'il y avoit un Baigneur logé au-deſſous; que le tuyau de la cheminée de ce Baigneur s'ouvroit dans celle de la chambre où avoient péri ces deux perſonnes; que le Baigneur avoit allumé du charbon dans

(*) Il y avoit auſſi un petit Chien qui avoit été étouffé par la vapeur du charbon.

ſa cheminée vers les cinq heures du matin, & qu'à ſept heures on avoit trouvé les deux ſujets morts dans leur chambre, qui étoit pleine de fumée ; qu'on leur avoit fait faire une ſaignée à la jugulaire, qu'on leur avoit donné de l'émétique, & qu'on avoit tâché de leur introduire de la fumée de tabac par le fondement, &c. mais que tous ces ſecours avoient été inutiles.

Je connoiſſois les altérations qu'on trouve dans le corps des perſonnes ſuffoquées par la vapeur du charbon, tant d'après la lecture de divers Auteurs qui ſe ſont occupés de cet objet, que d'après pluſieurs ouvertures que j'avois faites d'hommes & d'animaux morts de cette manière.

J'aurois cependant voulu m'aſſurer de nouveau, par l'ouverture de ces deux perſonnes, des vraies cauſes de leur mort; car ce n'eſt qu'à force d'obſervations que la médecine s'éclaire. Je ſollicitai les parens pour qu'ils me permiſſent de faire l'ouverture des corps morts : mes demandes furent inutiles; je m'attirai des menaces, & je ne pus jamais les convaincre de l'utilité de cette opération. Alors je crus devoir m'adreſſer à M. de Sartine, Lieutenant

Général de Police, pour obtenir de lui la permiſſion de faire cette ouverture.

Ce Magiſtrat, ſi zélé pour le bien public, écrivit en conſéquence au Commiſſaire du Quartier, pour me faciliter les moyens de faire ou de faire faire l'ouverture des corps morts; mais les inſtances de celui-ci furent également inutiles auprès des parens, qui s'y opposerent toujours ſous des prétextes puériles & ſuperſtitieux; de ſorte que je ne pus venir à bout de remplir les intentions de l'Académie, ni ſatisfaire l'envie que j'avois d'acquerir de nouvelles notions ſur la cauſe de la mort des perſonnes ſoffoquées par la vapeur du charbon.

Cependant la mort tragique qui venoit d'enlever ces deux époux, & qui moiſſonne tous les ans un ſi grand nombre de Citoyens d'une manière auſſi prompte qu'imprévue, cette triſte mort fixa mon attention : je me rappellai mille hiſtoires ſemblables; &, comme je ſavois que pluſieurs perſonnes, avec tous les ſignes de la mort, avoient été rappellées à la vie par divers moyens, & que je ne craignois que d'autres n'euſſent le malheur d'être en-

terrées vivantes, je crus qu'il n'y avoit rien de plus utile que de recueillir tous les moyens ſalutaires qui avoient été mis en uſage, de les préſenter à l'Académie & au Public, pour en faciliter l'exécution, & pour les faire connoître de plus en plus.

J'ai vu pluſieurs fois employer des moyens pour rappeller à la vie des perſonnes ſuffoquées par des vapeurs méphitiques, plus dangereux encore que la cauſe contre laquelle on les employoit; & je ne doute pas que pluſieurs de ces malheureuſes victimes n'euſſent revu le jour, ſi on leur avoit adminiſtré les ſecours convenables, ou du moins ſi on eût laiſſé agir la nature qui tend d'elle-même à ſa conſervation lorſqu'il lui reſte encore quelques reſſources.

Il eſt donc eſſentiel de tracer une méthode que l'on puiſſe ſuivre pour ſecourir promptement & avec ſuccès les perſonnes frappées par des vapeurs méphitiques : il en périt un ſi grand nombre de cette manière, qu'on ne ſauroit trop s'occuper des moyens d'y remédier. En effet, il n'eſt point d'année que ces vapeurs n'enlèvent des Citoyens à l'Etat, ſoit dans des

chambres étroites, dans des lieux habités par trop de monde, & où l'air ne circule point aſſez librement, ſoit dans l'exploitation des Mines & des carrières. L'on voit toujours des Foſſoyeurs, des Vuidangeurs étouffés de cette manière. Ces accidens ſont encore fréquents dans les lieux où l'on fait le vin, principalement dans la Guienne & le Languedoc.

Pour traiter cette queſtion avec ordre, j'examinerai 1°. les altérations qu'on trouve dans les corps des perſonnes qui ſont mortes ſuffoquées;

2°. J'expoſerai les recherches que j'ai faites pour découvrir la cauſe qui les produit;

3°. Je traiterai enſuite des moyens qu'il faut employer pour rappeller à la vie ceux qui ont été ſuffoqués par cette eſpèce de vapeur."





CHAPITRE PREMIER.

Observations faites à l'ouverture du corps des personnes suffoquées par la vapeur du charbon, par celle des liqueurs en fermentation, & par celle d'autres vapeurs méphitiques.

„ Nous avons peu d'observations en ce genre; mais celles qui ont été recueillies, prouvent incontestablement que l'on trouve dans le corps des personnes suffoquées par des vapeurs méphitiques.

1°. Les vaisseaux du cerveau gorgés de sang; les ventricules de ce viscère quelquefois plein d'une sérosité écumeuse & quelquefois sanguinolente.

2°. Le tronc de l'artère pulmonaire est très-distendu par le sang qu'il contient; les poumons paroissent dans l'état à-peu-près naturel.

3°. Le ventricule droit & l'oreillette droite du cœur, les veines caves & les veines jugulaires sont pleines d'un sang écumeux.

4°. On trouve souvent de la sé-

rosité ſanguinolente dans les bronches.

5°. Le tronc des veines pulmonaires & l'oreillette gauche ſont vuides, ou preſque vuides de ſang; on trouve auſſi pour l'ordinaire le ventricule gauche & le tronc de l'aorte vuides de ſang.

6°. Le ſang que l'on trouve dans les endroits indiqués eſt fluide pour l'ordinaire, & comme mouſſeux. Il s'extravaſe auſſi facilement dans le tiſſu cellulaire de la tête principalement, parce que c'eſt dans cette partie que le ſang abonde.

7°. L'épiglotte des perſonnes mortes de ſuffocation eſt relevée, & la glotte ouverte & libre.

8°. Mais leur langue eſt extraordinairement épaiſſe; à peine peut-elle contenir dans leur bouche: c'eſt ce que j'ai obſervé dans le cadavre d'un homme ſuffoqué par la vapeur d'un vin qui fermentoit: ſa langue noircit, & ſe gonfla extraordinairement en très-peu de temps. Une Blanchiſſeuſe qui avoit été frappée par la vapeur du charbon, & qu'on croyoit morte, étant revenue à la vie, après avoir été expoſée à l'air libre, ſe plaignit pendant long-temps d'une grande difficulté d'avaler. Elle di-

ſoit que ſa langue étoit ſi groſſe qu'elle ne pouvoit la contenir dans la bouche.

Je la vis huit jours après l'accident, & je lui conſeillai de ſe faire ſaigner à la veine ranine, & de ſe gargariſer avec du vinaigre affoibli avec de l'eau. Elle ne ſe fit point ſaigner ; mais elle retira un ſi grand avantage de l'uſage du vinaigre, qu'elle fut bientôt guérie du gonflement de la langue, & de la difficulté d'avaler qu'elle avoit éprouvée.

9°. Les yeux des ſuffoqués par des vapeurs méphitiques ſont ſaillans ; & bien loin d'être ternes, ils conſervent leur éclat juſqu'au deuxième & même juſqu'au troſième jour après la mort : ſouvent leurs yeux ſont plus luiſans alors qu'ils ne l'étoient naturellement : obſervation très-importante, & contraire à l'opinon de Mr. Winſlow, qui dit d'une manière trop générale, que les yeux des mourans ſe couvroient d'une pellicule qui en trouble la tranſparence ; car cela n'a lieu que dans ceux qui meurent après une longue agonie.

On peut auſſi avancer que les yeux de tous les ſujets qui ont péri par un coup de ſang dans la tête, ſont ſaillans & plus luiſans que de coutume : c'eſt

ce que j'ai obſervé dans les apoplectiques que j'ai ouverts.

10°. Les corps des perſonnes ſuffoquées par des vapeurs méphitiques conſervent long-tems leur chaleur; elle eſt même quelquefois plus forte immédiatement après la mort que pendant la vie & que dans la parfaite ſanté. Le célèbre de Haën (*) a fait cette obſervation ſur des ſujets morts de différentes maladies; mais nous nous en ſommes convaincus principalement dans quatre perſonnes mortes ſuffoquées, trois par la vapeur du charbon, & la quatrième par la vapeur du vin qui fermentoit.

La chaleur ſe conſerve auſſi très-long-tems dans le corps des apoplectiques : on a des exemples frappans de ce que j'avance. Je citerai entr'autres, celui du Pere Gardien des Capucins, mort ſubitement à Montpellier, il y a environ dix ans, & qu'on conſerva très-long tems ſans l'enſévelir, parce que ſon corps étoit très-chaud. Les Papiers publics ont fait mention, il n'y a pas long-temps, d'un événement à

(*) Voyez principalement *Rationis medendi*, tom. II, édition de Paris.

peu près ſemblable, arrivé à Vienne en Autriche. Enfin les Auteurs rapportent diverſes obſervations qui prouvent que les corps des perſonnes mortes d'Apoplexie, ou qui ont été tuées par des vapeurs méphitiques, conſervent très-long tems la chaleur.

11°. Les membres ſont flexibles long-tems après la mort, & on peut leur faire exécuter tous leurs mouvemens avec la plus grande facilité : par conſéquent, un homme peut être mort ſans avoir de la rigidité dans les membres. (*)

12°. Le viſage des perſonnes ſuffoquées par la vapeur du charbon ou autres vapeurs méphitiques, eſt plus gonflé & plus rouge qu'à l'ordinaire; les vaiſſeaux ſanguins qui s'y diſtribuent ſont gorgés de ſang.

13°. Le cou & les extrêmités ſupérieures ſont quelquefois ſi gonflés, que ces parties paroiſſent enflées, ſans cependant conſerver l'impreſſion du doigt, comme cela arrive dans l'œdeme.

Tel eſt le réſultat des obſervations qui ont été faites par divers Anatomiſ-

---

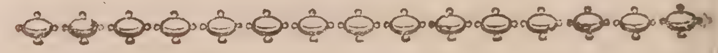
(*) Voyez auſſi une *obſervation de M. Morgagni*, Epiſt. XXX. art. II.

tes, & que j'ai faites moi-même ſur le corps de perſonnes qui ont été ſuffoquées par la vapeur du charbon, des liqueurs en fermentation, de certains ſouterrains & de quelques mines. On pourra trouver pluſieurs obſervations qui juſtifient ce que j'ai avancé dans les Ouvrages de MM. Lanſoni (1), Méad (2), Morgagni (3) & Lieutaud (4), Méſeray (5), Sauvages (6), Haguenot (7) & dans divers autres qu'il ſeroit trop long de citer ici.

Divers animaux ont été ſoumis à des expériences. J'ai fait enfermer dans une caiſſe de bois, tantôt un chien, tantôt un chat, & quelquefois des oiſeaux. J'avois fait pratiquer à cette caiſſe une ouverture à laquelle étoit adaptée l'extrêmité rétrécie d'un entonnoir; le pavillon de cet entonnoir étoit inférieur, & recouvroit un réchaud dans lequel on allumoit du charbon, ou dans le-

(1) *De ſedibus & cauſis morborum.*
(2) *Opera omnia de Venenis.*
(3) *Expoſitio mechanica Venenorum.*
(4) *Hiſtoria anatomica-medica.*
(5) Maladies des Armées.
(6) *Noſologia methodica.*
(7) Sur le danger des inhumations dans les Egliſes.

quel on brûloit du soufre & des matières arsénicales. Tous les animaux qui ont été soumis à ce genre d'expériences, ont péri en très-peu de tems : je les ai ouverts, & j'ai toujours trouvé les vaisseaux du cerveau gorgés de sang, le ventricule & l'oreillette droite du cœur, ainsi que les vaisseaux qui s'y abouchent, également pleins de sang; tandis que le ventricule gauche, l'oreillette & les veines pulmonaires qui lui correspondent, étoient vuides, ou ne contenoient presque point de sang; mais ce sang étoit si raréfié qu'il étoit mousseux : je ne l'ai jamais vu tel dans les hommes ni dans les animaux qui sont morts noyés; c'est cependant ce que le célèbre Meckel a avancé, mais ce qui ne se trouve point confirmé par nos observations, ni par nos experiences. „



CHAPITRE II.

Observations sur la cause de la mort des personnes suffoquées par des vapeurs méphitiques.

„ Parmi toutes les altérations qu'on trouve dans les corps des suffoqués, n'y en a-t-il pas une de laquelle toutes

les autres dépendent, & qu'on puiſſe regarder comme la cauſe immédiate de la mort; & n'eſt-ce pas dans le poumon qu'il faut la chercher? il s'exhale des miaſmes du charbon dans la première ignition, des liqueurs en fermentation, des ſouterrains que l'on ouvre, ou des mines que l'on fouille; à peine l'air eſt-il chargé de ces miaſmes, qu'il devient inſuffiſant pour la reſpiration: les hommes qui y ſont ſoumis éprouvent d'abord une extrême difficulté de reſpirer; ils ouvrent la bouche pour recevoir une plus grande quantité d'air (1); mais c'eſt en vain qu'ils font des efforts pour éviter la mort : l'air ne peut plus diſtendre leur poumon, & le ſang eſt forcé de s'arrêter & de s'accumuler dans les vaiſſeaux de la tête, comme nous le prouverons plus bas; ce qui les fait périr d'Apoplexie.

Il ſeroit ſans doute intéreſſant de découvrir la qualité des miaſmes qui corrompent l'air, de ſavoir comment

---

(*) A la faveur d'un verre adapté à une caiſſe dans laquelle des animaux avoient été renfermés, & dans laquelle on introduiſoit des vapeurs méphytique, j'ai examiné ces animaux au moment qu'ils expiroient, & je les ai vus ouvrir la gueule ou leur bec, & faire des efforts impuiſſans pour reſpirer.

ils le rendent insuffisant à la respiration, & comment ils tuent si promptement les hommes & les animaux (*); mais c'est aux Physiciens à faire des recherches à ce sujet. Il suffit de nous être convaincus par l'observation & par l'expérience, que l'air infecté de pareils miasmes, n'est plus propre à la respiration, & que les personnes qui y sont soumises péperissent subitement, avec tous les symptômes de l'Apoplexie.

On est aussi en droit de croire que les vapeurs méphitiques agissent sur les nerfs, & les affectent dangereusement, mais d'une maniere inconnue. Elles agissent encore sur le sang, & le raréfient tellement, qu'il force les vaisseaux qui devroient le contenir : le sang devint mousseux, ce qui doit nécessairement troubler, arrêter même la circulation. (**)

Main-

(*) Les oiseaux y exposés aux vapeurs du charbon 7 résistent si long temps, qu'on a de la peine pour les suffoquer ; les quadrupedes y périssent plus vîte : les chats résistent davantage que les chiens. Nous en avons vu périr dans l'espace de deux secondes; ils tombent dès que la vapeur méphytique les affecte, ne font plus aucun mouvement, & périssent dans l'assoupissement le plus profond.

(**) Nous avons voulu imiter en quelque manière

Maintenant, pour concevoir comment périt un animal ſuffoqué par des vapeurs méphitiques, il faut ſe rappeller la diſtribution des vaiſſeaux ſanguins du poumon, & les uſages non équivoques de ce viſcère, relativement à la circulation. L'artère qui porte le ſang au poumon, eſt à-peu-près auſſi groſſe que l'aorte ; il eſt donc à préſumer qu'elle reçoit autant de ſang que l'aorte, ou au moins une quantité très-conſidérable : les rameaux des artères pulmonaires ſont extrêmement tortueux dans les poumons affaiſſés : cela eſt démontré.

L'injection la plus fine, pouſſée alors dans le tronc de l'artère pulmonaire, ne parvient point dans les dernières ramifications artérielles, & jamais ne pénetre dans les veines pulmonaires : mais, ſi l'on pouſſe l'injection dans l'artère pulmonaire d'un poumon bien gonflé d'air, on la fera facilement paſſer juſques dans les veines pulmonaires.

---

niere cette raréfaction du ſang, en faiſant ſouffler de l'air dans les vaiſſeaux des animaux vivans; & cette ſeule cauſe a ſuffi pour exciter des palpitations du cœur, des aſſoupiſſemens, & enfin la mort.

C'est une expérience qui nous a réussi plusieurs fois, & qui a été faite par *Ruysch* & par *Kaau Boerhaave* : elle prouve que les vaisseaux du poumon sont beaucoup plus perméables au sang, lorsque ce viscère est distendu par un air élastique, que lorsqu'il est affaissé, qu'il est vuide d'air, ou qu'il est dans l'état d'expiration. L'air, en s'insinuant dans le poumon, en dilate le tissu lobulaire, & rend les vaisseaux, qui étoient auparavant tortueux, plus droits qu'ils ne le sont lorsque le poumon est affaissé.

Le sang parcourt donc facilement le poumon pendant l'expiration ; & la circulation est très-gênée, & même suspendue dans le poumon pendant l'expiration.

C'est cependant dans cet état d'expiration que sont les poumons des personnes qui se trouvent dans un lieu infecté par des vapeurs méphitiques. Le sang donc ne peut passer du ventricule droit au ventricule gauche, par la résistance qu'il éprouve dans le poumon : s'il traverse ce viscere, ce n'est certainement qu'avec beaucoup de peine, & en petite quantité; aussi s'accumule-t-il dans l'artère pulmonaire, laquelle ne

peut plus recevoir le ſang du ventricule droit : la veine cave & les jugulaires ſe rempliſſent, le ſinus du cerveau & les veines de ce viſcere ſe dilatent par le ſang qui s'y amaſſe ; & ſans doute que la ſubſtance du cerveau ſouffre alors une telle compreſſion, que l'Apoplexie ne peut manquer de ſurvenir : cet compreſſion du ſang ſur le cerveau eſt d'autant plus grande, que le ſang eſt très-raréfié & écumeux.

MM. de *Lamure* & de *Haller* nous ont appris que, pendant l'expiration, le ſang réfluoit de la veine cave dans les veines jugulaires, & de celles-ci dans le cerveau, en a aſſez grande quantité, pour le gonfler & le ſoulever.

Or, ſuppoſé que cet état de violence ſubſiſte, comme cela a lieu dans une perſonne ſuffoquée par des vapeurs méphitiques, & vous concevrez que la cauſe de la mort dépend néceſſairement du ſang qui ſe ramaſſe dans le cerveau, par la réſiſtance invincible qu'il éprouve dans le poumon ; & ce qui prouve bien cette réſiſtance, c'eſt la vacuité des veines pulmonaires & du côté gauche du cœur, tandis que les veiſſeaux du côté droit du cœur ſont pleins de ſang.

Je n'ignore pas que quelques Médecins ont pensé que le poumon des personnes suffoquées étoit plutôt dans l'état d'une inspiration forcée que dans celui où il se trouve pendant l'expiration; l'air, dit-on, qui s'y est insinué, est si élastique, que les forces motrices de la poitrine, & qui operent l'expiration, ne sont plus capable de chasser l'air renfermé dans les bronches; mais, outre qu'il est faux que l'élasticité de l'air soit augmentée, puisque le mercure d'un Barometre, exposé aux vapeurs méphitiques, ne monte pas d'un seul degré, comme *Méad* l'a observé : & supposé que l'élasticité de l'air fût augmentée, il faudroit qu'elle le fût extraordinairement, pour contrebalancer l'action des puissances qui opèrent l'expiration. Un animal à qui l'on injecte de l'eau dans les bronches, par une ouverture pratiquée à la trachée-artere, la rejette à deux pieds de haut par une forte expiration. Personne n'ignore que par l'expiration, ou par le souffle on peut distendre une vessie chargée d'un poids énorme; il faudroit donc que le ressort de l'air fut prodigieux pour égaler & pour surpasser les puissances qui produisent l'expiration.

Mais les expériences du célèbre *De-Saguliers* prouvent évidemment qu'un animal peut vivre dans un lieu où l'air eſt huit fois plus condenſé qu'il ne l'étoit primitivement.

Mais, quand bien même les ſuffoqués périroient par une inſpiration forcée, il ne ſeroit pas moins vrai que la circulation du ſang ſeroit arrêtée dans le poumon; car c'eſt par l'expiration qui ſuccede à l'inſpiration, que le ſang eſt pouſſé des artères dans les veines pulmonaires; & alors dans l'inſpiration, même forcée & trop long-tems continuée, le ſang doit s'accumuler dans les parties ſupérieures, gonfler les vaiſſeaux du cerveau : on n'a pour s'en convaincre, qu'à examiner les perſonnes qui, pour faire de grands efforts, retiennent long-temps leur haleine. Des enfans ſont morts par l'effet de la colere; & l'on a trouvé à l'ouverture de leurs corps, les vaiſſeaux du cerveau gorgés de ſang. J'ai ouvert, dans la rue Mazarine, le corps d'un homme dont la profeſſion étoit de donner du cors de chaſſe : il étoit extraordinairement maigre, & il périt en jouant de cet inſtrument : je trouvai à l'ouverture de ſon corps, les vaiſſeaux du cer-

veau gorgés de ſang, ainſi que ceux du poumon. *Camerarius* (1) parle d'un homme qui, en ſuſpendant ſa reſpiration, diminuoit ſi fort les battements du cœur & des artères, qu'on le croyoit mort.

Ces exemples, dont nous pourrions facilement augmenter le nombre, prouvent que la circulation ne ſe ſoutient que par la reſpiration, & qu'elle ceſſe dès que la reſpiration eſt arrêtée.

Chez les perſonnes qui périſſent ſuffoquées par des vapeurs méphitiques, la reſpiration eſt la première fonction léſée; & par cette cauſe le cœur & les artères perdent leurs mouvemens, ſans qu'on puiſſe pour cela certifier la mort du ſujet.

Cependant ce n'eſt ſouvent que d'après cette abſence des battemens du cœur & des pulſations des artères, qu'on oſe aſſurer & certifier la mort d'une perſonne. (2)

(1) Cité par M. Haller, *Elementa Phyſiol.* tom. III, page 254.

(2) Des Animaux qui ont été ſoumis à nos expériences, pluſieurs n'ont pas été rappellés à la vie, quoiqu'ils paruſſent moins dangereuſement affectés que d'autres qui ont revu le jour:

Mais ce ſigne eſt ſi illuſoire, ſi incertain, que dans beaucoup de cas on ne ſent aucun battement dans le cœur, ni aucune pulſation dans les artères chez des perſonnes qui vivent, (3) & qui recouvrent leur ſanté d'elles-mêmes, ou par des ſecours diverſement adminiſtrés.

Mais il eſt certain que la circulation du ſang peut être rallentie & même ſuſpendue, du moins en apparence, pendant un tems plus ou moins long, ſans pour cela que le principe de la vie ſoit éteint; & il ſuffit alors de ranimer cette circulation, ou d'attendre que la nature elle-même la ranime, pour voir, pour ainſi dire, revivre le ſujet; ce qui eſt arrivé plus d'une fois.

N'a-t-on pas vu des aſphyxies (4) qui ont duré plus d'un jour? & combien de perſonnes n'a-t-on pas enterrées qui étoient encore en vie?

---

ce qui prouve combien les ſignes de la mort ſont incertains, en cas de ſuffocation, par des vapeurs méphitiques.

(3) Voyez Bruyer, *ſur l'incertitude des ſignes de la mort*. Louis, *ſur la certitude des ſignes de la mort*.

(4) C'eſt une privation ſubite du pouls, de la reſpiration, du ſentiment & du mouvement, ou une mort apparente.

Mais si jamais on peut commettre des erreurs pareilles, & dont l'idée seule révolte la nature, c'est à l'égard des personnes suffoquées par des vapeurs méphitiques; & c'est pour prévenir un tel malheur, que nous n'avons point craint de communiquer nos idées sur un sujet aussi important.„

CHAPITRE III.

Des secours que l'on doit donner aux personnes qui ont été suffoquées par des vapeurs méphitiques.

„ Le premier objet qu'on doit se proposer pour rappeller à la vie les personnes suffoquées par les vapeurs méphitiques; c'est 1°. de diminuer la pression que le sang fait sur le cerveau, & l'on y réussira par les saignées (*), principalement par celle de la jugulaire, qui dégorge plus directement les vaisseaux de la tête, que les saignées du bras & du pied; mais il faut évacuer par cette saignée une grande quantité de sang: l'indication est de désemplir les vaisseaux du cerveau, qui sont gorgés d'un sang très-raréfié; & l'on ne

(*) Il est toujours plus sage de s'en abstenir par les raisons que nous avons avancées précédemment.

peut produire cet effet qu'en faiſant une ſaignée très-copieuſe ; il faudroit même y recourir de nouveau, ſi la premiere ne paroiſſoit pas ſuffiſante.

2°. L'expérience a prouvé que l'uſage des acides étoit très-ſalutaire, c'eſt pourquoi l'on doit faire avaler au Sujet, ſi on peut, du vinaigre affoibli avec trois parties d'eau ; on doit auſſi le lui donner en lavement avec autant d'eau froide : les frictons faites avec du vinaigre ont été utiles à pluſieurs. J'ai vu des perſonnes incommodées de vives douleurs de tête, pour s'être expoſées à la vapeur du charbon, leſquelles ſe ſont toujours bien trouvé de l'uſage du vinaigre, pris de la manière que nous venons de le conſeiller; & le célèbre M. de Sauvages le recommande avec raiſon contre toutes les vapeurs méphitiques.

3°. Il faut expoſer les corps des ſuffoqués au grand air, leur ôter leurs vêtemens ſans craindre le froid : l'obſervation prouve que la chaleur eſt alors plus préjudiciable qu'utile: elle n'eſt déja que trop grande dans ces ſujets, ſans qu'il faille l'augmenter : ils ont beſoin d'un air élaſtique & pur; c'eſt pourquoi il faut promptement les ſor-

tir de leur chambre pour les porter dans la cour ou dans la rue, à moins qu'en ouvrant les fenêtres & les portes, on puisse établir dans cette chambre plusieurs courans d'air.

4°. Bien-loin de mettre les suffoqués dans des lits de cendre, comme on le fait à l'égard des noyés, il faut leur jetter de l'eau fraîche dessus : c'est ce que Borel (*) a fait avec succès ; ce que M. de Sauvages recommande dans sa Nosologie, (**) & ce qui est conforme à la bonne théorie & à l'observation.

En effet, les vaisseaux étant gorgés par le sang qui est très-raréfié, il est plus naturel de le condenser par une liqueur froide, que de l'agiter davantage par l'application des corps chauds ; aussi n'y a-t-il rien de plus préjudiciable que l'administration des liqueurs spiritueuses, qu'on s'opiniâtre à faire prendre aux malheureux qui ont respiré des vapeurs méphitiques.

Un autre abus qu'on commet très souvent, c'est de prescrire l'émétique dans ce cas. Rien n'est plus propre à déterminer le sang vers le cerveau que

---

(*) Cent. 2.
(**) Tom. 1, page 814.

le vomiſſement; il faut donc l'éviter, au-lieu de l'exciter. Je n'ai vu aucun des ſuffoqués à qui l'on a preſcrit l'émétique, revenir à la vie. Le célèbre *Morgagni*, qui blâme l'uſage des vomitifs dans la plupart des Apoplexies, & qui doute qu'on doive jamais y recourir dans cette maladie, ſe ſeroit bien récrié s'il eût vu preſcrire l'émétique dans le cas d'une ſuffocation occaſionnée par des vapeurs méphitiques. Il n'y a point d'évacution à opérer; & l'irritation qu'on produit, & les mouvemens de l'eſtomac qu'on ſuſcite aggravent la cauſe de la maladie, au-lieu de concourir à la diſſiper.

Je ne comprends pas non plus ſur quel principe on fonde l'uſage d'introduire de la fumée de tabac par le fondement : pour quelques atomes de tabac qui s'inſinuent dans le canal inteſtinal, il y pénètre une grande maſſe d'air qui ſe développe en ſe raréfiant; alors les inteſtins & l'eſtomac ſe diſtendent, & refoulent le diaphragme vers la poitrine ; ce qui produit néceſſairement une compreſſion ſur le poumon, augmente l'engorgement de ce viſcère, & s'oppoſe à l'introduction de l'air dans les bronches, & à l'expanſion du

poumon, dans laquelle le ſang ne peut reprendre ſon cours, & ſans laquelle le ſujet ne peut être rappellé à la vie. On pourroit ſuppléer à la fumée de tabac par les lavemens irritans.

5°. Mais enfin, ſi tous ces ſecours ſont inutiles, il faudra introduire de l'air dans la trachée-artère, pour gonfler les poumons. En effet, le principal objet qu'on doive ſe propoſer pour rappeller à la vie les perſonnes ſuffoquées par des vapeurs méphitiques, c'eſt de lever l'obſtacle qui s'oppoſe à la circulation du ſang dans le poumon.

Si l'on eſt aſſez heureux que d'y parvenir avant que le ſang ſoit figé dans les vaiſſeaux, il s'inſinuera dans les veines pulmonaires, parviendra dans le cœur, & l'irritera; car il eſt ſon véritable *ſtimulus* (*); le ventricule gauche recouvrera les mouvemens qu'il avoit perdus au moment qu'il avoit été vuide, & de-là un commencement de circulation : c'eſt de cette manière que l'on a rappellé à la vie pluſieurs perſon-

(*) MM. de Senac & de Haller ont prouvé que l'influx du ſang dans le cœur en reſſuſcitoit les mouvemens; ils ont auſſi obſervé que le côté gauche du cœur, qui meurt le premier, étoit auſſi le premier vuide de ſang.

nes qu'on croyoit étouffées par des vapeurs méphitiques, & que l'on a ressuscité des noyés.

En effet, l'air qu'on introduit dans les bronches, distend le tissu lobulaire, qui étoit affaissé : les vaisseaux, qui étoient tortueux, se déplient, & le sang n'éprouve plus autant de résistance; il est même déterminé, par la pression qu'il éprouve à s'insinuer dans les veines pulmonaires.

C'est en soufflant dans la trachée-artère, que Vésale ranima les mouvemens du cœur d'un Gentilhomme Espagnol; expérience cependant qui lui fut bien fatale, puisqu'elle manqua lui coûter la vie. On sait que le supplice auquel ce Prince des Anatomistes avoit été condamné, fut commué en un pélérinage à Jérusalem, au retour duquel il fut jetté dans l'Isle de Zante, où il mourut de faim. Plusieurs Anatomistes ont, depuis cette époque, éprouvé que le meilleur moyen de ranimer les mouvemens du cœur, étoit celui de souffler dans le poumons.

C'est par une telle méthode que Riolan les a ressuscités. Bien plus, *Wepfer* ne craignoit pas d'assurer qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen de ranimer un

homme mort depuis peu, & par diverſes cauſes, que de ſouffler dans le poumon : c'eſt de quoi nous nous ſommes convaincus par l'expérience ſur des animaux ſuffoqués, & ſur d'autres que nous avions noyés. M. *Hoffenſtock*, Médecin de Prague, a auſſi fait les mêmes expériences, & elles lui ont offert les mêmes réſultats, principalement ſur des animaux noyés.

Nous dirons ici, en paſſant, que nous avons ſoufflé dans la bouche d'un enfant qui n'avoit pas encore donné de ſignes de vie, avec un tel ſuccès, qu'à peine le ſouffle parvint-il dans le poumon de cet enfant, qu'on le vit mouvoir les yeux, & qu'on l'entendit touſſer avec efforts ; il rendit par la toux & par le vomiſſement, des glaires qui rempliſſoient ſes bronches (*), Et il reſpira enſuite avec facilité. Cette obſervation mérite d'être diſcutée ailleurs plus au long, elle eſt de la plus grande importance.

Mais la méthode d'introduire de

(*) Voyez l'*Extrait d'un cours de Phyſiologie expérimentale* que j'ai fait au Collège Royal, en 1771, publié par M. Colomb, alors Etudiant en Médecine, à préſent Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier.

l'air dans les voies aériennes des personnes qui ont respiré des vapeurs méphitiques, est d'une telle utilité, que c'est sur elle qu'on peut principalement compter pour les rappeller à la vie.

Il est deux moyens d'introduire l'air dans les bronches; le premier, & qui est le plus sûr, c'est de faire une ouverture à la trachée artère, & d'y introduire un tuyau à vent; mais, comme le Peuple craint beaucoup cette opération, & que celui qui la pratique sur une personne suffoquée pourroit passer pour son assassin, il ne faudra y recourir que lorsque le second moyen aura manqué : ce moyen consiste à introduire un tuyau recourbé dans une des narines, & de souffler dans ce tuyau : l'extrêmité de ce tuyau tombe alors perpendiculairement sur la glotte, & l'air y passe avec autant de facilité, que si le canal dont on se sert pour porter l'air dans les poumons, & celui de la trachée-artère, étoient contigus.

Par le moyen que nous proposons pour souffler les poumons, on ne risque point de baisser l'épiglotte, & de fermer l'ouverture qui conduit à la trachée-artère, ce qui arrive lorsqu'on in-

troduit le tuyau à vent dans la bouche, laquelle bouche la glotte : parvenu vers la baſſe de la langue, il abaiſſe l'épiglotte; & le vent ne peut alors s'inſinuer en aucune maniere dans les poumons; mais il parvient dans les voies alimentaires, qu'il gonfle & qu'il diſtend inutilement.

Ce moyen d'introduire l'air dans les poumons, à la faveur d'un tuyau inſinué dans une des narines, eſt autant avantageux à tous égards, que l'uſage d'introduire le même tuyau par la bouche eſt dangereux, puiſqu'on riſque d'étouffer le malade s'il reſpiroit encore un peu.

On doit obſerver de comprimer la narine ouverte, lorſqu'on pouſſe l'air dans le tuyau recourbé qu'on introduit dans l'autre narine : ſans cette précaution, une partie de l'air pourroit reffluer & ſortir par la narine ouverte. Pour ſouffler dans la poitrine d'un homme ſuffoqué par la vapeur d'une mine de charbon, le Chirurgien *Toſſach* ne craignit pas d'appliquer immédiatement ſa bouche ſur celle du ſujet qu'il vouloit ranimer. Il avoit le ſoin en même tems de ſerrer ſes narines, pour empêcher l'air de refluer

au

au-dehors, & par ce moyen il rappella à la vie un homme qui auroit immanquablement péri ſuffoqué par la vapeur du charbon.

On pourroit ſuivre ce procédé lorſqu'on n'auroit pas ſous la main un tuyau à vent, quoiqu'il ſoit aiſé de s'en procurer un : on trouve par-tout une pipe, un morceau de roſeau, une gaine de couteau, dont on couperoit la pointe, &c.

Mais enfin, ſi ces diverſes moyens de conduire l'air dans le poumon ne réuſſiſſoient pas promptement, il faudra faire une ouverture longitudinale à la partie antérieure de la trachée-artère, à la faveur de laquelle on introduira l'extrêmité d'un tuyau, à l'autre extrêmité duquel le Chirurgien, ou quelqu'un des aſſiſtans, ſoufflera avec la bouche, à diverſes repriſes, pour diſtendre les poumons.

Il n'eſt point inutile de dire qu'on doit mettre la plus grande célérité dans l'adminiſtration des ſecours que nous propoſons : le tems preſſe, & plus on retarde, plus on doit craindre qu'ils ne ſoient infructueux.

Si tous ces ſecours ſont inſuffiſans, on peut, pour ne rien omettre, faire

des ſcarifications à la plante des pieds ou des mains : on peut auſſi appliquer les ventouſes en divers endroits du corps ; mais on doit peu compter ſur ce moyen, quand ceux que nous avons déja conſeillés n'ont point réuſſi.

Nota, que l'un des aides qui ont été employés pour ſuffoquer des animaux, a été atteint d'un violent mal de tête qui a été guéri par de fréquens gargariſmes avec du vinaigre, adouci avec autant d'eau, & par la boiſſon de l'oxycrat. Nous recommandons à tous ceux qui éprouveront des maux de tête cauſés par la vapeur du charbon, l'uſage du vinaigre, pris de cette manière, & même en lavement, mêlé avec autant d'eau. On en aideroit l'effet par une ſaignée s'il étoit néceſſaire.

La plupart des expériences ſur les animaux, dont il a été queſtion ci-deſſus, ont été faites par M. *Andravi* Chirurgien très-inſtruit. „

(Obſervations ſur la phyſique, &c.)



II.

Observation lue à l'Académie par Monsieur Banau, Docteur en Médecine, au sujet d'une personne suffoquée par la vapeur du charbon, qui a été rappellée à la vie par la méthode proposée par M. Portal.

„ La vapeur du charbon enleve tous les ans un si grand nombre de Citoyens à l'Etat, qu'on ne sauroit trop faire connoître ses dangereux effets pour les éviter, & qu'on ne sauroit trop divulguer les remedes qu'il convient d'administrer à ceux qui ont eu le malheur d'en être atteints.

M. l'Abbé Briquet de Lavaux, Prêtre de la Communauté de Saint-Jacques du Haut-pas, crut devoir prendre un bain le 28 Novembre vers les six heures du soir. L'eau de ce bain avoit été chauffée avec un cylindre, dans lequel on avoit allumé du charbon. Mais à peine M. l'Abbé Briquet fut-il plongé, qu'il perdit connoissance. Il n'y avoit personne dans sa chambre, & l'on ne sait pas ce qui se passa en lui dans cet instant. Cependant M.

Royer, fils du premier Chirurgien du Roi d'Eſpagne & moi, fûmes frappés d'une voix baſſe, plaintive & mourante, qui partoit d'une des chambres de l'appartement où nous étions. Incertains d'abord d'où pouvoit venir le bruit, nous ne ſavions où porter nos pas. Bientôt ces ſoupirs qui nous avoient frappés ne ſe firent plus entendre. Cependant, nous crûmes devoir nous transporter dans la chambre où M. l'Abbé Briquet prenoit le bain. Mais quelle fut notre ſurpriſe, ou plutôt notre frayeur, lorſque nous vîmes ce reſpectable Eccléſiaſtique la tête penchée & pendante au-dehors de la baignoire. Nos cris attirèrent quelques voiſins qui nous furent d'un grand ſecours. Nous ſortîmes l'Abbé de Lavaux hors de l'eau, & quoique la chambre dans laquelle il étoit fut ſpacieuſe, nous crûmes devoir le tranſporter dans une chambre voiſine, afin de lui procurer un grand courant d'air. Ce tranſport ſe fit avec tant de précipitation, que nous pouſſâmes violemment M. l'Abbé Briquet contre une porte vitrée : un carreau de vître qui en fut caſſé, fit deux profondes bleſſures que notre ſuffoqué ne ſentit point, ce qui prouve

qu'en pareil cas on ne doit point regarder l'inſenſibilité comme un ſigne de mort. M. L'Abbé de Lavaux étoit abſolument ſans pouls & ſans reſpiration, ſon viſage très-rouge & bouffi, ſes yeux ſaillans. Il ne donnoit aucune marque de vie, & ſi l'on en excepte la putréfaction, il avoit tous les ſignes de la mort. Cependant, comme dans des cas déſeſpérés, il vaut mieux tenter un remède incertain que de n'en faire aucun, nous crûmes devoir ſuivre le traitement publié par ordre de l'Académie; alors nous étendîmes le corps du ſuffoqué tout nud ſur le carreau, & quoique les fenêtres fuſſent ouvertes, & qu'il y eût dans la chambre un courant d'air rapide d'un vent glacial, tel qu'on l'a reſſenti le 28 du mois dernier à ſix heures du ſoir, nous crûmes devoir faire jetter de l'eau froide ſur ſon corps, ce qui fut fait avec un tel ſuccès, que nous vîmes d'abord la bouche du ſuffoqué ſe couvrir d'écume, les muſcles de la face & ceux des yeux commencerent à ſe mouvoir aſſez irréguliérement, les yeux roulèrent dans les orbites, les lévres ſe contracterent & ſe reſſerrerent : c'eſt dans ce temps que la nature étoit agitée, que nous lui fî-

mes flairer & avaler du vinaigre. Le ſuffoqué parut alors éprouver quelques ſenſations agréables par cet acide : aux premieres impreſſions du vinaigre, il attira l'air glacial avec une avidité ſi extraordinaire, que nous en fûmes frappés d'admiration, ou plutôt d'étonnement : peu de tems après le malade prononça d'une voix embarraſſée, *je me meurs* : nous fîmes encore quelques tantatives pour lui faire prendre du vinaigre, mais le goſier étoit en ſi grande convulſion qu'il ne put jamais l'avaler ; cependant les efforts qu'il fit, lui furent ſalutaires ; peu-à-peu il recouvra l'uſage de ſes ſens, & nous l'avons vu renaître avec une telle ſatisfaction qu'il eſt impoſſible de la dépeindre.

M. l'Abbé Briquet de Lavaux ne ſe rappelle point ce qui s'eſt paſſé ; à peine ſe ſouvient-il du moment où il s'eſt plongé dans le bain ; il aſſure qu'il n'a pas eu le moindre ſentiment intérieur d'appeller du ſecours, n'ayant diſtingué aucun effet ſenſible de la vapeur du charbon. Il n'a point ſenti les éclats du carreau de vître qui lui ont fait deux plaies à un bras, & qui paroiſſent encore. Il n'a pas ſenti le bain de glace dans

lequel on l'a mis en ſortant d'un bain chaud. Il eſt revenu à la vie, comme on revoit le jour quand on s'éveille; ce qu'il y a ſeulement de remarquable, c'eſt qu'il a éprouvé pendant une demi-heure un grand mal de tête, il lui ſembloit qu'elle étoit ſerrée avec un bandeau très-étroit; ce qui a diſparu en lui faiſant reſpirer la vapeur du ſucre brûlé. M. l'Abbé de Lavaux ſe porte aujourd'hui parfaitement bien, il remplit les fonctions de ſon miniſtere comme ci-devant; & comme il ſent tout le prix du traitement qui lui a été adminiſtré, & que beaucoup de perſonnes peuvent en avoir beſoin; il a conſenti & même deſiré, que cette obſervation fût rendue publique, ce que je fais avec d'autant plus de plaiſir, que je crois ſervir l'humanité & rendre un témoignage authentique à la méthode publiée par ordre de l'Académie, de traiter les ſuffoqués par la vapeur du charbon, & dont j'ai la gloire d'avoir fait une ſi heureuſe application. „

(Obſervations ſur la phyſique, &c.)

III.

Détail de l'accident de quatre hommes morts suffoqués dans une fosse à Plâtre souterraine; communiqué par M. Rochard, ancien Médecin, Chirurgien-Major, actuellement retiré à Meaux.

,, Quatre Plâtriers, habitans de la Paroisse de S. Jean-les-deux-Jumeaux, deux lieues de Meaux, ayant fouillé la terre de quatre-vingt à cent pieds de profondeur, sur une côte dont la face regarde le septentrion, qui s'étend de ce lieu au Hameau des deux Jumeaux, après avoir trouvé la veine propre à faire le Plâtre, excaverent un espace d'environ quinze à vingt pieds de diametre, ou à peu près, & cela irréguliérement & d'une hauteur proportionnée, voulant établir ce travail pour long-tems. Dans ce laboratoire souterrain, ils n'avoient d'air & de jour que par l'issue perpendiculaire qu'ils s'étoient faite en perçant jusqu'à la carrière; mais, cette ouverture ne suffisant pas pour les éclairer, ils avoient besoin de lumieres, qu'ils ne purent pas tenir allumées, ce qu'ils attribuerent à l'humidité: en con-

séquence, ils imaginerent, pour sécher un peu cette fosse, qu'il falloit tâcher d'y allumer du feu : ils choisirent du genièvre, espérant que la bonne odeur de cet arbuste la rendroit plus salubre. Ce fut le 7 Septembre dernier, veille de la Fête, qu'ils userent de cet expédient, & le nommé Macé l'exécuta : ils comptoient que le feu brûlant le jour de la Fête, cela suffiroit pour pouvoir le lendemain y descendre sans risque. Effectivement, ce jour à sept heures du matin, Macé fut sur le lieu avec son beau-frère Jean-François Simoni, âgé de vingt-neuf ans, pour y descendre; il ne fut pas plutôt au fond, qu'il eut assez de force pour faire entendre qu'il étoit incommodé : on le remonta au plus vîte, se sentant affecté d'un mal de tête qu'il crut malgré cela être plus naturel qu'accidentel, mais certainement causé par la vapeur de genièvre mal brûlé, & concentrée dans tout l'espace de ce vestibule. Persuadé cependant de son idée, se trouvant mieux, il se fit redescendre : il n'y fut pas plutôt qu'il tâcha encore de se faire entendre afin d'être remonté une seconde fois; il reprit sa corde tout étourdi, sans s'y être attaché. On ne tarda pas à le remonter : mal-

heureuſement, ne s'étant fié qu'à la force de ſes bras & de ſes mains pour tenir la corde, au-lieu de ſe l'être entourrée par le corps, ne prévoyant pas le progrès de l'affoibliſſement & d'un étourdiſſement avant-coureur de ſuffocation cauſée par le défaut d'air & de la vapeur de ce charbon de genièvre, étant environ à trois pieds du bord du trou près de ceux qui le tiroient, les forces lui manquerent, il lâcha la corde, & tomba dans la foſſe : il y eſt mort, ayant la tête fracaſſée, & les corps & les membres briſés.

A l'inſtant ſes camarades, au nombre de trois, Le Gros, dit Pariſien, François Colnois & Jean Teſſier, n'écoutant que la voix de la nature, ſe mirent en devoir de le ſauver, & deſcendirent ſucceſſivement, dans l'eſpérance de lui ſauver la vie, l'entendant du fond de la foſſe reſpirer & ſe plaindre : ils périrent l'un après l'autre, voulant ſe ſecourir mutuellement.

Un parent de François Colnois, auſſi hardi qu'imprudent, y eſt néanmoins deſcendu le lendemain, ſamedi 10 Septembre, pour en retirer des ſouliers & des boucles d'argent : il en eſt heureuſement remonté, mais s'en eſt trou-

vé très-mal ; il en eſt cependant revenu.

On a retiré ces pauvres malheureux avec des crochets, tels que ceux dont on ſe ſert pour tirer un ſeau qui eſt reſté dans un puits.

Il eſt d'autant plus à préſumer que ce n'a été que la vapeur du charbon, réſultante de la combuſtion de ce genièvre, jointe à l'humidité du lieu, qui a cauſé la mort de ces ouvriers, que depuis le 10, on ſait qu'on y travailloit tous les jours ſans éprouver la moindre incommodité. „

(Journal de Médecine.)

IV.

Autres obſervations ſur l'efficacité des ſecours propoſés par M. Portal.

„ On apprend de Rouillac en Agenois, qu'un Chaſſeur, baigné de ſueur, ayant bu abondamment de l'eau d'un puits, tomba mort dans l'inſtant même; qu'un Seigneur reſpectable par ſes qualités, ſes lumieres & les charités qu'il exerce envers les pauvres, paſſant par bonheur, deſcendit de ſa voiture, & qu'ayant trouvé cet homme étendu par terre ſans connoiſſance & ſans pouls, il fit jetter tout de ſuite beau-

coup d'eau ſur ſon corps; ce qui opéra un ſi grand effet, que le mort apparent pouſſa un ſoupir au bout d'un quart-d'heure, & s'aſſit lui-même, après avoir été encore arroſé pendant dix autres minutes; qu'enfin ce Chaſſeur ayant été tranſporté dans un lit chaud, eſt parfaitement bien revenu de ſon aſphyxie. „

(Gazette ſalutaire.)

V.

„Le 10 de Décembre, vers les 8 heures du matin, le Lieutenant du premier Chirurgien du Roi pour la Communauté des Perruquiers de Falaiſe, fit allumer dans ſa chambre de la braiſe, qu'on recouvrit d'un lit de charbon ordinaire. La fille de ce Chirurgien, âgée d'environ 21 ans, ſe pencha vers ce braſier pendant quelques minutes, pour ſe chauffer; mais une douleur forte & ſubite, qu'elle reſſentit à la partie antérieure de la tête, & qui ſe tranſmit bientôt dans tous ſes membres, la renverſa en arriere. Son viſage s'enflamma, & ſes yeux devinrent hagards. Son pere, qui étoit couché dans la même chambre, la voyant dans cet état, ſauta du lit avec précipitation, & courut à elle; mais il ne lui trouva plus

aucun ſigne de vie. Comme il avoit entendu parler de la méthode de M. Portal, il y eut auſſi-tôt recours. Il ouvrit les portes & les fenêtres, mit le braſier hors de la chambre, déshabilla ſa fille, la coucha ſur le carreau, &, ſans s'inquiéter de la rigueur du tems, la baigna d'eau froide à pluſieurs repriſes. Les premieres impreſſions de ce liquide firent peu d'effet. Il ne ſe rebuta point; & continuant le même traitement pendant près de quatre heures, il vit enfin ſa fille revenir à elle par des gradations inſenſibles. Interrogée depuis ſur ſon état, elle a dit ſe reſſouvenir ſeulement de la douleur qu'un moment avant que de perdre connoiſſance, elle avoit éprouvée ſubitement comme ſi on lui eût porté un coup au front. Elle a été, après le traitement, percluſe de tous ſes membres pendant quelque tems, au point qu'elle craignoit de n'en pouvoir plus faire uſage; mais dès le lendemain, ſes bras devinrent libres, & bientôt ſes jambes furent en état de la ſoutenir. Elle a éprouvé pendant deux jours, un mal de tête aſſez violent; à préſent elle jouit d'une parfaite ſanté. „

(*Idem.*)

VI.

„ Un Journalier de Montpellier a été dernierement ſuffoqué par la vapeur du vin en fermentation, & il auroit immanquablement péri ſans le ſecours de Mr. *Arguier*, Chirurgien, qui le fit expoſer à l'air libre; en même tems qu'il lui fit jetter quantité d'eau froide ſur le viſage, & lui mit ſous le nez de bon vinaigre & de l'eſprit volatil de ſel ammoniac. M. *Arguier* crut auſſi devoir recourir à la ſaignée, qu'il réitera trois quarts-d'heures après, à cauſe que la reſpiration étoit très-pénible. Ces ſoins ont eu le ſuccès deſiré; le malade a recouvré ſes forces, & le même jour il étoit en état de travailler. „

(*Idem.*)

VII.

Extrait d'une Lettre écrite de Soiſſon, par M. Dufot, Médecin penſionnaire du Roi & de la Ville, Profeſſeur de l'art des accouchemens pour les Sages-Femmes de la campagne, &c.

„ Voici, Monſieur, une obſervation ſur un enfant nouveau né, rappellé à la vie par une éleve Sage-Femme du premier cours public d'accouchemens de Soiſſons.

Marguerite Clouet, éleve Sage-Fem-

me pour le village de Cuffi, Subdélégation de Soiſſons, à une demi-lieue de cette ville, (Laon) a été appellée auprès de Jeanne Benoiſt, femme de Laforge, Vigneron, Habitant de Cuffy. Cette femme étant à terme de groſſeſſe, s'eſt bleſſée le matin même, pour être montée imprudemment ſur un âne, d'où elle eſt tombée. L'enfant après avoir ſouffert au paſſage, eſt venu au monde ſans pouls, ſans mouvement au cœur, & ne donnant aucun ſigne de vie.... la Sage-Femme ne s'eſt point hâtée de faire la ligature du cordon ombilical, ni de le couper. Elle n'a pas voulu interrompre la communication entre la mere & l'enfant... elle a frotté le corps de l'enfant avec des linges chauds, puis avec du vin tiede, elle lui a ſoufflé, à diverſes repriſes & avec force dans la bouche, & en lui ſerrant les narines. Après pluſieurs de ces tentatives, la circulation de la mere à l'enfant s'eſt rétablie, ou au moins s'eſt rendue ſenſible; l'enfant a donné quelques ſignes de vie, il a reçu le Baptême, & a vécu juſqu'au lendemain matin. Des exemples pareils pourront ſervir à rellentir l'ardeur & l'empreſſement que la plûpart des Sages-Femmes de la campagne ont pour délivrer pré-

cipitamment les femmes accouchées. Il eſt rare qu'elles faſſent des tentatives pour rappeller à la vie les enfans nouveaux nés qui leur paroiſſent être morts. Combien n'y a-t-il pas de victimes de l'impéritie de ces prétendues Matrones, parmi ces enfans prétendus morts nés ? „

(*Idem.*)

VIII.

„ La Demoiſelle Joſſot, ſœur de l'Abbé Joſſot, Prêtre, Chapelain des Religieuſes de la Magdelaine à Paris, ayant placé, avant de ſe coucher, un rechaud plein de braiſe entre ſon lit & celui de ſa domeſtique, on les trouva le lendemain l'une & l'autre ſuffoquées par la vapeur. Le pouls leur battoit encore ; & l'Abbé Joſſot, qui, après les avoir appellées inutilement, avoit fait enfoncer la porte de la chambre & les avoit trouvées en cet état, eut le temps de faire venir des ſecours. Ils furent ſans ſuccès à l'égard de la Demoiſelle Joſſot ; un Chirurgien eſſaya vainement de la rendre à la vie. Tandis qu'il étoit allé commander une potion ſpiritueuſe émétiſée, elle mourut. On recourut alors à la machine fumigatoire. Le ſieur Portal, que des voiſins avoient conſeillé

ſeillé de faire appeller, arriva à cinq heures du ſoir, lorſqu'on employoit encore inutilement cette dernière reſſource. Ses ſoins ſe tournèrent vers la Domeſtique, qui, ainſi que ſa Maîtreſſe, avoit été d'abord tranſportée dans une chambre dont la fenêtre étoit ouverte. On l'avoit ſaignée du pied. Le ſieur Portal lui fit avaler du vinaigre mêlé avec de l'eau, ce qui produiſit le meilleur effet. Le Médecin ordinaire fit continuer cette boiſſon, & la malade ſe rétablit peu-à-peu. Elle reſſentit, pendant quatre ou cinq jours, un engourdiſſement conſidérable aux extrêmités inférieures, & une ecchymoſe tout le long du corps, du côté ſur lequel on l'avoit trouvé couchée : mais ces ſymptômes ſe ſont enſuite totalement diſſipés. On n'a point tenté ſur cette fille l'uſage des fumigations de tabac. „

(Journal hiſtorique, &c. de Geneve.)

VIII.

„ Un autre domeſtique attachée à une Marchande Laitière, rue de Beaune, à Paris, ayant été ſuffoquée par la vapeur d'une grande quantité de braiſe allumée dans un lieu très-étroit, & où

il n'y avoit point de courant d'air, „ on la rappella très-promptement à la vie, par une ſimple aſperſion d'eau froide ſur tout le corps, & en l'expoſant à l'air frais. „

(*Idem.*)





TRAITÉ
DE
LA PARALYSIE.

ARTICLE VII.

§. 30. Omme la Paralysie est la suire la plus ordinaire des maladies soporeuses, je vais en faire mention à peu près selon l'ordre que j'ai observé en parlant de l'Apoplexie. La Paralysie, *Paralysis, Græcis; resolutio membri, La-inis;* est cette maladie dans laquelle ine partie quelconque a perdu la faculté de se mouvoir, & quelquefois de entir, soit qu'il y ait démangeaison, entiment d'inquiétude ou atrophie. Les Anciens ont bien traité cet objet; ous n'y avons ajouté que quelques

Définition.

Obſervations, c'eſt toujours néanmoins une maladie très-grave.

Diviſion. §. 31. On diviſe la Paralyſie, 1°. en eſſentielle ou primitive, & en accidentelle ou ſymptômatique; 2°. en parfaite ou en imparfaite. Les vieillards ſont ſujets à la première, ainſi que les enfans, qui quelquefois viennent au monde avec un membre paralyſé; on obſerve que les enfans qui en ſont attaqués, meurent avant l'âge de huit ans.

La Paralyſie accidentelle ou ſymptômatique eſt celle qui vient le plus ſouvent à la ſuite d'une maladie ſoporeuſe; quelquefois à la ſuite de l'épilepſie, & d'autres maladies convulſives.

La Paralyſie parfaite a lieu, lorſqu le ſentiment & le mouvement ſont ab ſolument détruits. La Paralyſie impar faite ſe connoît, quand il en reſte em core, c'eſt-à-dire, que pour l'ordinair il n'y a qu'une ſimple ſtupeur. Ain nous obſervons deux ſortes de Paralyſi une des nerfs qui ſervent au ſentimen & l'autre de ceux qui ſervent au mou vement.

Mr. Briſſon rapporte qu'un Sold ayant pris le couvercle d'une marmi tout rouge, il ſe brûla juſqu'aux os ſan le ſentir, & malgré ce défaut de ſent

ment, il faiſoit ſon devoir de ſoldat comme un autre, même l'exercice.

Il eſt rapporté dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, qu'un Aſtronome, qui après avoir paſſé les nuits pour ſpéculer, devint paralytique de ſentiment, ne laiſſa pas de vivre pluſieurs années avec le mouvement qu'il avoit conſervé.

Quand une partie a ſeulement perdu le ſentiment, le mouvement eſt plus petit, & *vice verſâ*.

On nomme *Paraplégie*, la Paralyſie qui attaque toutes les parties qui ſont au deſſous de la tête; elle eſt ſouvent mortelle.

On appelle *Hémiplégie*, celle de la moitié du corps, non rigoureuſement parlant, mais de la plus grande partie; puiſque le malade entend & voit auſſi bien du côté malade, que de celui qui eſt ſain. Les levres ſont retirées du côté paralyſé; la jambe & le bras de ce côté ne peuvent pas ſe mouvoir. Ainſi l'hémiplégie ne ſignifie pas l'état, où toute la moitié du corps eſt paralytique, mais la majeure partie; cependant on voit des hémiplégies qui ſont parfaites: cela eſt extrêmement rare, & pour l'ordinaire les muſcles de la reſpiration du

côté malade conſervent leurs mouvemens ; & la langue l'a preſque toujours.

On diſtingue encore la Paralyſie à raiſon du lieu qu'elle occupe : lorſqu'elle arrive à l'œil, elle prend le nom de goutte ſéreine ; &c. nous traiterons de chacune en particulier. J'ajouterai encore qu'elle peut devenir univerſelle, & même durer long-temps.

On la diviſe enfin à raiſon de l'âge & des cauſes, qui ſont en grand nombre, comme les vapeurs métalliques & ſurtout mercurielles ; les différentes coliques, ainſi que l'affection ſcrophuleuſe, hypocondriaque, ſcorbutique. On remarque que ces deux dernieres eſpèces de Paralyſie & celle qui ſuccède aux affections convulſives n'interdiſent pour l'ordinaire que le mouvement.

§. 32. Il eſſentiel, avant de parler des cauſes de la Paralyſie, de ſe rappeller ce qu'on a dit de la ſtructure du cerveau au Paragraphe quatrieme de l'Apoplexie, & d'y ajouter les remarques ſuivantes de l'exact Obſervateur Monſieur Lieutaud, qui a trouvé les inondations ſéreuſes & mucilagineuſes très-communes, ainſi que les ſuppurations tant du cerveau que de la moëlle

Hiſtoire anatomique des effets qui réſultent de la Paralyſie.

de l'épine. Il nous présente encore plus particulierement la pourriture des corps cannelés, qui sont le plus communement mollasses & décolorés : on y trouve une humeur érugineuse contenu dans les ventricules du cerveau, qui a rongé leurs parois : le plexus choroïde chargé d'hydatides, dont quelques-uns sont de la grosseur d'un pois ; la moëlle allongée jaunâtre & mollasse, renfermant des kistes remplis d'une eau trouble, ou des tubercules de la grosseur d'une fêve ; la glande pinéale est ordinairement sabuleuse. Tout le monde sait pourquoi ces vices se rencontrent communement dans le côté opposé à la Paralysie : si cette regle a des exceptions, il est utile de la connoître. On observe encore des vices dans la moëlle de l'épine, tantôt dissoute, tantôt desséchée ; la luxation des vertebres, l'inondation de leur canal ; les sutures lâches, &c. il faut encore y joindre la bile retenue dans ses propres vaisseaux, des suppurations & pourritures dans le bas ventre.

§. 33. La cause prochaine ou immédiate de cette maladie se doit prendre dans les nerfs. C'est la suppression ou l'interception de tout influx de l'esprit

Cause prochaine.

vital à la partie, & même de l'abord du ſang dans la partie paralytique, ce qui eſt l'effet d'une compreſſion à l'origine ou dans le milieu du trajet des nerfs, & d'une compreſſion d'une artère ou d'une anévriſme. Si cette ſuppreſſion eſt parfaite, la paralyſie eſt complette; & alors le membre tombe en gangrêne, quand elle eſt portée juſqu'à un certain point. Si l'influx de l'eſprit vital n'eſt pas totalement ſupprimé, & qu'il n'y ait qu'embarras, la Paralyſie n'eſt qu'imparfaite.

Cauſes éloignées. §. 34. Ainſi tout ce qui empêchera l'influx de l'eſprit vital de ſe porter à une partie quelconque, ſera regardé comme cauſe éloignée de la Paralyſie; laquelle ſera d'autant plus forte, que la cauſe qui la produit, ſera grande. Il y a auſſi des cas où la Paralyſie vient de la diſpoſition de la partie; car pour qu'une partie ſe meuve, il faut qu'elle ait une certaine aptitude au mouvement.

Cauſes internes. §. 35. Les cauſes qui agiſſent ſur le nerf même, ſont de deux ſortes. Les unes ſont internes, les autres externes, c'eſt-à-dire, *intra aut extra nervum*. Les cauſes internes, *intra nervum*, ſont celles qui bouchent les vaiſſeaux de cette partie, ou qui en déterminent la déſorgani-

ſation. Or les viſqueux étant arrêtés dans le nerf, le bouchent ; c'eſt comme cela que les grands mangeurs, qui font mauvaiſe digeſtion, à cauſe de la ſurcharge de l'eſtomac, ou ceux qui ſe nourriſſent de mauvais aliments, deviennent ſouvent paralytiques ; les nerfs ſe bouchent &c. de même chez les vieillards, parce que leur cerveau s'oblitère inſenſiblement ; ce qui produit la Paralyſie ſénile ; les dépôts viſqueux dans les nerfs ſont auſſi les cauſes éloignées.

Les plus éloignées, ſont celles qui peuvent donner lieu à des crudités. Il ſe peut faire que l'organiſation des nerfs ſoit détruite, comme il arrive avec l'arſénic & le mercure, &c. La colique des Peintres, qui laiſſe ſouvent après elle Paralyſie, vient de ce que les molécules métalliques pénétrent la texture molle des nerfs & la détruiſent : ce qu'il y a de certain, c'eſt que ceux qui travaillent au mercure, à l'arſénic, même à l'antimoine, tremblent d'abord & deviennent paralytiques. Le vin frelaté par la litharge produit encore cet effet.

Il y a des venins qui le produiſent comme celui de la torpille, qui eſt un poiſſon de mer, qui quand on le touche, engourdit le membre. On dit mê-

me qu'il suffit de toucher le filet dans lequel il est pris. On attribue cette Paralysie qu'occasionne cet animal, non pas à la destruction du nerf, mais à l'*halitus venenosus* sur l'esprit vital.

Un trop grand relâchement occasionne aussi Paralysie en produisant une certaine désorganisation dans le nerf, ou en relâchant le tissu outre mesure. On voit bien que les mailles doivent s'étendre; alors l'esprit doit s'arrêter : c'est ainsi qu'agissent les vapeurs aqueuses. On observe que les grands buveurs d'eau, ceux qui se baignent beaucoup, les Teinturiers, les habitans des Marais, ceux qui demeurent à la lysière des bois ou dans les bois même, deviennent sujets à cette maladie; ceux qui habitent les caves ou d'autres lieux enfoncés, ou dans les lieux nouvellement bâtis, dans lesquels il entre beaucoup de plâtre; les Paralysies qui reconnoissent cette cause, sont moins durables que les autres, au lieu que les Paralysies produites par les minéraux ne se guérissent pas de même, parce que le nerf est un peu détruit.

Causes externes. §. 36. Le nerf peut souffrir, à l'extérieur, par une pression qui peut être occasionnée par une ligature, une di

tortion des parties voiſines : c'eſt ainſi qu'une luxation, qu'une fracture, une exoſtoſe, une tumeur skirreuſe comprimant le nerf, a produit Paralyſie; on a vu auſſi un amas d'humeur qui étoit appuyé ſur une partie qu'il ne pouvoit forcer, faire la même choſe. Enfin, la Paralyſie peut venir de la rupture du nerf; alors le mal eſt incurable. En ſuppoſant que le nerf ſe reprenne, il ſe fait un nœud qui empêche la circulation du fluide vital. Nous voyons par ce que nous venons de dire, qu'il ſe peut faire que le nerf ſoit bouché, qu'il ſoit extrêmement relaché, que ſon organiſation ſoit détruite; qu'il ſoit coupé ou comprimé, ou qu'enfin l'origine des nerfs, (nous n'avons parlé juſqu'à préſent que des ramifications) ſoit bouchée ou détruite, ou bien comprimée par un corps quelconque.

Dans tous ces cas, il doit néceſſairement s'enſuivre Paralyſie : c'eſt pour cela qu'on a trouvé dans la colonne épinière des perſonnes mortes de cette maladie, du ſang épanché; d'autres fois une matière purulente tantôt d'un bon, tantôt d'un mauvais caractère qui preſſoit ſur la moëlle : ainſi ce qui ſe rencontre dans cette partie, peut ſe faire

de même dans l'origine des nerfs, ou dans leur ramification, & produire Paralyſie. Cette affection eſt preſque toujours la ſuite des maladies ſoporeuſes. On obſerve que les gens, qui ont beaucoup fatigués, ſur-tout ceux, qui ont uſés de femmes avec excès, ſont expoſés à la maladie dont nous parlons. La laſſitude même qui ſuit le coït, portée à un certain point, eſt un commencement de Paralyſie. On obſerve encore que la ſuppreſſion de quelques évacutions, en ſe portant à la tête, menacent d'une Paralyſie prochaine, ce qu'on connoît, parce que le malade dit qu'il a des tintements d'oreilles, quelques vertiges, & plus ordinairement le vertige ténébreux, qui eſt celui où il ſemble qu'on plonge le malade tout à coup dans l'obſcurité, ou que les objets diſparoiſſent à l'inſtant & reparoiſſent de même : cela annonce une Paralyſie prochaine ſi l'on n'y prend garde. Il eſt aiſé de ſentir que tout cela eſt dû à la pléthore, encore occaſionnée par l'uſage immodéré du caffé, qui occaſionne un tremblement. On voit auſſi dans les maladies des métaſtaſes, comme la répercuſſion de l'humeur goutteuſe & rhumatiſante, ſe porter au cerveau,

& tuer infailliblement le malade : les enfans peuvent auſſi devenir paralytiques par la rentrée des éruptions cutanées, comme la petite vérole, rougeole, galle, &c. mal traitées.

L'uſage de l'opium, celui du ſafran quand il eſt immoderé, ainſi que celui de la *bella dona*, du *ſolanum*, l'altérent; il y a même tels de ces venins, qui paralyſent le corps tout d'un coup. On lit dans les Mémoires de l'Académie d'Allemagne, qu'une fille de Straſbourg fut mordue d'un inſecte, elle devint dans le moment même immobile, paralytique, & mourut : l'odeur déſagréable qu'elle répandoit, fit prendre le parti de l'enterrer; lorſqu'on voulut la remuer, les chairs ſe ſéparerent des os, ce qui prouve combien grand étoit le venin qu'avoit jetté cette inſecte.

§. 37. Les ſymptômes de la paralyſie ſont de deux eſpeces; ceux qui la précédent & ceux qui l'accompagnent. Ceux qui précédent la Paralyſie ſont le tremblement, la ſtupeur & l'engourdiſſement de la partie, qui vient à propos de rien. Par exemple un homme eſt couché ſur le dos, & un des bras qu'il n'appuie point s'engourdit. L'en-

gourdiſſement dont on connoît la cauſe ne doit point effrayer.

La ſtupeur habituelle précéde ordinairement la Paralyſie; en ſorte qu'on ne ſent plus comme auparavant. Tout cela procede du rétréciſſement des canaux par où paſſoit l'eſprit vital, & annonce que la Paralyſie n'eſt pas loin. On ſent ordinairement un froid dans la partie qui doit être paralyſée, ce qui provient de ce que l'eſprit vital ne coulant plus, la circulation du ſang eſt ralentie, d'où nait la diminution du mouvement, par conſéquent le froid. On ſent auſſi quelquefois un petit fourmillement dans la partie où la Paralyſie doit avoir lieu. Il y a de plus tous les ſymptômes avant-coureurs de l'Apoplexie, comme perte de mémoire, de jugement, &c. aſſez communément le membre maigrit, cependant Mr. Petit a vu un homme qui avoit un membre paralyſé plus gros que l'autre, lequel pourtant n'étoit point œdemateux; la peau du membre de cet homme étoit rougeâtre, & il y paroiſſoit ſouvent des taches gangréneuſes, que mon Auteur faiſoit baſſiner avec les anti-ſcorbutiques, dont il ſe trouva bien. Quoiqu'il en ſoit, la partie pour l'ordinaire s'a-

trophie, se desseche. La plupart des paralytiques éprouvent dans la partie paralysée, un grand froid; d'autres une grande chaleur, & y sentent même des douleurs vives, ce qui vient, 1°. de ce que le sang artériel trouvant des obstacles, son cours s'accélere; 2°. de ce que quelques petits nerfs qui ne sont pas paralysés, s'irritent; mais ceci n'arrive qu'à la peau & ne dure pas long-tems. Ces symptômes sont accompagnés d'une diminution des battemens de l'artère; mais ceci demande explication. L'artère est plus grosse, plus pleine, parce que le dégorgement se fait lentement. Quand le membre s'atrophie, qu'il y a grand froid, l'artère devient petite, grêle, elle s'enfonce, & son battement est irrégulier; quelquefois même le mouvement du sang & celui de l'esprit est tellement suspendu, que la partie se gangrène; ce qui est un présage de la mort. Enfin, on voit des luxations qui viennent des Paralysies, lesquelles sont incurables.

§. 38. Par ce que nous venons de dire, il est bien facile de connoître la Paralysie. L'insensibilité, l'immobilité de la partie l'annoncent. On distingue facilement la parfaite d'avec l'impar-

faite. Enfin, on peut facilement en déterminer la cauſe chez les vieillards ; ou ſi elle eſt la ſuite des maladies ſoporeuſes. Le diagnoſtic des cauſes eſt plus difficile chez les enfans : on ſoupçonne ordinairement le ſcorbut ; parce qu'en donnant les anti-ſcorbutiques, on a guéri. Le diagnoſtic de l'hémiplégie eſt facile, ainſi que celui de la goutte ſéreine, &c. dont nous parlerons plus bas. On connoît auſſi facilement la Paralyſie qu'occupe les parties génitales *funerata eſt illa pars corporis.*

§. 39. Par tout ce qui a été dit juſqu'à préſent de la Paralyſie, on voit qu'il n'eſt guères de maladie plus grave ; ces ſuites ſont fâcheuſes en ce qu'elles amenent atrophie ou gangrene ; alors il n'y plus d'eſpoir de guériſon. On a obſervé que la Paralyſie, à ſoixante ans, eſt pour l'ordinaire incurable, ſur-tout ſi ces vieillards ſont pituiteux, cacochimiques. Il en eſt de même de celle que les enfans apportent en venant au monde. En général, celle qui ſuit les maladies graves a le même ſort, ſur-tout ſi la tête eſt affectée. On craint peu les engourdiſſemens qui attaquent ſouvent les hypocondriaques & les hyſtériques. La Paralyſie qui ſuit les maladies comateuſes

mateuses, est difficile à guérir; on en guérit pourtant, sinon complettement, du moins incomplettement. Celle qui se guérit le plus facilement est celle qui procède du relâchement; ensuite celle qui vient des minéraux; enfin, celle qui vient de la torsion. Quand l'Apoplexie suit la Paralysie, est toujours mortelle; il en est de même pour l'hémiplégie, quand elle est la suite de l'Apoplexie : on remarque cependant que lorsque la tête est libre dans l'hémiplégie, elle n'est pas si à craindre, & l'on peut même aller loin.

La nature se sert plus ou moins, pour guérir cette affection. 1°. Elle le fait d'une manière douce, lente, en fondant petit à petit la matière obstruante; cela arrive pourtant assez rarement par les seules forces de la nature; 2°. par des grandes émotions; 3°. par une fievre que la nature suscite, ou par un tremblement violent & presque convulsif; enfin par de grandes évacuations, comme la diarrhée, qui est l'évacuation la plus commune; & depuis Hippocrate jusqu'à nous, on a remarqué que c'étoit le moyen dont la nature se servoit le plus ordinairement pour guérir.

La premiere façon n'a presque ja-

mais lieu. D'ailleurs il est bien rare qu'on laisse le malade à lui-même, & qu'on ne fasse pas de remedes ; & dans ce cas, il est plus raisonnable de leur attribuer la guérison qu'aux seules forces de la nature. Pour ce qui est de la seconde, on en a une infinité d'observations, & même de très-singulieres, entr'autres celle de *Diemerbroeck*, qui rapporte qu'une femme fut guérie en entendant dire que le feu étoit dans sa maison.

Le trait que *Variola* cite, faisant la Médecine à Arles, prouve le même fait : il rapporte qu'un paralytique, qui gardoit le lit depuis plusieurs années, ayant appris que le feu étoit à sa maison, en eut une si grande frayeur, qu'oubliant, pour ainsi-dire, son état, il eut la force de sortir brusquement de son lit, & de courir chez ses voisins, tant pour se dérober aux flammes que pour leur demander du secours.

D'autres ont été guéris par le feu, effet d'une grande colère, (ainsi qu'il sera démontré à la Paralysie de la langue) par des desirs ou par d'autres passions violentes, qui peuvent donner une force supérieure à la volonté.

Dans bien des cas il n'est pas prudent de souscrire à la certitude de certaines

guérisons produites par des émotions subites. Le fanatisme ou l'esprit de cabale feroit naître des causes importantes & crier au prodige devant le crédule & l'ignorant, auxquels il faut toujours du merveilleux, pour captiver leurs sens & troubler leur raison. On ignore populairement qu'une secousse ou commotion suscitée par une passion violente, ébranle suffisamment tous les nerfs, & par-là imprime & excite des mouvemens dans les muscles paralysés, assez forts pour rétablir la circulation de l'esprit vital qui désobstrue les couloirs des nerfs. Tout ceci doit paroître sensible à l'intelligence des Physiologistes.

Je continue le fil de la matiere, en disant que la Paralysie du cœur est determinément mortelle, ainsi que celle du poumon. Celle de l'estomac & des intestins tue moins promptement que la premiere; le malade dans ces derniers cas, se nourrit à ses propres dépens: ce qui est dans le tissu cellulaire, rentre dans la masse du sang & sert à le sustenter. On observe à cetégard, que les intestins & l'estomac ne sont pas paralysés en même temps; que d'ailleurs il y a toujours une portion

de l'inteſtin qui ſert à la chylificatio
tant bonne que mauvaiſe, qui ne laiſſ
pourtant pas que de prolonger les jour
du malade : (nous parlerons plus ba
de ces différentes Paralyſies particuliè
res.) La Paralyſie des autres viſcère
doit être regardée du même œil
Quand elle vient à la ſuite d'une Apo
plexie dans un vieillard, ſur-tout s'
eſt cacochime, on peut en général l
regarder comme incurable. Mais quan
elle n'a pas été précédée d'une Apo
plexie, & qu'elle arrive à un jeune hom
me, à un enfant, on peut eſpérer un bo
ſuccès. On eſpere encore beaucoup
quand l'attaque n'a pas été forte ; plu
la Paralyſie eſt étendue, moins il y
d'eſpérance de guériſon; la nature ayan
un obſtacle plus grand à ſurmonter
En général la Paralyſie qui n'atrophi
point le membre peut être guérie,
toutes celles qui laiſſent quelque ſenti
ment à la partie ou quelque chaleur
ſont auſſi curables. On en peut dir
de même de celle qui eſt accompa
gnée de fourmillement, picottement
tremblement ou douleur : mais tou
Paralyſie qui diminue la chaleur, q
atrophie le membre, qui y laiſſe u
ſentiment de glace, qui occaſion

dans le membre paralyſé une douleur véhémente; enfin, celle qui excite dans le membre opposé un ſentiment de chaleur, de douleur, & même des mouvements convulſifs, eſt, on ne peut pas plus dangereuſe, & preſqu'incurable; la dernière ſur-tout eſt périlleuſe; & il faut bien prendre garde, quand l'élévation du pouls ſe joint à ces phénomenes. Je paſſe maintenant à la curation de la Paralyſie.

Curation de la Paralyſie.

§. 40. *Natura morborum curatrix*, cet axiome de Galien eſt vrai par-tout, mais il eſt encore plus vrai pour la Paralyſie. Nous avons dit précédemment que la nature guériſſoit, ſoit d'une maniere lente, ſoit en produiſant une grande évacuation, comme une diarrhée long-tems continuée; ou en produiſant une fièvre, ou enfin ſans fièvre; mais en excitant un violent mouvement dans la partie. Il faut, s'il eſt poſſible, exciter la fièvre, puiſque c'eſt l'inſtrument univerſel par le moyen duquel la nature guérit; & ſans elle, il n'y a point de guériſon à eſpérer. C'eſt par elle que toutes les maladies peuvent être menées à leur fin : or pour l'exciter, on fait reſpirer au malade, 1°. un air ſec. C'eſt pourquoi ce-

lui de la campagne eſt le meilleur. 2°. On lui excite une paſſion forte. 3°. Les alimens qu'on doit faire prendre à un Paralytique, doivent être toujours animés ; c'eſt pourquoi on bannit la ſoupe : les ragouts lui conviennent, ainſi que les liqueurs fermentées, pourvu qu'il en uſe modérément. On doit donc lui faire boire du vin ; on lui fait prendre des boiſſons aromatiques, dont l'aromat ſoit le plus doux, parmi leſquels ſont les plantes labiées.

On doit uſer de ces plantes, plutôt en infuſion qu'en décoction. On en donne le jus ou l'extrait ; la boiſſon doit donc être un peu échauffante, (par conſéquent la bierre, le cidre, doivent être abſolument interdis) les nourritures doivent l'être auſſi. On preſcrit le mouton & le bœuf. Le veau & le poulet doivent être bannis ; ſi on donne des volailles, il faut qu'elles ſoient de vénaiſon : les viandes qu'on leur donne doivent être rôties. On peut permettre au malade un peu de tout avec modération ; autrement le paralytique tomberoit dans un ennui qui le feroit mourir, & c'eſt faute de n'avoir pas ſuivi cette méthode, qu'on

n'a pas guéri des Paralyſies qui étoient curables.

4°. Il eſt avantageux d'exciter des évacutions par les ſelles ; ce n'eſt pas aux minoratifs qu'il faut avoir recours, mais aux draſtiques, comme au méchoacan, à la gomme gutte, au jalap, & au vin hydropique de *Fuller*. L'élixir ſavonneux, purgatif, ſtomachique & nervin a encore ici beaucoup d'efficacité. Les Anciens ſe ſervoient des réſines les plus mordantes, des huiles les plus âcres; ils donnoient auſſi les plus violents purgatifs & émétiques, comme l'ellébore, l'élaterium : ils réuſſiſſoient ; & on pourroit encore les preſcrire dans certains ſujets & dans certaines circonſtances. Mais dans nos climats, on les doit donner à une plus petite doſe, & on aime encore mieux donner la préférence au tartre ſtibié, à l'ipécacuanha : c'eſt ainſi qu'on ſe comporte pour amener doucement le Paralytique à la fievre. On excite auſſi la fièvre avec les alkalins ; les volatils ſont préférés ; les fixes portent trop de chaleur & ils ne pénetrent pas aſſez avant. On emploie les huiles eſſentielles mêlées avec les alkalis volatils, & on en fait des ſavons. On ne

doit pas non plus uſer trop fortement des ſtimulants aromatiques, encore moins des eſprits ardents; ces remedes irritent les inteſtins & les deſſechent. Les apéritifs, les anti-ſcorbutiques, les diaphorétiques ſont ceux, avec le ſavon que je viens de preſcrire, qui conviennent le mieux.

Je ne paſſerai pas ſous ſilence les propriétés conſtatées des vertus de *l'arnica* pour cette maladie, & dont Mr. Buchoz dans ſon Dictionnaire des plantes, arbres & arbuſtes de la France & dans ſes lettres ſur les végétaux année 1769, a rapporté pluſieurs obſervations ſur l'efficacité de *l'arnica* pour les hémorragies, les chûtes & l'aſthme. Mr. Collin, Médecin très-diſtingué de Vienne, vient actuellement de nous faire part, dans une Brochure qui a pour titre: *Florum arnicæ vires*, &c. de la propriété qu'à encore cette plante pour la cure des Paralyſies. Il y rapporte vingt-huit obſervations concernant des Paralyſies de toute eſpèce, mêmes celles cauſées par des dépôts qui ont cédé à l'uſage de cette plante. Priſe en infuſion ou en opiate, elle n'a produit, dit Mr. Collin, l'effet deſiré, qu'au bout de trois ſemaines, & même on ne

s'est apperçu pour lors que d'un soulagement peu considérable. Cependant en continuant d'en user, le sentiment & le mouvement se sont peu-à-peu entiérement rétablis.

M. Collin, bon Praticien, a presque toujours réuni à l'usage de *l'arnica* celui des évacuants & l'application des vésicatoires. Cette plante a procuré quelquefois des sueurs abondantes, & les malades pléthoriques n'en ont pas été plus affectés que ceux qui avoient peu de sang. Voilà à peu près, ce me semble, tous les meilleurs remedes qu'on peut prescrire à l'intérieur, si on veut y ajouter encore l'eupatoire de Mésué, plante peu employée; mais on met tous les jours en usage des remedes qui ne valent pas celui-là.

5°. Pour ce qui est des remèdes appliqués à l'extérieur, on ne ménage pas les vésicatoires, sur-tout quand la Paralysie est la suite des maladies comateuses. On doit les appliquer larges comme la paume de la main, jusqu'au nombre de deux, & trois même à la fois; on frotte aussi le membre paralysé avec des linges chauds; on y fait également des fumigations avec des résines, & on évite les antimoniaux &

les mercuriaux par la raiſon qu'ils produiſent eux-mêmes paralyſie.

Les réſines dont on ſe ſert, ſont le bdellium, le galbanum, la gomme caragne, le ſuccin, le benjoin, le camphre, la myrrhe, & même l'aloës. Il eſt très-néceſſaire dans d'autres maladies d'en connoître la doſe, & de prendre garde, ſi, pendant leur action, elles ne cauſent pas la fièvre: dans cette maladie-ci (la Paralyſie), c'eſt tout le contraire, on cherche à l'y exciter, c'eſt en quoi les Médecins de Montpellier l'emportoient jadis de beaucoup ſur les autres Médecins François.

Les fumigations doivent être faites d'une maniere convenable, c'eſt l'anatomie qui nous la ſuggère; car un remede appliqué de loin n'a pas grand effet: par exemple, ſi l'avant-bras étoit paralyſé, on ſent bien qu'il faudroit les faire ſous l'aiſſelle, où les nerfs de cette partie prennent naiſſance.

On fait auſſi recevoir les vapeurs d'eſprit de vin ſur les parties paralyſées; mais les Médecins-Praticiens ne les conſeillent pas; ils diſent qu'elles deſſechent. En effet leur trop grand uſage paroît produire cet effet, ſur tout lorſque le membre paralyſé eſt atrophié. On

prefcrit les douches d'eaux thermales; ces mêmes eaux prifes à l'intérieur, excitent une pléthore, qui occafionne une fievre, qui, quoiqu'elle ne foit pas de longue durée, ne produit pas moins fes effets : on préfère cependant les eaux acidules, telles que celles de Vichi, de Balaruc, ainfi que celles de Spa qui font excellentes. Celles de Bourbon-lancy font préférées pour la Paralyfie fcorbutique.

Je confeille auffi les frictions feches avec des broffes ou des flanelles d'Angleterre; ce moyen eft excellent, tout le monde en connoît aujourd'hui l'efficacité; il attenue & détermine l'humeur à fe porter plus abondamment fur la partie, l'engorge davantage. L'action du frottement avec la chaleur de la flanelle appliquée inceffamment, facilite la circulation, dégage les parties paralyfées de la matiere obftruante, ouvre les pores de la peau, procure une douce & falutaire tranfpiration, & fortifie en même temps le tiffu des fibres contre la récidive. Les frottemens avec l'exercice que le grand Boerhaave recommande fi expreffément dans la goutte, ont le même fuccès pour la guérifon de la Paralyfie. Je renvoie à mon

Traité méthodique de la Goutte & du Rhumatisme, pour y voir une plus ample dissertation sur l'utilité des frictions.

Les topiques sont fort recommandés & usités dans cette maladie, ils ne sont pas si dangereux dans leur application que les remedes internes, qui doivent être employés avec beaucoup de circonspection; ces topiques sont en grand nombre. J'en vais décrire un qui n'est pas commun, & dont l'expérience a constaté l'efficacité dans une Paralysie où les membres étoient tous courbés. Prenez des feuilles d'yeble fraîche, une quantité suffisante pour les rouler dans du papier en forme de carotte de tabac; on en fait plusieurs rouleaux, & on les fait cuire dans leur jus, sous les cendres chaudes, ou au four; après quoi on coupe ces rouleaux par moitié, & suivant leur longueur, pour les appliquer tous chauds le long des articulations & des parties paralysées; on les arrose ensuite avec de la lie de vin chauffée, & on couvre le tout de filasse ou de flanelle. D'un autre part, on prend des feuilles de bouleau nouvellement cueillies, pour faire un lit dans lequel on met le malade, & on applique le

remede énoncé ci-dessus, après qu'il est couché sur ces feuilles, on le couvre bien avec les mêmes feuilles, surtout les parties paralysées : on ne lui laisse que la tête a découvert pour lui laisser la respiration libre, & observant de le couvrir, de façon que le malade ne puisse respirer la vapeur qui pourroit s'exhaler de la fermentation des feuilles de bouleau. Il faut que dans l'appartement où on fait cette opération, il y ait beaucoup d'air. A proportion que le malade sue, on lui fait avaler une demi-chopine d'eau & de vin sucré en forme de cordial, & cela de demi en demi-heure, & au bout de deux ou trois heures, on le retire. Une seule application de ce remede a guéri radicalement une fille âgée d'environ vingt ans, paralytique depuis sept ans, & dont tous les membres étoient retirés. Elle a marché droit en sortant de ce lit.

M. Corneille Pereboom, Docteur en Médecine, & Membre de l'Académie des Curieux de la nature, a très-souvent retiré beaucoup d'utilité de la décoction de Gayac, prise à la dose d'une livre par jour dans les cas où les sueurs étoient indiquées, & des fric-

tions ſur la partie paralyſée, avec le liment ſuivant. Prenez ſel de tartre ſix gros, ſavon de Veniſe une once, faites diſſoudre dans dix onces d'eau tiède; ajoutez enſuite huile de térebentine une once & demie, eſprit de genièvre une once, huile cajaput deux gros; mêlez.

On connoît encore l'efficacité des bains de ſable, & ceux du marc de raiſins. Il y a encore d'autres remedes recommandables ; par exemple, on pile une bonne quantité de raves ou de raiforts; étant en pâte, on les applique le long du trajet des nerfs paralyſés, on les enveloppe bien, on couvre le malade, qui doit s'être couché bien chaudement auparavant; ce remède, qui doit être continué, provoque une ſueur copieuſe. Les linimens que l'on fait avec l'huile de térébenthine, de pétrole, de laurier, de vers de terre, & avec l'onguent martiatum, le camphre, & l'eſprit de ſel ammoniac, &c. ſont auſſi très-bons. On frotte l'épine du cou, celle du dos, ou celle des lombes, ſuivant les circonſtances, ainſi que les extrêmités paralyſées, & on les frictionne légérement avec ces médicamens, pour qu'ils pénétrent.

On applique encore à l'extérieur des médicamens qui excitent beaucoup la partie paralyſée ; par exemple, on fouette avec des orties, qui font lever des ampoules, mais pourtant on ne s'en ſert qu'au défaut des véſicatoires.

Tels ſont les remedes qui peuvent produire & exciter la fievre, qui, plus elle ſera véhémente, meilleure elle ſera; on ſent pourtant qu'il ne faut pas pouſſer la choſe juſqu'à ce qu'elle ſoit parfaitement aiguë; mais s'arrêter quand elle eſt venue, c'eſt s'arrêter dans le milieu du chemin. Enfin le but qu'on doit avoir, conſiſte à déboucher complettement les nerfs dans les parties paralyſées & à détruire en même temps & complettement le vice qui les engorge ; ainſi, quand on n'a pu faire venir une fievre ſuffiſante par les remedes ſuſdits, on doit alors avoir recours aux évacuants généraux. Diſcutons briévement cette matiere.

La ſaignée en général ne convient pas : cependant s'il y a une diſpoſition à une ſeconde attaque d'Apoplexie, elle peut être bonne. D'ailleurs il ſe peut faire qu'une inflammation ſurvienne dans un ſujet attaqué de paralyſie, ou qu'elle ait lieu dans le mem-

bre même paralyſé, auxquels cas la ſaignée eſt néceſſaire ; & les ſang-ſues ou les ventouſes ſcarifiées ſont les ſeuls moyens que l'on doit employer. 2°. On évacue par les purgatifs ou par les émétiques : les purgatifs dont on doit ſe ſervir, ont été dictés plus haut ; on purge tous les jours ou de deux jours l'un, cette méthode paroîtra à quelques-uns mal fondée; mais cependant purger un paralytique de dix à douze jours, c'eſt l'amuſer de belles paroles, & le laiſſer languir avec ſa maladie. Il faut donc ſe mettre au-deſſus des préjugés, & purger comme nous le preſcrivons ; mais il faut faire attention à l'état de l'eſtomac, ce que l'on connoît par une douleur au ſcrobicule du cœur. Il y a long-temps que l'on a dit, les Médecins laiſſent agir la nature, les Charlatans agaſſent ; les Médecins laiſſent mourir, & les Charlatans tuent : il faut en cela, comme en toutes choſes, tenir un juſte milieu.

Enfin le mouvement qu'excite quelquefois la nature doit être ſuivi par les Médecins, puiſqu'elle guérit par un de ces moyens ; raſſemblons-les tous les trois. 1°. Faiſons venir la fièvre; 2°. procurons des évacuations; 3°. donnons

nons au membre le mouvement que la nature donne elle-même; mais dira-t-on, comment faire pour donner du mouvement à une partie paralysée ? On répond qu'il est possible; & pour cela on doit attacher la partie paralysée sur une planchette, & par une poulie on la fait mouvoir un peu vîte de haut en bas, de droite à gauche, ou en rotation. Ces exercices peuvent être employés avec les frictions, les fumigations; tout cela concourera à produire ce tremoussement que la nature indique.

On a encore essayé de produire ce tremoussement par la commotion électrique; de notre temps les phénomènes de l'électricité se sont multipliés à l'infini, & les Médecins n'ont pas été les derniers à l'observer pour en faire un remede. C'est *Gilbert*, Médecin Anglois, qui le premier a bien exposé les phénomènes électrique. On croit avoir d'un homme de Genève, nommé *Jalabert*, Professeur, quelques exemples de guérison. On cite encore des traits qui la manifestent : cependant d'autres n'y trouvent rien de salutaire; il faut que ces derniers n'aient pas em-

ployé l'ordre convenable pour procurer un mouvement, soit assez vif, soit assez régulier, ou assez continu.

Si la Paralysie est causée par les vapeurs mercurielles, on doit nettoyer les premieres voies, faire faire au malade de l'exercice, & lui prescrire les sudorifiques. On doit faire à peu près le même traitement pour celles qui viennent de différentes coliques.

On suit la même méthode pour la Paralysie spontanée & pour celle qui est la suite des maladies soporeuses ; il faut cependant remarquer que la Paralysie spontanée qui arrive aux enfans, dépend presque toujours d'affection scorbutique; & que sur dix enfans à qui elle survient de cette façon, il y en a neuf que l'on guérit par l'usage des anti-scorbutiques.

Il y a bien des Médecins qui ne sont pas d'avis d'envoyer les malades aux eaux thermales, parce qu'ils n'en ont pas vu de bons effets. Ils disent que ces eaux portent à la tête, font renaître les causes de la maladie, & les observations de *Mead* & de *Chicoinau* ont prouvées qu'elles faisoient plus de mal que de bien; d'ailleurs l'expérience journa-

lière, disent-ils, prouve encore qu'elles font périr un nombre infini de paralytiques, & que ceux qui n'en meurent pas, empirent. Des Médecins ont été dans ce cas, victimes de leur erreur. Leur raisonnement & leur préjugé ne paroissent fondés que sur les mauvais effets que peuvent produire les eaux; mais cela tient à la maniere de les administrer : *Est modus in rebus.* En effet, on insiste trop peu sur les douches, & trop sur les bains, qui occasionnent pléthore & relâchent; cela vient aussi de ce qu'ils font boire trop à la fois. Mais en insistant sur les douches, en faisant médiocrement user des bains, (les bains froids des eaux acidules, telles que celles du Tonnelet près de Spa, auront beaucoup d'efficacité en douche) en faisant filer les eaux, en les donnant à l'intérieur avec prudence, & d'après ces précautions, on est presqu'assuré d'y trouver guérison ou soulagement notable.

Les exutoires comme l'application du garou, les setons, les cautères, sont aussi recommandés; mais cela n'est bon que quand la Paralysie est parvenue par la suppression de quelques évacuations.

On a auſſi propoſé de couper le membre paralyſé. Quand la gangrène eſt dans la partie, ſi le reſte du corps eſt bon, on peut couper dans le vif; mais s'il ne vaut rien, on ne fera que hâter la mort du malade.



ARTICLE VIII.

De la Goutte ſereine.

§. 41. APrès avoir traité de la Paralyſie en général, venons à ce qui merite un nom particulier. On appelle la Paralyſie du nerf optique ou de la retine, *Goutte-ſéreine*, *gutta ſerena*. Les Grecs l'ont appellée *amauroſis* : quelques-uns ont voulu que ce fut le *glaucome*, mais ils ſe ſont trompés. Cette affection, eſt cet état dans lequel l'aveuglement eſt parfait, l'œil gardant ſes dimenſions naturelles, à l'exception de la pupille, qui eſt un peu dilatée. Cette Paralyſie eſt familiere aux perſonnes qui ont trop fatigué des yeux, aux femmes groſſes; mais dans ce dernier cas, cela n'eſt que paſſager.

Définition de la goutte ſéreine.

§. 42. On diſtingue cette maladie en habituelle, durable, (c'eſt celle dont nous parlons.) L'autre eſt momentanée, & paſſe comme un éclair; elle eſt toujours ſymptômatique, & provient de quelque mauvaiſe diſpoſition du cerveau, qui annonce une maladie co-

mateuſe, c'eſt pourquoi on l'appelle *vertige ténébreux*.

On diſtingue la premiere en parfaite & en imparfaite; la parfaite eſt celle où l'aveuglement eſt entier; & l'imparfaite, quand on diſtingue le jour d'avec la nuit. On appelle cette maladie *Mitalopſie*; nous en parlerons plus bas. Elle eſt encore ſimple ou compliquée: ſimple, quand toutes les parties de l'œil ſont dans leur intégrité; compliquée, quand il y a quelques vices dans l'œil. Elle eſt primitive ou conſécutive. On ne doute point que la Paralyſie du nerf optique, ou ce qui eſt la même choſe, l'interruption de la circulation de l'eſprit vital dans ce nerf ne donne lieu à *l'amauroſis*, comme l'ouverture des cadavres le prouve. On a obſervé chez les uns, les nerfs optiques deſſéchés, ratatinés, dans l'intérieur deſquels on n'a pu trouver cette pulpe tendre qu'on a coutume d'y rencontrer: dans d'autres, on a remarqué ces mêmes nerfs tuméfiés: enfin on en a trouvé de rongés à l'intérieur, caſſés, preſqu'entiérement détruits: ces cas ſont plus rares. Ce qu'on a rencontré le plus communement, c'eſt que le nerf optique reſtant dans ſon intégrité, étoit envi-

Deſcription anatomique des effets qui réſultent de la goutte ſéreine.

ronné d'une matiere puriforme; d'autres fois des fongosités, des excroissances qui le comprimoient : on y remarque aussi des engorgemens sanguins vers les couches des nerfs optiques, du sang grumelé & épanché.

§. 43. Les causes éloignées de cette maladie sont la suppression des évacuations, sur-tout quand elles sont sanguines; c'est pourquoi on voit si souvent *l'amaurosis* arriver dans la grossesse, ainsi que les autres évacuations répercutées, comme la galle, la teigne, &c. quand on n'y supplée pas par un seton ou par un cautere.

La goutte séreine vient encore à la suite des maladies soporeuses, si elles ont été accompagnées de transport au cerveau; à la suite des vomissemens, comme on le voit arriver dans la colique des Peintres, où on donne les plus forts émétiques. A la suite des fievres malignes, plusieurs sont devenus sourds, aveugles; il est vrai que cette maladie dure peu. On en a vu aussi qui l'ont conservée toute leur vie : cela vient de ce que le sang est poussé avec force dans les arteres carotides, qui passant à côté des couches des nerfs optiques, les compriment. Quelquefois la goutte

ſereine vient tout d'un coup; d'autres fois lentement. Elle arrive aux jeunes gens ſubitement, & on ne ſait comment, à moins que le nerf optique ne vienne à s'anévriſmer : elle vient inſenſiblement chez les perſonnes qui ſe ſont fatigué la vue de quelque façon que ce ſoit, comme les Forgerons, les Maréchaux, les Peintres en miniature, les Aſtronomes : ils ſentent ſur le ſoir comme des fils, des mouches, une eſpece de brouillard qui les inquiette : ces ſortes de ſenſations viennent de ce que certaines fibres ſont paralyſées ou tendent à le devenir; de maniere qu'il n'y a plus ſentiment dans ces ſortes de fibres; & quand la Paralyſie occupe un petit eſpace, cela forme les mouches; & quand elle a plus d'étendue, elle forme les brouillards qui ſe diſſipent, & reviennent par intervalle.

Symptômes de la goutte ſereine.

§. 44. Lorſque la goutte ſereine a lieu, tout paroît comme dans l'état naturel, & l'œil ne ſe groſſit, ni ne ſe flétrit. On examine la pupille, l'œil fermé du côté oppoſé; on ne la trouve ni plus ouverte, ni plus reſſerrée; ceci eſt eſſentiel à noter; car la plûpart de nos Auteurs diſent qu'elle eſt plus ouverte; ce qui paroît contraire à l'expérience,

excepté dans un cas que nous expliquerons. Ils disent aussi que la pupille est immobile, soit qu'on passe une lumiere au devant des yeux, ou qu'on aille d'un lieu clair dans un plus obscur, ce qui n'est guères vraisemblable. Voici le cas où cela pourroit être conséquent : si on ferme l'œil sain, l'œil paralysé restera immobile; si, au contraire, le sain est ouvert, & qu'on le fasse mouvoir, alors on voit un mouvement dans l'œil malade; ce qui vient de ce que l'un ne peut se mouvoir sans l'autre : il en est de même pour ce qui regarde la pupille. Il est bien vrai que la retine & le nerf optique de l'œil malade sont bien paralysés, mais le *septum* ne l'est pas. Le mouvement que l'œil malade a avec l'autre, vient de ce que le *ganglion lenticulaire* tire son origine de la branche ophtalmique de la cinquieme paire, & d'autres filets de la troisieme; & de ce *ganglion* partent des filamens qui entourent le nerf optique : ils perçent ensuite les membranes pour se rendre au ligament ciliaire, d'où partent les nerfs pour former le *septum*. On voit par cette sympathie, pourquoi les mouvemens des yeux se font en même temps.

Diagnostic de la goutte séreine.

§. 45. C'est d'après ce que nous venons de dire, qu'on connoîtra *l'amaurosis*, ou la goutte séreine, & que nous la distinguerons des maladies avec lesquelles elle pourroit être confondue. Elle differe de l'aveuglement de nuit, appellé des Grecs *Mitalopsie*, en ce que dans la *Mitalopsie*, on ne voit clair que le jour ; au-lieu que dans *l'amaurosis*, on ne voit pas plus le jour que la nuit. On la distingue de *l'hydropisie* du globe de l'œil, en ce que dans la goutte séreine, l'œil conserve son volume ordinaire, au-lieu que dans l'hydropisie il est augmenté. On la distingue aisément de la cataracte, en ce qu'elle altere pour l'ordinaire la couleur du cristallin, même quand elle est laiteuse, au-lieu que dans l'*amaurosis*, il conserve sa transparence naturelle.

Prognostic de la goutte séreine.

§. 46. Pour l'ordinaire les deux yeux sont pris en même temps de cette affection. Elle attaque principalement les femmes. J'en ai vu qui avoient de beaux yeux, & qui cependant ne voyoient point.

Cette maladie attaque les jeunes gens comme les vieux; pour l'ordinaire, elle ne laisse point après elle des effets bien fâcheux, à moins qu'elle n'annonce

un commencement d'engorgement, ou qu'elle n'attaque brusquement. Quand elle existe depuis quelque temps, les autres fonctions se font. Cette maladie passe pour incurable, & cela est vrai; on la guérit pourtant, quand elle n'est qu'à un œil, qu'elle est imparfaite, & qu'elle attaque une personne vigoureuse, & enfin quand on en connoît bien la cause; par exemple, quand elle vient de quelques évacutions supprimées, comme la teigne, la galle, les dartres, &c; dans tous ces cas on peut guérir, parce qu'on peut rappeller cette matiere au dehors. Mais quand elle vient d'une maniere lente, quand on a trop fatigué les yeux après avoir lu ou ecrit; qu'elle est la suite d'une maladie comateuse; dans tous ces cas, elle est pour ainsi dire incurable. Il n'en est pas tout-à-fait de même, lorsqu'elle vient après de violents efforts, comme d'un accouchement, d'un vomissement, &c. quoiqu'on soit bien convaincu que *l'amaurosis* est presque toujours incurables: cependant on la traite, parce qu'il y a beaucoup de gens avides d'argent, *spem vendunt*; ils embarquent le malade dans le traitement; ils ne montrent la

medaille que du bon côté; & ſur cent personnes, on ignore qu'il puiſſe s'en guérir deux. Dans un cas douteux, on peut propoſer des remedes & les continuer quelque temps, mais c'eſt voler que de traiter des veillards ou des gens qui ont eu cette maladie à la ſuite des longs travaux.

Curation de la goutte ſéreine.

§. 47. Le nombre des remedes pour cette maladie, eſt très-conſiderable; mais peu ſont efficaces. Tous les opthalmiques, les topiques ſi vantés, ſont de l'eau claire aux yeux de Mr. Petit. Il y en a pourtant qui ont quelques effets, comme la ſemence du riz, du ſeigle, du chocolat & du caffé; celui-ci a pourtant la préférence : cette vapeur fine, pénétrante, eſt chargée d'une huile gracieuſe, amie des nerfs. Cette maniere a guéri bien du monde de la goutte ſéreine, quand elle eſt imparfaite. On a beaucoup vanté le baume de Fioraventi, qui eſt composé de tout ce qu'il y a de plus ſpiritueux : on le met dans la paume, qu'on tient à quelque diſtance de l'œil, & les parties volatiles pénétrant, donnent un petit mouvement aux fibres paralyſées. Au reſte il n'a preſque point d'effet, non plus que les compreſſes d'eau de vie qu'on ap-

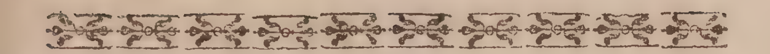
plique ordinairement. Les eaux d'euphraiſe, celle qui decoule de la vigne lorſque la ſeve monte, celle que l'on trouve dans les boſſes de l'orme, qui decoule de cet arbre par la piquure des inſectes, ne ſont que pures amuſettes.

Quant aux remedes internes, on a vanté la racine d'euphraiſe, ſa decoction, ſon infuſion, ſes eaux diſtillées, ſes poudres. Je n'en ai jamais fait uſage, je n'en parle que ſur la foi d'autrui, & je doute, avec M. Petit, de ſon efficacité. Nuls remedes, pour ainſi dire, ne ſont ici bons que ceux que nous avons preſcrits dans les autres Paralyſies; il faut purger vigoureuſement avec les draſtiques, & cela ſouvent; entourer la tête d'un diadême de ſetons ou de véſicatoires & de cauteres. Un petit véſicatoire appliqué ſur la tempe, & qui y ſert comme d'un ornement, un ſeton derriere le col, ne font rien : il faut de larges véſicatoires derriere l'oreille; à la nuque du col un grand ſeton; deux cauteres, un à chaque bras. Les mercuriaux, les apéritifs de toute eſpece que l'on donne habituellement, n'ont jamais produits de bons effets. Les ſeuls

remedes qui ont réussi à M. Petit, sont les vapeurs du caffé, du chocolat, le baume de Fioraventi, les émétiques; les purgatifs violents donnés souvent; les alkalis volatils donnés à l'intérieur & appliqués à l'extérieur : on donne aussi les eaux thermales en douche; la meilleure façon est de les donner sur le sommet de la tête. Les eaux de Balaruc sont salutaires; mais il y en a bien d'autres qui pourroient avoir le même succès, telles que celles de Vichi, de Bourbonne, &c. mais le grand Praticien, M. Petit, donne la préférence à celles de Balaruc.

J'ai rapporté dans l'article précédent les observations de Mr. *Collin* sur *l'arnica*, j'ajouterai encore que ce bon Praticien a sur-tout remarqué des effets surprenants de *l'arnica* dans la goutte séreine; il a vu des malades qui ont récupéré la vue au bout de peu de jours; & quoique plusieurs n'en eussent été privés que depuis peu de tems, l'efficacité de ce remede n'a pas été moins heureuse sur d'autres personnes aveugles depuis plusieurs années.





ARTICLE IX.

De la Paralyſie du nerf acouſtique, ou de la ſurdité.

§. 48. SI le nerf optique peut être paralyſé, le nerf acouſtique peut l'être auſſi, & cette Paralyſie donne lieu à la ſurdité; & plus ſa Paralyſie eſt parfaite, plus la ſurdité eſt complette. La ſurdité peut encore reconnoître d'autres cauſes, mais la plus ordinaire eſt lã Paralyſie du nerf acouſtique.

§. 49. On en diſtingue de deux ſortes, la ſénile & l'accidentelle ; & encore celle qui vient de naiſſance, d'avec celle qui vient de la ſuite d'une maladie. Quand les enfans viennent au monde avec la ſurdité, ils ſont toujours muets; on en a pluſieurs exemples. Le plus frappant eſt celui d'un jeune homme de Chartres, qui étoit ſourd & muet ; il paroiſſoit très-édifiant, & d'une vertu exemplaire; comme il aimoit à ſonner les cloches, un jour ſe laiſſant enlever par la corde, il tomba de fort haut ſur la tête, ce qui lui occaſionna un dépôt qui s'ou-

vrit à l'extérieur, & par cet accident il recouvrit l'ouie & la parole.

On divise encore la surdité en parfaite & en imparfaite. Il y en a de celles ci qui viennent dans un tems, & disparoissent dans un autre : par exemple, un homme entend très-bien dans un temps humide & non pas dans un temps serein, & *vice versâ*. Il y en a même qui n'entendent rien dans le calme, & qui entendent bien dans une voiture, même dans celle qui fait beaucoup de bruit. Je ne crois pas qu'on doive rechercher la cause de ces phénomènes dans le nerf lui-même, mais bien dans la disposition de la membrane, qui ferme la fenêtre ovale & la fenêtre ronde.

Causes de la surdité.

§. 49. La fièvre maligne est souvent la cause de la surdité, & c'est un bon signe lorsqu'elle arrive vers le sixieme ou septieme jour; elle passe au bout de deux ou trois mois. M. Petit a traité un jeune homme, qui sur le point de dire sa premiere Messe, fut attaqué d'une fièvre maligne, & devint sourd comme un pot; il en guérit au bout de neuf à dix mois, sans avoir fait beaucoup de remedes : cette Paralysie peut reconnoitre toutes les causes générales de l'*amaurosis*. Les particulières

res ſont le grand bruit ; les coups de canon, par exemple, ont rendus plusieurs perſonnes ſourdes pour le reſte de leur vie. On croit que c'eſt l'air vivement agité, qui creve la membrane du tympan ; mais il y a bien plus d'apparence que ce ſont les ſecouſſes violentes qui étonnent & produiſent commotion dans le nerf, & en détruiſent l'organiſation. Il y a peu de maladies, qui ſe tranſmettent aux enfans comme celles-ci ; il eſt d'obſervation que les filles tirent du côté des peres, & les fils du côté des meres, en ſorte que ſi une mere eſt ſourde, ſon fils y participera plutôt que ſa fille. Tel eſt l'ordre de la nature, qui a pourtant ſes exceptions, comme dans toutes les autres choſes.

Il arrive auſſi que la ſurdité eſt la ſuite de la répercuſſion de quelques maladies cutanées. Enfin, elle peut arriver par des chûtes ſur la tête ; il s'y forme des dépôts, qui ſe font jour par l'oreille : cette iſſue ſe fait principalement chez les enfans. Mr. Petit en a vu, qui après avoir jetté du pus pendant quelque tems, recouvroient la faculté d'entendre. La maladie vénérienne, ainſi que la grande quantité de mercure pro-

duisent souvent l'affection dont nous parlons; le même Praticien a vu une Dame qui avoit passé par les grands remedes, & qui avoient été manquées plusieurs fois, ses glandes étoient gonflées, rouges, & il y avoit même des exostoses; il prit soin d'elle & elle guérit, mais elle resta sourde d'une oreille: cela arrive sur-tout, quand on a fait passer du mercure d'une maniere infructueuse; ces sortes de surdité sont incurables.

Diagnostic de la surdité.

§. 50. Il n'y a point d'effet particulier, sinon que de ne pas entendre; c'est ce qui forme le diagnostic. Quant à celui des causes, il est plus difficile; & avant que de porter son jugement, il faut examiner dans quel état est le conduit auditif, les environs de la trompe d'Eustache: car tantôt c'est la membrane du tympan qui est épaissie ou détruite; tantôt ce sont les osselets de l'ouie qui sont tombés, quoique pourtant on ait vu des gens entendre malgré ces petits osselets: tantôt ce sont des fungus qui bouchent le conduit auditif. Mr. Petit a traité un Avocat qui avoit un fungus dans le meat auditif; il avoit déja été opéré deux fois sans succès; on voyoit le fungus

à l'extérieur, & il en sortoit une matiere roussâtre qui lui causoit de vives douleurs. Il lui donna ses soins & le mit dans le cas de se calmer : le malade passa quelque temps à la campagne assez tranquillement ; il y jouit d'une assez bonne santé ; de retour à Paris, ses douleurs recommencerent & revinrent de temps en temps ; Mr. Petit les appaisoit par les narcotiques : enfin le malade mit fin à tout cela, ce qui ne surprit pas peu ce Médecin. Un jour qu'il l'avoit quitté sans fievre avec un pouls net, sa femme, qui l'alla chercher pour souper, le trouva mort. Mr. Petit attribua cette mort au fungus qui avoit jetté ses racines jusqu'au meat auditif interne, & même jusqu'au cerveau, & il a cru que tout l'organe de l'ouie en étoit garni : mais il ne peut exprimer comment cet homme mourut si subitement ; en effet, tantôt il avoit des grandes douleurs, quatre heures après, il n'en sentoit plus ; ce qui ne peut guères reconnoître pour cause une pression, mais une convulsion.

§. 51. Le prognostic est celui de l'*amaurosis* ou goutte sereine. Prognostic de la surdité.

§. 52. Les médicamens sont aussi les mêmes que ceux de l'*amaurosis*, si on Curation de la surdité.

en excepte les injections qu'on met dans l'oreille avec l'esprit de vin & la teinture de castor, ou des cotons imbibés d'ambre, d'huile essentielle, comme celle de térébenthine, de girofle, de canelle, & de bien d'autres qui ont à peu près la même vertu. Les eaux de Balaruc font mieux que tout cela. On recommande beaucoup la fameuse eau, appellée *aqua magnanimitatis*, qui n'est rien moins que spécifique.

On s'est quelquefois bien trouvé de la fumée de semences d'anis verd, de l'æthiops minéral, ainsi que des résines qu'on fait recevoir dans l'oreille par le moyen d'un entonnoir. Mais en voici un aussi efficace; c'est un composé d'un gros de thériac délayé dans quatre onces d'eau vulnéraire spiritueuse, autrement dite eau d'arquebusade. J'en ai aussi vu de très-bons effets dans les douleurs d'oreilles; on en imbibe un peu de coton qu'on y introduit; mais il faut observer qu'avant chaque application, on doit nettoyer l'oreille par des injections d'une décoction composée de quatre onces d'orge; d'une once de vin blanc & deux onces de miel. Ou si l'on veut, on prend une poignée

de marrube blanc, qu'on fait bouiller dans une quantité ſuffiſante d'eau juſqu'à la réduction de cinq onces; on y ajoute enſuite deux onces de vin & deux onces de miel, & l'on fait les injections tièdes.





ARTICLE X.

De la Paralysie de la langue.

§. 53. LA cause la plus ordinaire du mutisme, est la Paralysie du nerf acoustique, *ignoti nulla cupido*, parce qu'au défaut d'entendre les sons, il n'est pas possible de les imiter.

Différences. §. 54. On distingue deux sortes de muets. Ceux qui le sont de ce qu'ils n'entendent pas; dans ce cas, ils remuent les levres, font quelque mouvement. La deuxieme est, de ceux qui entendent, & qui ne parlent pas; parce que la langue est parfaitement paralysée. Cette Paralysie n'est pas seulement cause du mutisme, mais elle rend encore la déglutition difficile.

On la distingue encore en parfaite & en imparfaite; dans cette derniere, on ne parle pas, mais on bégaie, on a la langue lourde, embarrassée; il semble qu'on ait de la bouillie dans la bouche, & les sons ne se forment qu'imparfaitement: dans la premiere, on est tout-à-fait muet, on n'avale point, & la mas-

tication eſt gênée. La Paralyſie varie encore à raiſon du lieu & de l'eſpace qu'elle occupe. Ou elle eſt à la baſſe du crâne, ou à ſa pointe. Quand elle eſt à la pointe, elle dure long-tems & ne s'étend guères plus ; quand, au contraire, elle eſt à la baſe, elle gagne bien vîte la pointe, & on eſt tout-à-fait muet. Les Hiſtoriens rapportent que le fils de Créſus, Roi de Lybie, qui étoit muet dès ſon enfance, voyant ſon pere prêt à périr de la main d'un ſoldat, lui ſauva la vie, en criant : C'eſt Créſus, c'eſt mon Pere. Ce fait paroît équivoque, vu qu'on regarde la Paralyſie de naiſſance comme incurable. Mais on a vu ſans ſecours la Paralyſie ſe diſſiper, ſoit par les paſſions vives, ſoit par des chûtes ou par d'autres mouvemens opérés par une force majeure. On cite à cet effet des traits bien remarquables ; celui que rapporte *Bartholin* en eſt un : il dit qu'un muet ſouffroit depuis long-tems les mépris & les vexations d'une femme qui ne l'aimoit point ; il dévoroit ſon chagrin, ſe voyant un jour plus maltraité qu'à l'ordinaire, il fut ſi tranſporté de colere & de fureur, que ſa langue ſe delia. Il eut donc la ſatisfaction de vomir toutes

les injures imaginables contre cette harpie, qui en fut, comme on se l'imagine bien, vraiment déconcertée.

Ces faits, quoique rares & suprenants, ne détournent point notre premiere idée, que nous croyons à tous égards préférable à des phénomenes presqu'insensibles aux demonstrations de l'art.

Causes de la Paralysie de la langue.

§. 55. Revenons en expliquant les les causes de *l'amaurosis* & de la Paralysie du nerf acoustique, qui portant leurs effets sur le nerfs linguaux, produisent le mutisme, qui est d'autant plus grand que la cause aura plus d'intensité. La cause la plus ordinaire du mutisme, est une affection soporeuse quelconque, & spécialement l'Apoplexie.

Symptômes.

§. 56. Les effets de la Paralysie de la langue ont été rapportés dans la description que nous avons fait de cette maladie. Si elle est imparfaite, on ne parle qu'avec une extrême difficulté, & on a de la peine à avaler. Si elle est parfaite, la parole est entierement perdue; alors on ne forme que des sons gutturaux; la déglutition est gênée, par la raison que quand elle se fait, la pointe de la langue doit être menée vers la

baſe ; & par l'abaiſſement de cette derniere, le *bolus* alimentaire doit tomber dans l'arriere bouche ; il arrive que la Paralyſie étant parfaite, nul de ſes mouvemens ne peut ſe faire, au-lieu que dans l'autre, on la roule avec facilité dans la maſtication ; on bégaie & on avale. Voila donc une très-grande difficulté dans l'élévation, quelquefois même impoſſibilité, grande difficulté d'avaler & de mâcher.

§. 57. Le diagnoſtic n'a rien d'embarraſſant, ſur-tout chez des enfans ; mais quand le muet mâche bien, qu'il remue la langue, on peut être ſûr que la cauſe reſide dans l'oreille. On a quelquefois vu des perſonnes qui parloient ſans langue. Un Chirurgien de Nantes avoit écrit pareille choſe avec un grand titre : *Fœmina ſine lingua loquens.* Dans ces cas, les muſcles moteurs n'étoient point détruits, il s'y étoit formé un petit fungus qui en étoit une par ſes muſcles, & qui formoit locution. Il faut donc regarder dans la bouche pour tâcher de s'aſſurer de la cauſe : ſi la langue ſe meut bien, que la maſtication ſe faſſe bien, ainſi que la déglutition, on peut en attribuer la cauſe au nerf acouſtique : ſi, au contraire, la lan- Diagnoſtic.

gue eſt gênée dans ſes mouvemens, ou qu'elle n'en faſſe aucun, on peut en attribuer la cauſe à la Paralyſie de cette partie.

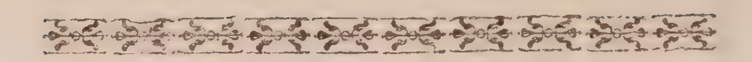
Curation de la Paralyſie de la langue.

§. 58. Pour la cure, on met en uſage les remedes de *l'amauroſis* & de la ſurdité, parmi leſquels on donne la préférence au caffé, au chocolat. &c. Ceux qui ſont particuliers à cette affection, ſont, par exemple, un nouet de ſel gemme qu'on met dans la bouche : on applique auſſi des veſſies derriere l'oreille ; on fait mâcher des choſes très-piquantes, comme la pyrethe, le gingembre. On croit qu'en ſe comportant ainſi, on pourra parvenir à la guériſon. L'expérience montre que de toutes les Paralyſies, celle qui ſe détruit le plus difficilement eſt celle dont il eſt ici queſtion.

§. 59. On dit que le voile du palais, & le goſier peuvent devenir paralytiques, on ne nie pas le fait; mais on le croit très-difficile. Pour moi je préſume que, dans le cas où le goſier eſt paralyſé, le malade doit bientôt mourir, parce que le malade ne peut rien avaler, tout lui revenant par les narines & par la bouche ; c'eſt pour cela qu'on a inventé une machine pour pro-

longer un peu la vie du malade : elle consiste dans un tuyau courbé, au bout duquel est adaptée une séringue, par laquelle on injecte de quoi soutenir le malade. Cette machine a été sur-tout inventée pour la Paralysie du gosier & de la langue qui suit l'Apoplexie. Mais avec tout cela elle devient inutile, parce que le malade ne tarde guères à expirer.





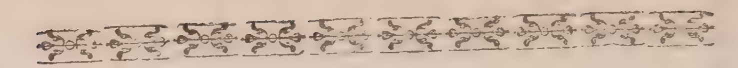
ARTICLE XI.

Paralysie des nerfs cardiaques.

§. 60. NOus avons déja dit que la Paralysie des nerfs cardiaques étoit mortelle. La plupart des morts subites viennent de cette façon. La goutte séreine vient subitement. Or si le nerf optique tombe ainsi en Paralysie, le plexus cardiaque en fait de même; cela est d'autant moins surprenant, que tous ces nerfs sont bien déliés & peu nombreux. M. Petit dit avoir ouvert beaucoup de corps morts subitement, & n'avoir jamais trouvé que du sang grumelé dans le cerveau, dans les poumons, de l'eau dans le péricarde & dessus le diaphragme; mais tout cela est l'effet de l'agonie; & supposé que toutes ces causes existent : elles ne peuvent produire qu'une mort lente. Il en faut donc chercher la cause dans la Paralysie des nerfs. On en attribue encore la cause à des concrétions polypeuses, qui ont été prises pour telles, faute d'avoir été bien examinées; mais elles sont aussi

l'effet ſeules de la mort. Le cœur après une telle mort, reſte ſans flétriſſure & dans ſon état ordinaire, comme il arrive à l'œil dans *l'amauroſis*. Cela nous engage à ne pas ſuivre certains Médecins, & à ne point attribuer ces morts ſubites aux polypes, que Mr. Petit n'a jamais vus, & dont il nie l'exiſtence; ces polipes prétendus ne ſont que des concrétions blanches, qui ne font aucune adhérence.

La flétriſſure du cœur eſt encore une choſe vague, à laquelle on attribue la cauſe d'une mort ſubite. Mais on entend par une partie flétrie, une partie décolorée, plus molle & plus flaſque que dans l'état naturel: or dans tous ces cas de mort ſubite, on le trouve toujours dans l'état naturel. Prévoir & guérir cette Paralyſie ſont des choſes abſolument impoſſibles; la mort arrive ſans avant courreur; les palpitations même ne produiſent pas non plus la mort ſubite, produite par la Paralyſie, laquelle occaſionne toutes ces affections. Ainſi le ſeul remede conſiſte à confeſſer notre ignorance; car on eſt très-ſavant quand on ſait qu'on ne ſait rien.



ARTICLE XII.

Paralysie du poumon.

§. 61. LE poumon, les muscles de la respiration & le diaphragme peuvent aussi être paralysés. Il en est de même que du cœur. On en peut dire autant de la Paralysie qui attaque le viscere du bas ventre : la mort, il est vrai, n'est pas si prompte que celle qui s'ensuit de la Paralysie du cœur & des muscles de la respiration. On n'en connoît point la cause, à moins qu'elle ne vienne des maladies comateuses, & dans ce cas l'estomac & les intestins sont un peu flétris & lâches.





ARTICLE XIII.

Paralyſie du ſphincter de l'anus.

§. 62. LA Paralyſie peut auſſi exiſter dans le ſphincter de l'anus ; c'eſt ce qu'on connoît quand il eſt lâche, mol, que les excrémens ſortent d'eux mêmes ; ce qui fait que la fievre lente vient, & que le malade meurt dans le maraſme & dans la conſomption. On ſait que les matieres ſtercorales ne ſont rien moins qu'inutiles dans la machine ; la nature a fait le canal inteſtinal long, non-ſeulement pour que le chyle fut entierement reſorbé, mais encore afin que les matieres ſtercorales s'endurciſſent, lâchent ce qu'elles ont de plus volatil, qui eſt repompé par les veines mezéraïques pour la formation de la bile ; & il arrive que ceux qui vont ſouvent à la ſelle, ont la bile trop huileuſe, trop peu mordicante, & nullement propre à faire la digeſtion, ce qui fait qu'on maigrit, que la fievre prend, & qu'enfin on périt. Cette maladie eſt, on ne peut pas plus difficile à

guérir; les ſuites en ſont fâcheuſes, parce qu'on eſt toujours ſale, & que la maladie en elle-même eſt très-incommode. Cette maladie vient à la ſuite des affections comateuſes, & non de la ſolution de continuité du ſphincter; il eſt vrai que par cette ſolution, on rend les excrémens involontairement, d'où nait la maigreur, &c. mais on peut guérir facilement de cette affection.

Quelquefois la Paralyſie du ſphincter vient après un accouchement laborieux; la tête de l'enfant ayant fait une forte preſſion, & ayant rendu la partie atône, mais elle n'eſt pas durable, & pour peu de remedes que l'on faſſe, ce mal ſe diſſipe.

Curation. §. 63. Ce qui convient pour guérir la Paralyſie du ſphincter de l'anus, eſt en général ce que nous avons dit pour la cure des autres; il a cependant quelque choſe de particulier. Les uns blâment les draſtiques, d'autres les ordonnent : ceux qui les blâment, diſent qu'il ne faut point attirer de fluxion vers l'anus, parce qu'il y auroit à craindre qu'elle ne fut ſuivie de gangrene: ceux qui les ordonnent, diſent que l'irritation qu'ils produiſent, eſt propre à ſecourir & à guérir. Je ſuis de l'avis de

cess

ces derniers, fondé ſur l'obſervation qui eſt, que la nature guérit les Paralyſies par les diarrhées.

Les topiques ſont ici recommandés; il faut éviter les fumigations de tabac, ainſi que les autres remedes aſſoupiſſans, & les ſaignées locales, qui augmentent le mal : mais on fait des fumées aromatiques; on lave la partie avec l'eſprit de ſel ammoniac, on fait bouillir ordinairement les aromatiques dans le vin, & on fait recevoir ainſi ces vapeurs; cela ne vaut pas grand-choſe, parce que cela porte beaucoup d'humidité à la partie & la relâche trop. Les exhalaiſons des reſines valent mieux; il faut les faire pénétrer un peu dans l'anus, par la raiſon que ſa portion voiſine peut être paralyſée. Lorſqu'au bout d'un certain temps on ne guérit pas, malgré ces moyens, on doit recourir aux douches d'eaux thermales, qui font beaucoup de bien; & ſuppoſé encore qu'elles ne faſſent rien, il ne reſte pour reſſource, que d'ajuſter au derriere une boîte de cuir ou de fer battu, &c. afin que les matieres ſtercorales ſoient reçues, & que les malades ſoient propres. On a vu

quelquefois les fibres, qui ſont au deſſus du ſphincter, ſe fortifier & faire un nouveau ſphincter. Cela eſt très-rare, mais on en a des exemples, ſur-tout chez les femmes qui ont été dechirées.

§. 64. Il arrive quelquefois des ſtupeurs provenant de la plénitude du *rectum*, ſoit des matieres ſtercorales durcies, ſoit d'une tumeur quelconque: cela differe de la paralyſie en ce que *l'anus* eſt reſſerré, & que le doigt eſt pincé quand on l'y introduit. M. Petit a vu un homme qui avoit une ſtupeur à *l'anus*, il y porta ſon doigt, il le ſentit ſerré en montant dans le boyau, & s'apperçut d'une tumeur; il ne put déterminer, ſi elle étoit adhérente ou non; il ne put auſſi aſſurer ſi elle montoit bien haut: quoiqu'il en ſoit, il dit au malade que cette ſtupeur étoit l'effet d'une tumeur qui étoit dans le boyau. Effectivement, l'homme en queſtion eut une eſpece d'accident d'une matiere, qui reſſembloit à un gézier, & cela ſans hémorragie. Il y a encore des ſtupeurs, qui reconnoiſſent pour cauſe, des compreſſions occaſionnées par des matieres ſtercorales endurcies

& comme pierreuſes. On a vu une femme qui n'alloit à la garde-robe qu'avec difficulté, enfin, au bout de quelque temps, elle n'y alloit même plus : on lui fit donner des lavemens d'huile d'olive & de vin, & elle rendit avec douleur une matiere durcie qui prenoit le poli.



ARTICLE XIV.

Paralysie de la vessie & de son sphincter.

§. 65. LA Paralysie de la vessie a souvent lieu, le reste même demeurant dans son intégrité. Cet état est souvent l'abus des choses vénériennes. Il est parfait, ou imparfait. Dans l'imparfait, l'urine ne coule plus que par intervalle : dans le parfait, le sphincter restant toujours lâche, l'urine s'échappe à mesure qu'elle descend dans la vessie. Cette maladie est commune aux deux sexes, plus chez les hommes que chez les femmes. Ou la Paralysie est subite, ou elle vient à la longue : sa cause est quelquefois connue, & quelquefois elle échappe. Elle est évidente quand un homme a fait usage des mouches cantharides, qu'il a pissé du sang; dans ces cas, la cause est sensible; ce n'est pas non plus une grande recherche sur-tout chez les vieillards, chez ceux qui ont eu beaucoup de maladies de vessie, & spécialement la chaude-pisse, ou qui se sont livrés

immodérement aux femmes. Quand l'incontinence n'eſt pas totale, avec un peu d'effort, on vient à bout de retenir ſon urine.

§. 66. Il arrive auſſi que cette Paralyſie peut reconnoître pour cauſe quelque fungus, qui ayant pris naiſſance dans la veſſie, a rendu les nerfs atônes. Enfin la décrépitude & l'abus des choſes vénériennes, une compreſſion quelconque, ſont les cauſes de cette affection. Cauſes

§. 67. Quant aux effets, ils ſont aiſés à ſentir. On rend les urines involontairement, & ſans diſcontinuer, quand elle eſt parfaite; au-lieu qu'on les retient quelque tems lorſqu'elle eſt imparfaite. Symptômes.

§. 68. Le diagnoſtic eſt fondé ſur les phénomenes. On connoît que la Paralyſie de la veſſie eſt produite par la Paralyſie de ſon ſphincter, quand les cauſes qui donnent lieu à cette derniere ont exiſté, par exemple, comme l'abus des choſes vénériennes : & on eſt ſûr qu'il y a Paralyſie du col de la veſſie, quand l'urine coule d'une manière non interrompue, qu'elle coule ſans douleur, parce que le ſentiment eſt perdu; d'ailleurs, en examinant le Diagnoſtic.

fondement, on n'y trouve nulle tumeur; enfin, quand l'urine ſort involontairement par la Paralyſie du col de la veſſie, il n'y a pas d'autre écoulement, au-lieu que quand l'incontinence vient d'autres cauſes, il y a un dégorgement de la proſtate, qu'on prend pour un écoulement ſéminal.

Prognoſtic. §. 69. En général cette maladie eſt grave. On guérit rarement, parce que ce ſont le plus communément des vieillards qui en ſont attaqués. On demande ſi l'incontinence chez les enfans, reconnoît pour cauſe la Paralyſie? L'incontinence d'urine qui vient aux enfans dans l'un & l'autre ſexe, eſt bien dû à une ſorte de relâchement du ſphincter; il y a bien tendance à la Paralyſie, mais elle n'eſt pas réaliſée. S'il y avoit Paralyſie, les urines ſeroient rendues le jour comme la nuit, ce qui n'arrive pas, parce que le ſentiment n'a pas la même force la nuit que le jour. On ſait que pendant la nuit, l'eſprit animal coule moins, & que c'eſt à la ſuſpenſion de ſon cours que l'on doit le ſommeil. Or les fibres du ſphincter ne recevant plus, lors du ſommeil, la quantité d'eſprit néceſſaire pour ſe contracter, le ſphincter ſe lâche & l'urine

coule. Il eſt vrai auſſi que l'habitude & le mauvais vouloir des enfans, font qu'ils piſſent ſouvent au lit. Quand cela vient par diſpoſition à la Paralyſie, il y a beaucoup de reſſource ; mais quand la veſſie eſt paralyſée tout à fait, le mal eſt incurable. Il ne paroît pas dangereux pour les ſuites, il l'eſt cependant, en ce que les urines coulant ſans ceſſe, le corps s'épuiſe, maigrit ; & cet écoulement peut ſuſciter la fievre ; nous inſiſterons ſeulement ſur l'amaigriſſement.

§. 70. Quand le ſujet eſt décrepite, il eſt inutile de faire des remedes, on ne réuſſiroit point ; le plus court eſt de faire porter un ſac de cuir ou une boîte pour retenir l'urine, ce qui ſauve l'incommodité, & empêche la puanteur ; mais qui ne peut pas empêcher l'amaigriſſement. Les injections que l'on fait aux vieillards dans le conduit urinaire, le froncent, d'où il s'enſuit ſuppreſſion, ce qui eſt très-grave. Enfin les fumigations que l'on fait ſur le périné ſont encore inutiles pour eux, & ſur-tout pour ceux qui ont beaucoup joui. Les remedes internes ſont auſſi peu de choſe ; aux uns on ordonne les diurétiques, les eaux thermales : aux

Curation.

autres, on applique les véſicatoires; ce dernier eſt le meilleur remede, pourvu que le mal ne ſoit pas trop invétéré. On les applique ſur la partie ſupérieure des cuiſſes. On en a beaucoup vu, qui avoient ſingulierement abuſé des choſes vénériennes, leſquels avoient à ſoixante ans une incontinence d'urine; entr'autres un Chirurgien de Province, âgé de ſoixante ans, encore très-vigoureux : on lui conſeilla de ne faire aucun remede, de renoncer abſolument aux femmes, & de porter une boîte comme nous l'avons dit plus haut. Il la porta dix-huit mois, au bout deſquels il guérit parfaitement en ſuivant le régime.

La Paralyſie qui a lieu chez un jeune homme, de quelle cauſe qu'elle provienne, doit être traitée comme dans *l'amauroſis*; mais il faut ſur-tout inſiſter ſur les véſicatoires, & les entretenir long-tems. Il n'eſt pas ſage dans ce cas d'occaſionner la fievre, ainſi que les autres grandes évacuations par le bas, attendu qu'on augmente la congeſtion : ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe purger, mais ce n'eſt pas la voie qu'il faut ſuivre; c'eſt ſur-tout ſur les cantharides qu'il faut inſiſter, & ſur les diurétiques.

Les douches ſur le pubis, les lavemens aromatiques qu'on donne comme bains, ſont très-utiles; on en remplit la moitié de la ſeringue pour être retenu plus facilement, & par-là procurer l'effet propoſé.

On ſe garantit de l'incommodité par les moyens connus. On a vu les eaux thermales faire plus de bien que tous les autres remedes. S'il s'agiſſoit d'un enfant qui piſſât au lit habituellement, on ne doit point ſe preſſer; les remedes nuiſent plus qu'ils n'avancent. S'il étoit foible, on doit fortifier le corps, & à meſure qu'il ſe ſortifiera, la veſſie reprendra du ton; pour cela on le nourrit bien, il faut lui faire reſpirer un air pur, ſec, lui faire faire de l'exercice qui le fatigue, & lui faire manger des nourritures agreſtes. Au bout d'un certain tems, cette humidité qui donnoit lieu au relâchement ſe diſſipe, & l'enfant reprend de la vigueur. Mais ſi le ſujet étoit fort, il faudroit d'abord que le Médecin examinât, ſi c'eſt une ſuite de ſa mauvaiſe volonté; car ſi cela étoit, il faudroit ſe garder de faire des remedes ſur un tempérament trop tendre & délicat; mais ſi l'enfant étoit bien portant, qu'il eut un peu de raiſon, ou

qu'on préſumât qu'il tachât de les retenir, & ce dans un ſujet de quinze à ſeize ans, la cauſe ſeroit ſuffiſante pour adminiſtrer les remedes indiqués. Mr. Petit fut un jour conſulté pour une jeune fille, grande, bien faite, bien pottelée, qu'on vouloit marier : elle avoit pendant la nuit une incontinence d'urines; le pere deſiroit, avant que cela ſe fit, la faire guérir de cette incommodité. Rendre ſes urines n'eſt pas à la vérité une raiſon pour diſſoudre le mariage ni un empêchement diriment, mais elle eſt ſuffiſante pour prononcer la ſéparation de corps, parce qu'on ſent bien qu'une telle perſonne devient dégoûtante au mari, qui ſe rallentiroit ſur le devoir conjugal, & par conſéquent infructueux à la population.

Ce qui convient dans ces ſortes de cas, eſt un régime très-ſec, point de viande bouillie, point de ſoupe, point de ragoûts, à moins qu'ils ne ſoient épicés : le vin convient, ainſi que l'exercice, comme nous l'avons preſcrit plus haut.

On défend les bains chauds, mais il eſt avantageux de prendre les froids d'eaux minérales comme celles du Tonnelet, ſur-tout pour les garçons, même

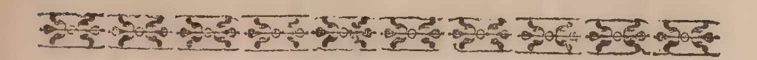
en hiver. Il n'en eſt pas de même de des femmes à qui on ne peut pas les adminiſtrer à cauſe de l'écoulement périodique. On leur ordonne auſſi l'exercice, ſur-tout à cheval.

On a coutume de propoſer des injections, des fumigations, mais il en réſulte peu d'effets, ainſi que de l'application des emplâtres. Mr. Petit dit avoir donné auſſi les aſtringens à l'intérieur, comme l'alun, & autres, ſans ſuccès. Il ſe tourna enſuite du côté des anti-ſcorbutiques, deſquels il retira plus de ſuccès, ſur-tout envers la jeune fille dont nous avons parlé. Enfin, il a eſſayé les rhabarbarins, les draſtiques donnés coup ſur coup, imaginant par-là qu'urinant peu quand on eſt purgé, l'urine ayant plus d'intenſité & d'activité, elle agiroit davantage; mais tout cela ne lui a donné aucun ſecours. Enfin, il a fait coucher les malades ſur la paille d'avoine, ſur l'agnus caſtus, ſur le cuir rouſſi, il les a fait coucher au grenier, mettre ſur leur lit des plantes aromatiques, & tout cela ne leur a rien fait.

Les ſeules choſes dont il s'eſt bien trouvé, ſont le temps, le régime ſec, le vin, la patience, les eaux minérales froides, comme de Vichi, de Bour-

bonne, de Spa, &c. Les eaux thermales ſont bonnes pour la douche; mais comme il faudroit les recevoir ſur le périné, ce qui ne pourroit ſe faire que les pieds en haut, cette difficulté en empêche l'uſage.





ARTICIE XV.

Paralysie du corps de la vessie.

§. 71. LE corps de la vessie peut aussi se paralyser; dans ce cas l'urine ne sort point, parce que le sphincter étant resserré, & ne trouvant pas de la part de la vessie assez de force pour le dilater & le forcer, il demeure ainsi resserré; & l'urine reste dans la vessie. S'il arrive qu'il sort de l'urine, cela ne peut être que par l'action des fibres de la vessie & des muscles du bas ventre.

Cette Paralysie du fond de la vessie vient quelquefois du racornissement de cet organe, comme chez ceux qui ont la pierre, qui ont trop usé des plaisirs vénériens: au reste, cet état est très-rare; il n'a gueres lieu que chez les vieillards & les plus décrépités, chez qui l'urine s'arrête par l'effet de cette maladie; quoique la vessie soit atône, la contraction des muscles contribue à la faire sortir. Quand la rétention vient de cette cause, le diagnostic en est très-difficile. On peut cependant le conjecturer,

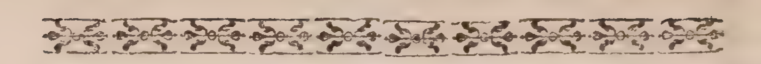
vu la décrépitude & les débauches auxquelles on s'est livré : si elle dépendoit d'une pierre, il est facile de s'en assurer : on peut être embarrassé sur l'état des tuniques, savoir s'il n'y a pas de *fungus* ; on peut encore conjecturer qu'un homme a une rétention à la suite d'une Paralysie ; quand il a fait beaucoup d'excès, qu'il a eu de fréquentes gonorrhées, des apoplexies ou autres maladies comateuses. On ne doute pas de l'existence de la rétention, si la région hypogastrique est fort gonflée ; c'est une chose à laquelle on ne fait pas assez d'attention. On laisse le malade trois ou quatre jours sans pisser, & tel apoplectique reviendroit, si, en sondant, on donnoit issue à l'urine ; & il s'ensuit que le malade meurt par une pression, qui est l'effet de la congestion.

En général ce mal est mortel, il tue tôt ou tard ; il est rarement essentiel & toujours symptômatique ; supposé qu'il soit essentiel, il est très-difficile à guérir.

Curation. §. 71. On se sert pour cela des injections, qui sont bonnes ici, & qui peuvent produire du soulagement dans la Paralysie du corps, ce qui n'arrive pas dans celle du col. On introduit pour ce-

la un algalie flexible, au moyen duquel on fait les injections, qui donne auſſitôt l'iſſue aux urines; & pour empêcher que ſon évacuation ne ſoit continuée, on met un bouchon au bout de la ſonde, que l'on ôte quand l'on veut. On peut l'introduire facilement, & la garder ſans douleur, à cauſe de l'inſenſibilité de ces parties.





ARTICLE XVI.

De la Paralyſie de la verge.

§. 72. LE membre viril peu auſſi être paralyſé, ce qui eſt toujours triſte, & très-fréquent en même temps. Si cette affection paroît rare, c'eſt que ceux qui l'ont, ne s'en vantent pas. Quoiqu'il en ſoit, cette affection ne fait rien dans l'ordre général des fonctions; il n'en eſt qu'une qu'elle trouble, c'eſt la jonction des deux ſexes; c'eſt ce qui fait l'importance & le danger de cet état. On ſait que ces parties ſont les dernieres à ſe former, & les premieres à ſe flétrir. C'eſt une eſpece de développement; & pour qu'il ait lieu, il faut que les perſonnes ſoient bien conſtituées, & n'aient point ſouffert, ſans quoi le travail ne ſe fait qu'imparfaitement, alors les parties ne ſe développent point, & ſont ſans action.

Différence. §. 73. On diſtingue cette Paralyſie en parfaite & en imparfaite. Dans la parfaite, il n'y a nulle érection; il n'y

a

a point de volupté; s'il y a encore émiſſion de ſemence, c'eſt ſans mouvement ni ſenſibilité. L'imparfaite permet un gonflement léger, mais qui va juſqu'à permettre l'émiſſion, qui ſe fait encore avec certain ſentiment de volupté.

§. 74. On ne connoît point d'autres cauſes que le développement, qui ne s'eſt pas fait dans les parties où ſe paſſe le myſtere de la génération; ce qui reconnoît à ſon tour pour cauſe, le libertinage des enfans, qui ſollicitent trop tôt les organes avant qu'ils ſoient developpés; & quand l'âge de puberté vient, la nature manque ſon coup, & les parties reſtent flétries; diſons-le avec honte, cet objet n'eſt que trop commun. Quand un enfant eſt petit, on ne s'embarraſſe gueres ſi ſes parties ſont paralyſées. Si elles le ſont par l'effet de l'âge, on ne doit pas ſonger à rétablir un déſordre qui eſt dans l'ordre naturel. Il en eſt de même du ſein dans l'âge critique: cette partie faite pour nourrir les petits enfans, ſe deſſéche à un certain âge, & ſouvent il ne reſte que des peaux. Que ſi elles conſervent leurs groſſeurs paſſé cet âge, c'eſt toujours au détriment de celles qui les portent, parce que la nature ne les arroſe, & n'y porte Cauſes.

qu'à regret un ſuc qu'elle porteroit ailleurs : en effet les femmes d'un certain âge, qui ont le ſein élevé, périſſent de congeſtion dans cette partie ; ainſi les vieillards qui ont cette incommodité, ne doivent pas ſonger à la guérir, ils n'y parviendroient que par éclair, & cette lueur qu'ils ſe procuroient, les conduiroient au tombeau. Sydenham, ſur cet article, dit, *pages* 591 & 592, „ qu'un vieillard goutteux, dont les eſ„ prits ſont épuiſés & les articulations „ relâchées, ſeroit auſſi imprudent à „ ſon avis, s'il s'amuſoit à ce plaiſir, „ qu'un voyageur, qui ayant une lon„ gue route à faire, ſe deféroit de l'ar„ gent dont il a beſoin pour ſon viati„ que, avant de ſe mettre en chemin. „ De plus, outre le mal qu'il ſe pro„ cure en ne reprimant point la con„ voitiſe languiſſante d'un âge avancé, „ il renonce au privilege de jouir de „ ce jubilé que la nature accorde aux „ vieillards, comme un préſent ſpé„ cial & un don excellent, lorſqu'elle „ les affranchit, dans les dernieres an„ nées de leur vie, de l'impétuoſité „ des paſſions qui les ont tourmentés „ nuit & jour, comme autant de bêtes „ féroces, pendant leur jeuneſſe. Le

„ plaisir à satisfaire leurs passions ne
„ peut en aucune maniere compenser
„ cette longue chaîne de maux qui les
„ accompagnent, ou qui en sont les
„ suites. „

Il faut donc que les hommes fassent avant leur âge critique, le sacrifice de de leur passion démesurée, s'ils veulent jouir d'une heureuse vieillesse.

La vieillesse a ses plaisirs tout comme les autres âges, & peut-être même plus solide & plus raisonnables; elle est d'autant plus blâmable de chercher des voluptés, auxquelles la nature semble se refuser. Cette digression finie, je reprends l'ordre de la matiere. Il y a donc deux sortes de Paralysie de la verge. Une opérée par la vieillesse, & que l'on ne doit point chercher à guérir; & l'autre qui vient chez les enfans & chez les personnes adultes, à la suite de leur libertinage. Autant il est funeste chez les vieillards & les petits enfans de guérir la Paralysie de la verge, autant cela est utile chez les adultes pour s'en servir *debito modo*.

§. 75. Le diagnostic de cette maladie est faux; ceux qui en sont attaqués le disent dans l'amertume de leur cœur. Diagnostic.

§. 76. Cet état est en général difficile Prognostic.

à guérir. Il faut distinguer deux cas; 1°. il y a des gens qui ont la verge petite, molle, & n'ont jamais eu d'érection; ils ont les testicules gros, il semble qu'ils aient pris ce qui devoit servir à développer la verge. Rien ne les agace, pas même les objets les plus faits pour exciter des desirs; ils rendent leur semence sans volupté; ils sont impuissants de toute impuissance; inhabiles de toute inhabilité, & sont incurables. Le mariage, s'ils se marient, est absolument nul. On est toujours consulté dans les Tribunaux, & dans la vie privée à cet égard. Un homme dit, par exemple, qu'il n'a jamais eu d'érection, il a la verge flétrie, molle; les émissions de semence, s'il en a, sont sans volupté : dans ce cas, il est déclaré inepte au mariage, comme ayant une maladie incurable. Mais il en est d'autres qui ne sont pas dans ce cas. Mr. Petit fut un jour appellé chez feu Mr. *Astruc*, un des plus savans Praticiens de la France, pour y consulter sur l'état d'un sujet de consequence : il avoit vingt-sept ans, étoit d'une figure aimable, bel homme & vigoureux : on vouloit qu'il se mariât, mais jusques-là il avoit éludé, se sentant incapable de sa

tisfaire aux devoirs de l'hymen. Il avoit les parties très-peu développées, peu de poil, les testicules pendants & fort gros, mais la verge petite. Il n'avoit jamais eu d'érection : il dit pourtant que les femmes lui plaisoient, & lui avoient même sollicité une petite émission de semence. M. Petit, d'accord avec ses Confreres, lui conseilla de se marier; mais dans le fond de son ame, il plaignoit celle destinée à être sa femme. Il lui recommanda sur-tout de ne point épouser une pucelle, il n'auroit pu la rendre femme, & de prendre une veuve, dont on ne manque pas; il lui conseilla des remedes dont nous parlerons plus bas de la cure. Il ignore quel a été le succès. M. Petit fut encore consulté pour un jeune homme qui avoit érigé autrefois, mais qui à la suite des maladies & de longs travaux, n'avoit plus cette faculté. Il rendoit beaucoup de semence pendant la nuit; il lui permit de se marier, parce que dans ce cas, les parties se reforment & recouvrent ce qu'elles ont perdu: ainsi quand la verge est médiocre, qu'il y a eu autrefois érection, quand il y a eu émission de semence, & qu'elle se fait avec volupté, on peut se marier.

Quand la verge eſt trop groſſe, qu'elle eſt molle, ce qui dénote un grand relâchement, qu'il n'y a nulle érection; ce cas eſt de plus difficile, & pour ainſi dire incurable. Ainſi ces deux cas, ſavoir, lorſque la verge eſt trop groſſe ou trop petite, ſont des empêchemens décidés; car le mariage ne peut ſe faire ſans l'accouplement, & l'accouplement ne peut ſe faire dans l'un & l'autre cas.

Curation. §. 77. Je ne connois rien de mieux que les cantharides appliquées ſur les feſſes, les fumigations avec le camphre ſur les parties naturelles, & l'uſage des baumes à l'intérieur, notamment celui de Judée, qui paſſe pour le meilleur remede. J'ai auſſi preſcrit avec beaucoup de ſuccès, l'uſage journalier de mon autre ſorte *d'élixir fortifiant, cordial & nervin*, à la doſe de deux ou trois cueillerées par jour.

Je recommande encore les bains froids des eaux minérales, comme celles du Tonnelet, ainſi que les douches ſur le *periné* & le *pubis*; par ces moyens on peut guérir, quand le ſujet eſt encore jeune. Il n'y a rien de plus nuiſible que la vie molle, efféminée : la nourriture des Grands ne vaut rien; la vie la plus agreſte eſt la meilleure,

ainſi que les nourritures groſſieres. Il faut les faire vivre comme les Muletiers, qui, comme on ſait, ont en amour des talens que n'ont pas nos petits Maîtres.

On n'ignore pas que c'eſt dans la campagne qu'on va pour peupler les Villes, qui ne ſont que de vaſtes tombeaux, où le genre-humain va s'engloutir; d'après cela ſuivons la nature, & ſous ſes auſpices l'on peut guérir.

FIN.



AVIS INTÉRESSANT,

Sur une nouvelle préparation de Mercure, propre à l'uſage extérieur, en forme de frictions ſeches, par Monſieur le Docteur Ponſart, * *Médécin-Conſultant de S. A. C. le Prince Evêque de Liege.*

LE Mercure, quoique métamorphoſé ſous différentes formes, conſerve toujours ſa vertu ſpécifique contre le virus vénérien; mais de toutes les préparations que l'art a inventé pour modifier cette ſubſtance métallique, il n'y en a aucune dont l'uſage n'ait donné lieu à quelque obſervation plus ou moins défavorable. La Pommade mercurielle a eu le plus de ſuccès juſqu'à nos jours, parce qu'on a remarqué que cette façon d'adminiſtrer le mercure à l'extérieur, portoit le moins d'atteinte

(*) *Monſieur Ponſart* étoit déja connu par un Traité méthodique ſur la Goutte & le Rhumatiſme, imprimé à Paris en 1770.

à l'organe des digeſtions, & que l'on étoit aſſuré par ce moyen, d'introduire dans la maſſe des humeurs, une quantité à peu près déterminée du remede. La pommade mercurielle eſt cependant ſuſceptible de quelques inconvéniens; les inflammations à la peau, l'éréſipelle, l'âcreté rancide qu'elle peut communiquer aux humeurs, ſont des accidens qu'elle occaſionne aſſez ſouvent; au ſurplus, avec la pommade on ne peut pas déterminer la doſe préciſe de mercure qu'on veut faire pénétrer dans la maſſe du ſang, parce qu'il s'en perd beaucoup dans les linges, qu'il s'en abſorbe plus ou moins dans la main de celui qui frictionne.

Une préparation de Mercure qui pourroit s'introduire par la peau, qui ne porteroit aucun trouble dans les loix de l'économie animale, & qui agiroit efficacement contre le vice vénérien, ſans avoir les inconvéniens que l'on a obſervé à la ſuite de l'uſage des autres préparations connues, un tel remede, dis-je, emporteroit la palme, & réuniroit en ſa faveur tous les ſuffrages des perſonnes zélées pour le progrès de l'art de guérir.

C'eſt une préparation mercurielle douée de ces précieuſes qualités, que

Mr. Ponſart propoſe pour l'uſage du Public, qui ſeroit dans le cas d'avoir beſoin d'un ſpécifique anti-vénérien. Il propoſe ſa préparation, comme un mercure tellement dégagé de toute ſubſtance hétérogène, & ſi diviſible, qu'auſſi-tôt qu'on le frotte à ſec ſur la ſurface de la peau, il pénètre dans la maſſe du ſang avec une facilité ſurprenante par les pores abſorbans cutanés. Les frictions ſeches avec cette nouvelle préparation mercurielle, il le répete, ont des avantages ſupérieurs à toutes les préparations ordinaires. 1°. C'eſt que la friction, n'eſt pour ainſi dire, que momentanée, & que le malade peut ſe frictionner lui même. 2°. On eſt aſſuré de la juſte quantité, ou de la doſe du remede qu'on veut faire paſſer dans le ſang. 3°. Ce remede agit avec une efficacité des plus marquées ſur le virus-vénérien. 4°. L'eſtomac ainſi que les autres viſceres, n'en ſouffrent en aucune manière. 5°. Ce remede ne laiſſe aucune nuance ſur la peau, & ne donne aucune odeur: enfin, ce remede jouit de toutes les propriétés oppoſées aux défauts que l'on peut reprocher aux préparations mercurielles les plus employées.

Ces avantages ne ſont pas les ſeuls du remede de M. Ponſart. L'écono-

mie eſt un autre point de vue, qui doit faire rechercher les remedes qui entraînent le moins de dépenſe, (à mérite égal des uns & des autres) c'eſt en quoi le ſpécifique de Mr. Ponſart doit encore avoir la préférence, puiſque le malade peut s'appliquer le remede ſoi-même : il ne gâte point de linge; au contraire le malade doit ſe tenir le corps le plus propre poſſible. La durée du traitement eſt conforme à l'activité de ce ſpécifique, qui guérit ſûrement dans un court eſpace de tems, & ſans gêner le malade; ce qui mérite à cet excellent remede, les paroles de *Celſe : Sanat tutò, citò, jucundè.* Qu'il guérit ſûrement, promptement, & agréablement.

Pour faire les frictions ſeches avec le mercure préparé de Mr. Ponſart, qu'il nomme *Panacée aurifique*, on applique le bout du doigt index, ou celui du milieu deſſus ce mercure, pour qu'il s'en charge; puis avec ce doigt, on frictionne légérement le dos de la main ou la partie interne de l'avant-bras, parce que la peau y eſt plus douce, les pores abſorbans plus ouverts. On continue la friction juſqu'à ce que toute la doſe du mercure ſoit entrée. On doit avoir la précaution de met-

deſſous la partie qu'on veut frictionner, une demi-feuille de papier blanc, pour recevoir le mercure qui peut y tomber en frictionnant, & on l'emploie de nouveau.

On doit laiſſer un jour d'intervalle entre chaque friction, juſqu'à la réduction de la moitié de la doſe; alors on doit la réitérer journellement juſqu'à la fin du traitement; & c'eſt avant de ſe coucher qu'on doit choiſir le moment pour la faire. Les regles à obſerver pour le général, avec cette ſuſdite préparation, ſont celles de la méthode par extinction.

Le prix de la doſe néceſſaire pour la cure radicale d'une vérole complette ou confirmée, eſt de quatre louis d'or; pour celle des ſymptômes diminutifs de cette maladie, comme pour une gonorrhée, ou chaude-piſſe bénigne, un chancre bénin, &c. le prix n'eſt que de deux louis d'or; ainſi que pour les perſonnes, qui dans la crainte d'une vérole préſumée, voudront avec ſageſſe, ſe faire traiter avant leur mariage.

M. Ponſart aſſure que cette préparation de mercure ne ſe borne point ſeulement à ſa vertu anti-vénérienne, mais qu'lle eſt encore de la plus grande efficacité pour lever la plupart des obſ-

tructions, & purifier la maſſe générale des humeurs de toutes leurs acrimonies, ſur-tout de celles de la peau, qui ſortent pour l'ordinaire par l'inſenſible tranſpiration; par exemple, la goutte, le rhumatiſme, les dartres, & toute démangeaiſon quelconque.

Pour empêcher toute contrefaction, chaque paquet du remede de M. *Ponſart*, que l'on diſtribuera, & contenant les doſes ſéparées, ſera ſigné de ſa main, & ſcellé du cachet de ſes armes.

Notà. On s'adreſſera au Sieur *Demany*, Imprimeur de cet Ouvrage, pour ſavoir la demeure de M. *Ponſart*; & les perſonnes qui lui feront l'honneur de lui écrire, ſont priées d'affranchir leurs Lettres.





